ROCK & FOLK

LES ANNÉES BLONDIE

DOSSIER POWER POP

FFF

BRIAN ENO

BEATLES USA

SKIP THE USE

STEPHEN MALKMUS

LES OLIVENSTEINS

DAVID CROSBY

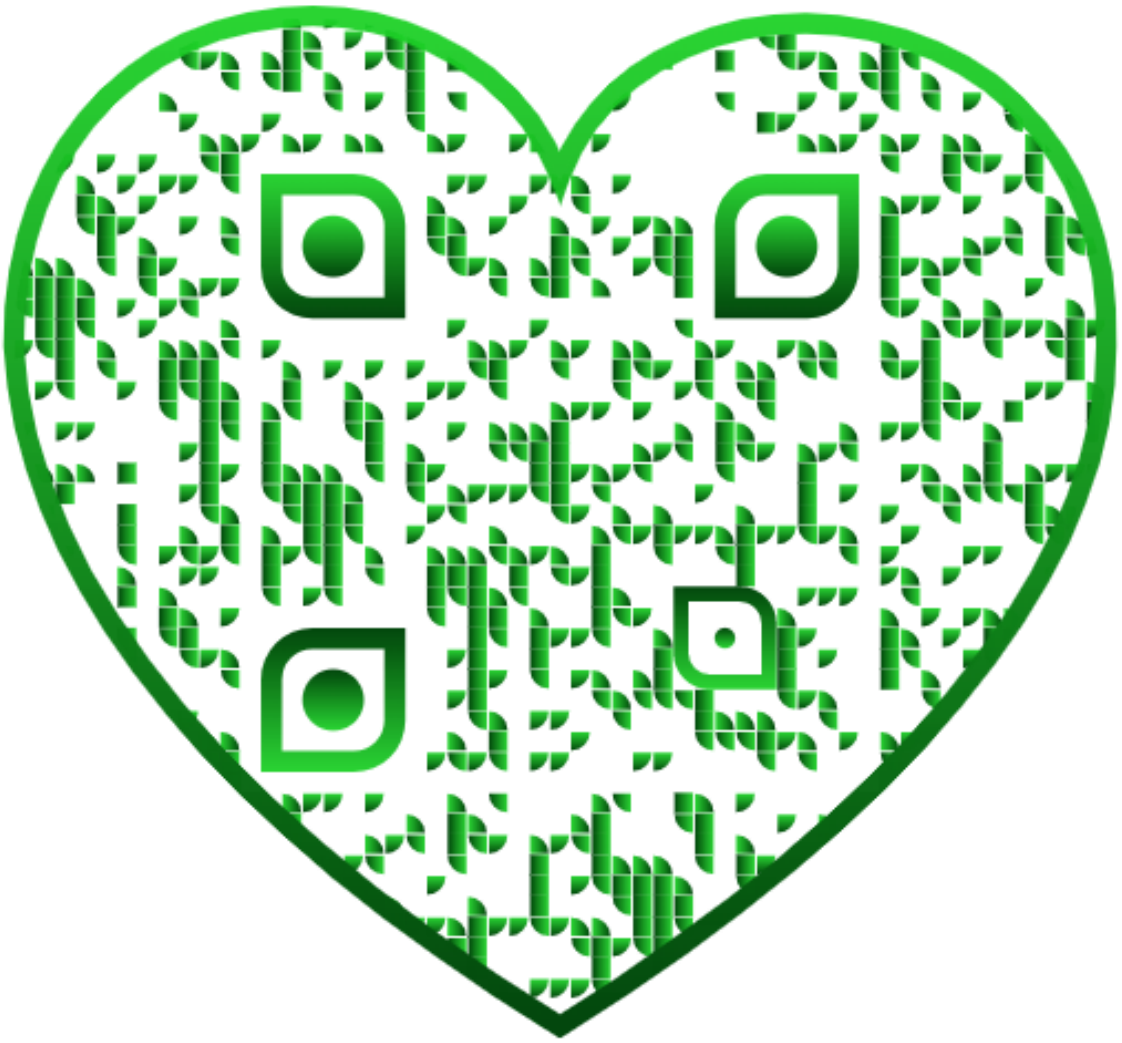
MES DISQUES A MOI

FRANÇOIS BEGAUDEAU

MARS 2014 N°559 / 5,90 € MENSUEL / BEL 6,50 € / CH 10 FS / LUX 6,50 € / PORTUGAL CONT 6,80 € / CAN 10 $ CAN / ITA 6,80 € / MAR 72 DH
INDE 13,00 € / DOM 6,50 € / N CAL (A) 1600 XPF / N CAL (S) 900 XPF / POL (A) 1760 XPF / POL (S) 990 XPF / GRE 6,80 € / TUN 9,50 TND

L 19766 - 559 - F: 5,90 € - RD

Editions Lariviere



ANNO 1719

8·6

Bavaria
Holland Beer

IMPORTED FROM HOLLAND

ANNO 1719

8·6

ABSINTHE

SPECIAL HERBAL BEER

Bavaria
Holland Beer

Alc. 8,3% Vol.

DÉMESURÉMENT

BIÈRE

SPECIAL HERBAL BEER

AKATOA RCS PARIS B 434 403 283 • Bière blonde spéciale aux arômes naturels d'herbes aromatiques

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

eDito

Plastic is not fantastic

Salut, ça va ?
Les hippies sixties détestaient le putain de plastoque.
C'était même une insulte de premier ordre en écoutant un groupe, "*ça sonne plastique…*" n'était pas, on en conviendra, un compliment.
Aujourd'hui, alors qu'une épidémie de cancers s'abat sur notre génération, on comprend les racines de ce vieux ressentiment.
Plastic is not fantastic, qui nous prive d'amis chers, ainsi Jean-Noël Berte, sans doute plus grand collectionneur français de Led Zeppelin, mélomane qui avait écrit quelques articles mémorables pour ce journal ("33 Nuits Avec Led Zep") et s'en va brutalement à 54 ans seulement, saloperie de cancer. Ironie : Jean-Noël préparait un papier de fond sur les innombrables concerts de Grateful Dead. Qu'il écoutait ardemment entre deux chimios. La mort est une horreur. La disparition de nos amis une abomination. Nos pensées se tournent vers ceux qui restent, compagne, enfants, parents. Morrison : "*Toutes nos vies, on sue et on trime, pour un trou bien peu profond.*"
Rappeler certaines vérités.
A part ça, Blondie est à la une, photo Chris Stein…
Eudeline, Ungemuth et compagnie sont très en forme,
Joe Banks réécoute Eno et, à la différence de tous nos confrères, Rock&Folk n'a pas eu envie de faire semblant d'apprécier Fauve.
Keep rocking, stay alive.

PHILIPPE MANŒUVRE

Portes du Soleil Ski & Bike présentent

SPECIAL UK

DU 26 AU 30 MARS 2014

the ROCK PISTES festival

BABYSHAMBLES
KLAXONS
BRETON
MAD PROFESSOR
LEE SCRATCH PERRY
QUEEN OMEGA
BEN L'ONCLE SOUL
MASS HYSTERIA
THE SKINTS...
+ DJ SETS

SPONSORS OFFICIELS

CARRERA RACING SINCE 1956

Avec le soutien de la Loterie Romande www.entraide.ch

Brasseries Kronenbourg

PARTENAIRES

ASOS

RICARD SA LIVE MUSIC

evergig_

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

sacem

Valais

RTL2 LE SON POP-ROCK

MÉDIA

fnac

COSMOPOLITAN.fr

metronews

TRIBUNE DE LYON

INFOCONCERT.COM

BFMTV NEWS 24/7

ROCK&FOLK

melty

wat

CLASH

Festival GUIDE

www.rockthepistes.com

Abondance, Avoriaz, Châtel, La Chapelle d'Abondance, Les Gets, Montriond, Morzine-Avoriaz, St Jean D'Aulps , Champéry, Morgins, Torgon, Val d'Illiez-Les Crosets-Champoussin

Portes du Soleil jouent Rock The Pistes Festival. Licence d'entrepreneur de spectacles [illegible]. Crédits photos : Portes du Soleil - Pierre Jayet

SOMMAIRE 559

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley **FRANÇOIS BÉGAUDEAU** 16

PROSPECT

Busty **CIRCA WAVES** 20

TETE D'AFFICHE

Jérôme Reijasse **CHEVEU** 22

Briag Maruani **DAVID CROSBY** 24

Basile Farkas **TEMPLES** 26

Jonathan Hume **ARCADE FIRE** 28

EN VEDETTE

MOZES & THE FIRSTBORN / BIRTH OF JOY 30

Jean-Vic Chapus

Thomas E Florin **LES OLIVENSTEINS** 34

Géant Vert **SKIP THE USE** 38

Joe Banks **BRIAN ENO** 42

Thomas Boujut **FFF** 46

Jérôme Soligny **THE BEATLES** 50

Basile Farkas **STEPHEN MALKMUS & THE JICKS** 56

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **RETOUR DU SYSTEME PILEUX ?** 62

EN COUVERTURE

Jérôme Soligny **BLONDIE** 66

DOSSIER POWER POP

Thomas E Florin **PAUL COLLINS** 64

Philippe Manœuvre **DISCOGRAPHIE POWER POP** 76

Ce numéro comprend un encart NEON déposé sur une partie de la diffusion.

PHOTO COUVERTURE : CHRIS STEIN GRAPHISME : FRANK LORIOU

38

SKIP THE USE

66

BLONDIE

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 078 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 096 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95)
Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
Assistante Lætitia Lallemand (33 02) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Lætitia Lallemand (33 02) - laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57)
Scannéristes : Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Læticia Alzieu (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard
Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr
VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros.
Dépôt légal : 1er trimestre 2014. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris
RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Chaque publié reçoit un CD...
Illustrations Thierry Guitard

Fond de cale

Bonjour, le vieux rafiot flotte encore. Pour combien de temps ? L'équipage est âgé, fatigué et de plus en plus clairsemé. Quelques artisans besogneux rafistolent inlassablement la coque vermoulue. Chaque mois, Nicolas, indécrottable optimiste, remonte du fin fond de la cale un bon vieux millésime oublié qui réveille les papilles et ressuscite l'espoir. Ainsi depuis des semaines, cette vieille canaille de Steve Earle et son *"corazon"* gros comme ça squatte insolemment ma platine d'un autre âge. Et puis Springsteen jeunot déboule dans ma boîte aux lettres. Soulagement et sursis, la merveilleuse île de John Martyn est en vue. Nicolas, ne vois-tu rien venir, car ce mois-ci l'édito de ton boss me fait flipper ?

YVES SALINGUE *(courriel)*

A gauche

Pete Seeger est mort et je suis triste. Et toi, *"which side are you on ?"*

ANTHONY GEMARIN
– 12200 Villefranche de Rouergue *(courriel)*

Born in the USA

Bonjour, j'ai acheté le numéro 558 sur Springsteen. J'ai été un peu surpris de voir que sa date de naissance est incorrecte. Il me semble que Springsteen est né le 23 septembre 1949 et non le 23 février. C'est un peu dommage.

REMY CAVINATO *(courriel)*

Corbeau

Cher Rock&Folk, cette année 2014 verra le 40e anniversaire des Stranglers, ainsi que le 35e anniversaire de l'album "The Raven". Va falloir nous pondre quelque chose de sérieux, hein, sans attendre 2016 pour les 80 barreaux de Jet Black ! Je sais pas, moi, un genre de *a young person guide to the Stranglers*. Salutations *in black*.

ERIC FRAPPINI – 69690 Courzieu

Pas tripette

Cher Monsieur Ungemuth, qu'Eric Clapton ne soit pas un grand songwriter, on vous l'accordera aisément. Qu'il ne soit pas non plus un chanteur de premier ordre, cela va sans dire. Qu'enfin il ne soit pas aussi charismatique que, disons, un David Bowie ou un Jim Morrison, nous n'en disconviendrons point. Mais que ses solos ne vaillent pas tripette, voilà qui mérite discussion. Il n'est certes pas le plus sauvage des solistes (Jimi Hendrix ou Jimmy Page lui raviraient la palme sans effort démesuré), ni le plus exubérant (Brian May s'imposerait peut-être dans la catégorie). Il n'est pas non plus le plus grand des, hum, techniciens (choisir ici un nom au hasard dans feu le magazine Hard N'Heavy), ni même le plus grand des mélodistes (David Gilmour n'est-il pas insurpassable en la matière ?). Nous vous le concédons donc, cher Monsieur Ungemuth, son art est délicat à cerner. Ce qu'a Clapton, ce qu'il a de rare et de précieux, c'est le naturel. Ecouter un solo de Clapton, c'est écouter une parole. Ça a le même caractère fluide et spontané. Ca va, logiquement, d'un point A à un point B, mais pas dans un discours appris puis récité, non, plutôt comme une pensée qui serait exposée à mesure qu'elle se développe. C'est toutefois, et nous serons là encore de votre avis cher Monsieur Ungemuth, une qualité qui, pour être appréciée à sa juste valeur, nécessite une certaine sensibilité.

MITIA *(courriel)*

Police

Ancien abonné mais toujours lecteur mensuel, j'ai de plus en plus de mal avec vos maquettes, vos présentations, vos polices de caractères. Je ne parle pas du fond mais, vous l'avez compris, de la forme. Le fond est toujours impeccable. Je prends l'exemple du début de l'article sur Link Wray ce mois-ci : police blanche sur fond noir, si les conditions de lumière ne sont pas bonnes, l'article est illisible. Et je peux trouver des centaines d'exemples de fonds colorés au fil des mois. Même sur fond blanc, c'est parfois difficile. Je peux comprendre que la police de caractère est forcément liée au volume et à la densité du journal mais, pour un même sujet, je me surprends quelquefois à acheter la concurrence, notamment Rolling Stone dont la maquette est beaucoup plus agréable et surtout lisible. Ça ne va plus.
Et rassurez-vous, ma vue va très bien.

SERGE FRACHET *(courriel)*

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

3 4 5 6 JUILLET 2014 - ARRAS

10 ANS! MAIN SQUARE

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

IRON MAIDEN

THE BLACK KEYS

-M-

STROMAE

DAVID GUETTA

FRANZ FERDINAND

SKRILLEX

PAUL KALKBRENNER

IMAGINE DRAGONS

DÉTROIT

WOODKID

JACK JOHNSON

FOALS

JOHN BUTLER TRIO

LONDON GRAMMAR

MGMT

RODRIGO Y GABRIELA

GIRLS IN HAWAII

GESAFFELSTEIN

MASTODON

DISCLOSURE

ARSENAL

GHOST

YODELICE

ALICE IN CHAINS

AND MORE

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES N°2-1055251 & 3-1055246 / RCS LILLE 498 813 905 00010 / ALL RIGHTS RESERVED.

Ville d'ARRAS · Arras Communauté Urbaine · HEINEKEN S.A.S. · Crédit Mutuel Nord Europe · Coca-Cola · chronodrive · SFR LIVE · sacem · ROCK&FOLK · LIVE NATION

Courrier

Le retour

Cher journal, suis-je donc le seul à avoir remarqué le retour des Strokes sur scène en 2014 pour le Governors Ball Music Festival de New York ? Tendrement.

HUGO *(courriel)*

Sages-femmes

Rick Rubin, Brendan O'Brien, Steve Albini, George Martin, Andrew Loog Oldham, Quincy Jones et j'en passe. A l'heure des débats sur l'égalité des sexes, une question me taraude : ça existe, une productrice célèbre ?

ROBYO *(courriel)*

Terroir

Oui le rock en France est inexistant. Merci à *l'exception française*. Merci à toutes ces salles *étatisées*. Merci à tous ces festivals subventionnés. Plus il y a d'état, moins il y a de rock... Avez-vous remarqué ? Conséquences : je fais partie d'un groupe et je m'aperçois que tous les bars à concerts disparaissent et il est de plus en plus dur de tourner sans management. Je suis de Mont-de-Marsan, pensez-vous que le festival de 1977 était subventionné ?

Non, bien au contraire ! Comme disait Gene Simmons : *"En France rien n'est rock, à la radio j'entends des trucs... venus que de chez vous ! La France doit être allergique aux guitares électriques."* Et comme disait John Lennon, *"le rock français, c'est comme le vin anglais"*... peut-être aussi que l'on n'a pas le terroir. Alors longue vie à Rock&Folk et à toutes les salles *rock* privées !

JAH-NOT ! *(courriel)*

Diamant noir

Je lis, dans le numéro 558, l'article de Joe Banks sur l'album "Red" de King Crimson, traduit par Isabelle Chelley. Je me souviens alors que je possède moi aussi ce joyau, adoré à l'époque, mais pas sorti de l'étagère depuis longtemps. Comme l'écrit Joe Banks, "Red" est un de ces diamants noirs dont je n'ai presque jamais osé parler, sauf aux rares spécimens qui l'avaient écouté et aimé. Je m'y recolle donc de bon matin, dans ma voiture, le noir autour et la lumière des phares comme seul soleil. Le choc est toujours là, on est déjà ravagé alors que "Providence" et "Starless" attendent encore. Je repense à sa découverte, en vinyle, il y a longtemps, dans la piaule de PR, aujourd'hui disparu *(RIP man)*. Quand le rock-critic sort de la poussière ce genre de millésime, puis nous éclaire sur ce qu'on a toujours su, ce dont notre âme se souvient encore, quand il fait renaître par ce rock qui nous colle au ventre les souvenirs enfouis, c'est là qu'il est grand.

LAURENT SARROTE
– 17210 Chevanceaux

Initiation

Constat *philmanesque* : le rock 2014 est entré dans l'underground. C'est cruellement vrai. Mais j'ai envie de dire : eh alors ? Oh, il y a des signes depuis longtemps : les gens qui vous répondent : *"Ah ouais, tu écoutes du hard rock, avec la guitare, tout ça..."* (geste peu approbateur à l'appui, moue dédaigneuse) dès qu'on leur dit ce qu'on écoute. Dans *hard rock*, ils englobent tout : rock'n'roll, metal, stoner, rock-pop, rock indie, grunge, punk, prog, psyché, surf, rockab', jazz, country, blues, ska... En fait, tout ce qui ne passe pas sur Skyrock et qui leur est étranger. Répondez franchement, à chaque fois que vous croisez un mec qui écoute de la musique à fond en bagnole, est-ce que c'est Chocolate Watchband ou The Jesus Lizard ?

Et dans le métro, le jeune, avec son iPhone qu'on entend comme si on était à côté, écoute-t-il les Cramps ou les Datsuns ? Bah non, bien sûr que non. Du coup, c'est fatal : le rock ne se vend pas, et d'ailleurs il s'en fout. La faute à qui, alors ? La faute aux médias, aux parents, à la télé, à l'éducation, aux (mauvais) amis, à The Voice, tiens... ou je ne sais quelle autre absurdité ! Si ma fille écoute du rock plus tard, je me dis que ce sera cool. Elle choisira bien sûr, mais bon, on espère, forcément. Je me dis qu'avec le rock, je lui transmettrai un code, une culture, un mode de vie, (et ma collec'), pas une tendance, une fringue ou un truc d'ordinateur... Un truc d'initiés, en somme, aussi important. Les origines, la chronologie, tout le bazar. Les pochettes, les couv', les discographies, les destins brisés... Et puis, dernière chose, le rock dans l'underground, ça veut dire aussi des concerts moins chers, des musiciens plus abordables, qu'on peut — cela n'empêche pas — soutenir en achetant un vinyle le soir du concert, et, pourquoi pas, se boire une bière ensemble. Un truc d'initiés, je vous dis, et c'est très bien comme ça. Que les ignares restent scotchés à leur obsolescence sonore programmée 2000 fois par jour sur des radios coupables (qu'on appelle *hits*), nous, on garde notre rock. Et puis, très franchement, qui se souviendra de Stromaé dans, disons, deux ans ?

MOUKIL MAN *(courriel)*

Confiance ?

Non mais, Philman ! Tu plaisantes ?!? Comment as-tu pu écrire une chose pareille ? Je te cite (page 97 de février 2014) : *"Jerry Lee Lewis 'Live At The Star Club' est le plus grand disque en public de tous les temps"* ?!? J'y crois pas ! Jusqu'à maintenant, je te suivais, voire je te faisais confiance, mais là quel égarement ! quel aveuglement ! Comment ne pas s'en apercevoir ? "Jerry Lee Lewis Live At The Star Club" est *le* disque en public ! Pardonne, mais n'oublie jamais.

PATRICK FONTAINE *(courriel)*

Mr Beano

Juste un petit mot à Christian Casoni pour dire qu'après l'arrêt de Swinging London, sa chronique mensuelle sur le blues est probablement devenue la rubrique la plus importante du magazine (no offense aux autres, comme on dit en globich), avec des textes écrits d'une plume digne de ce que le jeune trou du cul que je suis a pu lire de Garnier. Grâce lui soit donc rendue. Encore une bonne cinquantaine de livraisons de ce niveau, vous en faites un recueil et on tient là l'un des meilleurs en français sur le genre. Juste une suggestion...

VIANNEY GRIFFATON *(courriel)*

WAGRAM

MASCOT LABEL GROUP

ROBBEN FORD

"A DAY IN NASHVILLE"

Robben Ford poursuit son retour aux sources avec un nouvel album toujours aussi inspiré!
C'est sans conteste la suite parfaite de "Bringing It Back Home".

SORTIE LE 17 FEVRIER
EN CD ET EN VINYLE 2LP

EN CONCERT AVEC VERYSHOW Productions :

24-01-14 Fontaine - La Source
25-01-14 Annemasse - Le Château Rouge
26-01-14 Marseille - Espace Julien
29-01-14 Vaureal - Le Forum
31-01-14 Cenon - Le Rocher de Palmer
01-02-14 Brugulères - Le Bascala
02-02-14 Perpignan
04-02-14 Paris - La Cigale
06-02-14 Besançon - La Rodia
07-02-14 Selestat - Les Tanzmatten
08-02-14 Guyancourt - La Batterie
09-02-14 Compiegne - Le Ziquodrome

MATT SCHOFIELD

"FAR AS I CAN SEE"

L'Albion tient son nouveau prince du blues
Loué comme étant le plus grand guitariste blues britannique contemporain, dans la droite lignée d'Eric Clapton et de Peter Green, Matt Schofield nous propose son 5ème album studio. Son dernier disque avait déjà bien marqué les esprits, en 2011, Mojo l'avait élu Album Blues de l'Année.

SORTIE LE 17 FEVRIER
EN CD ET EN VINYLE 2LP

NO SINNER

"BOO HOO HOO"

Du blues rock nerveux au goût du jour !
Le premier mini-album de ce groupe de blues moderne de Vancouver, formé autour de la jeune chanteuse Colleen Rennison.

SORTIE LE 27 JANVIER

VANDENBERG'S MOONKINGS

"MOONKINGS"

Adrian Vandenberg est enfin de retour avec son nouveau groupe.
Après 15 ans de silence, l'ex guitariste de Whitesnake et de Manic Eden a conservé son aura intacte : un pur album de heavy rock aux refrains accrocheurs.

En concert au Divan du Monde à Paris le 26 avril et en tournée française à l'automne

"Cet album nous prouve qu'Adrian Vandenberg possède plus que jamais la fibre du hard rocker classieux" 8/10 Benji / Rock Hard

Rock Hard

SORTIE LE 24 FÉVRIER
EN CD ET EN VINYLE LP

BRUCE BOUILLET

"THE ORDER OF CONTROL"

L'acolyte de Paul Gilbert au sein de Racer X, nous délivre un album puissant avec une guitare à vous faire sauter le caisson !

SORTIE LE 27 JANVIER

Black Label Society

7 AVRIL - NOUVEL ALBUM - "CATACOMBS OF THE BLACK VATICAN"

Télégrammes

PAR BUSTY

FRANCE

THE BUNS
Le duo féminin, qui a ouvert pour Indochine en 2013 et jouera avec Gaspard Royant le 25 mars au Nouveau Casino (Paris), sortira prochainement son deuxième EP. Le premier, "The True Story Of Molly Jin & June Cooper", est de nouveau disponible.

Photo DR

BLUES AU 13
La quatrième édition du festival parisien aura lieu du 11 au 16 mars au Théâtre 13, avec notamment Harrison Kennedy, Youri Blow, Alex Massmedia, Sidi Touré, Julien Brunetaud & Nicolle Rochelle...

DAFT PUNK
Consécration pour les Français qui ont refusé d'être nommés aux Victoires de la Musique : ils ont remporté cinq Grammy Awards dont celui du Meilleur album, du Meilleur duo et du Meilleur enregistrement. Stevie Wonder est monté sur scène avec Pharrell Williams, Nile Rodgers et le duo casqué pour interpréter le fameux "Get Lucky", faisant danser toute l'assistance et notamment Beyoncé, Paul McCartney et Ringo Starr.

DISQUAIRE DAY
La date officielle de la quatrième édition est fixée au 19 avril. Le batteur des Doors, John Densmore, en sera le parrain.

ETIENNE DAHO
Le chanteur sera à l'honneur du festival parisien Days Off lors de trois soirées (les 1er, 5 et 8 juillet). Au programme le 8, une carte blanche avec pléthore d'invités dont Lescop, Aline, Dominique A, Lou Doillon, La Femme, Adrien Gallo (BB Brunes), Poni Hoax...

"J'ai demandé à Dieu d'avoir des gros seins"
KATY PERRY

FESTIVAL BLUES AUTOUR DU ZINC
Au programme de la 19e édition du festival de Beauvais (14-23 mars) : Eric Bibb, Guy Davis, Leyla McCalla, Melissa Laveaux, Bo Weavil, Sanseverino...

FESTIVAL MUSILAC
Au programme du festival d'Aix-les-Bains (11-13 juillet) : Vanessa Paradis, Placebo, Shaka Ponk, M, Stromae, Dropkick Murphys, London Grammar...

FUZZY VOX
Les Joinvillais se produiront le 28 février à la Boule Noire (Paris) à l'occasion de la sortie de leur premier album "On Heat", réalisé par Pelle Gunnerfeldt (The Hives).

HELLFEST
Cinq mois avant le jour fatidique, le festival metal affiche complet.

LE ROCK DANS TOUS SES ETATS
A l'affiche du festival d'Evreux (27-28 juin) : Kasabian, MGMT, Dub Inc...

LULU GAINSBOURG
Le fils de Serge a collaboré avec Drew McConnell (Baby Shambles) sur son deuxième album à venir.

MARK DAU MAIL
Le chanteur de Cocoon vient de publier "Mistaken EP", son premier EP solo.

MUSTANG
Le groupe clermontois sort son troisième album, "Ecran Total" le 31 mars. Il se produira à La Machine le 3 avril.

PHILIPPE KATERINE
Prévu à l'origine pour octobre dernier, le prochain album du chanteur, intitulé "Magnum", sortira le 7 avril. On peut déjà visionner le clip de son nouveau titre "Patouseul", dans lequel le musicien visite Paris déguisé en plante verte.

PLASTISCINES
Les rockeuses associées Black XS sortent un EP de reprises avec une reprise de "C'Est La Ouate" de Caroline Loeb.

LES RIVALS
Le quintette garage parisien sort son premier album le 15 mars, parution de prestige sur Mauvaise Foi Records, label de notre collaborateur Eric Delsart.

ROCK STORY
Les visiteurs de la Foire de Lyon (21 au 31 mars) découvriront une énorme exposition rock conçue par Philman, la première du genre en France.

THE ROLLING STONES
C'est à nouveau à Paris que le populaire orchestre de rhythm'n'blues répétait sa tournée mondiale.

TOYBLOID
Le trio français ouvrira pour Baby Shambles au festival Chorus des Hauts de Seine le 29 mars.

VANILLA FUDGE
Trois membres originels (Carmine Appice, Mark Stein et Vince Martell) se produiront le 14 mars au Divan du Monde et le lendemain à Lille (Splendid).

MINOR ALPS
Joli coup : le duo fondé par le chanteur de Nada Surf, Matthew Caws, en compagnie de Juliana Hatfield a eu la bonne idée de recruter Julie Gayet pour son nouveau clip "Waiting For You".

Photo Newine Béhi-DR

BEN HITO PRESENTS

THE ROCK & FOLK GIRL 2014

Vintage Guitar Club

***T**aillée pour le race-track sonore, la réedition de la fameuse Airline se retrouve propulsée, 40 ans après sa conception, sur le devant des scènes US par Jack White.*

MARS

L	M	M	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						

PHOTO: GREG COLL ★ MODELE: JULIE
GUITARES: LAURENT CHAMPONNOIS

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

ROYAUME-UNI

ALEX KAPRANOS
Le chanteur de Franz Ferdinand s'est offusqué sur Twitter de la troublante (et avérée) ressemblance entre le riff de "Take Me Out" et celui entendu sur "Can't Rely On You" de Paloma Faith, une récente production de Pharrell Williams. Avant de faire machine arrière et de s'excuser pour tout le pataquès internet qui s'est ensuivi pour une affaire *"pas si grave"*.

ARCTIC MONKEYS
La pop grand public aime le quartette de Sheffield. Ce mois-ci, Miley Cyrus a repris en live "Why'd You Always Call Me When You're High" et Katy B "One For The Road", soient deux titres de son récent "AM".

THE CURE
Robert Smith n'avait pas sorti d'album depuis 2008 et "4:13 Dream", sa suite, le quatorzième long format de Bob et ses hommes, arrivera dans l'année.

FLEETWOOD MAC
Christine McVie de retour, le groupe de Stevie Nicks s'atèle à un nouveau disque.

IDLEWILD
Très calme depuis cinq ans, le groupe écossais enregistre présentement son huitième album.

KASABIAN
"Ezz-Ehh", un titre du prochain album de Tom Meighan & Cie aborde un thème inédit : le scandale agro-alimentaire de la viande de cheval.

KLAXONS
Le trio electro-pop londonien a une nouvelle chanson à l'écoute, "There Is No Other Time", prémices à son troisième album attendu pour le printemps.

Photo DR

"Mes mémoires ? Si quelqu'un veut savoir ce que je faisais en 1965, il n'a qu'à aller sur Wikipédia, ça ne lui coûtera rien" MICK JAGGER

MOTÖRHEAD
Sale nouvelle, le trio qui avait déjà reporté sa tournée a annulé toutes ses dates européennes. En cause : les persistants soucis de santé de Lemmy.

RADIOHEAD
Dixit Colin Greenwood, un nouveau disque est *"dans l'air"*.

SLOWDIVE
Le groupe de Reading, fleuron du label Creation à la belle époque du shoegazing, se reformera au festival Primavera de Barcelone, soit en mai prochain.

SUEDE
Reformé, le groupe de Brett Anderson entend bien donner un successeur à Bloodsports sorti l'an dernier.

U2
Le groupe irlandais a mis en ligne une nouvelle chanson, "Invisible", redevable paraît-il à l'influence de Kraftwerk et des Ramones. Quant au treizième album du groupe, Bono a affirmé que celui-ci serait terminé dans les deux mois, et serait suivi d'une tournée.

Wilko Johnson et Roger Daltrey

Photo DR

WILKO JOHNSON & ROGER DALTREY
Mi-mars, le valeureux survivant de Dr Feelgood sortira un album enregistré avec l'homme des Who. On entendra, sur "Going Back Home", dix compositions signées Wilko et une reprise de "Can You Please Crawl Out Your Window" de Dylan.

YUCK
"Athena" est le nouveau morceau de ces Londoniens férus de rock indé nineties. Il fera partie du futur EP 4-titres du quintette.

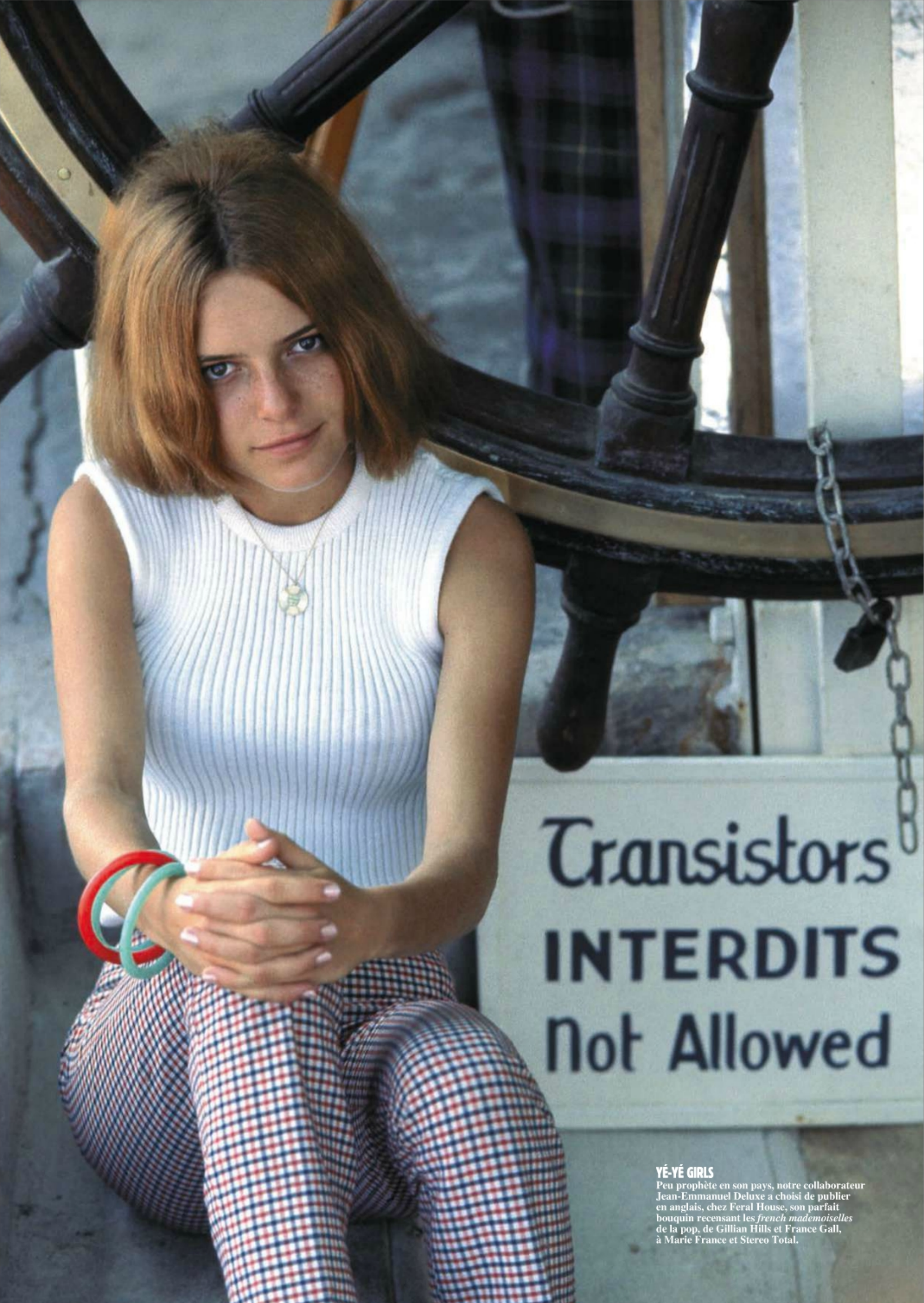
DAMON ALBARN
Deux titres de "Everyday Robots" ont déjà été dévoilés. Le premier album du chanteur de Blur et Gorillaz est toujours attendu pour le 28 avril.

Photo Linda Brownlee-DR

Condoléances

Pete Seeger, **Anna Gordy** (l'ancienne femme de Marvin Gaye), **Jean-Noël Berte**, l'acteur **Philip Seymour Hoffman**, l'acteur **Richard Bull**

Photo Roger Kasparian



YÉ-YÉ GIRLS
Peu prophète en son pays, notre collaborateur Jean-Emmanuel Deluxe a choisi de publier en anglais, chez Feral House, son parfait bouquin recensant les *french mademoiselles* de la pop, de Gillian Hills et France Gall, à Marie France et Stereo Total.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

ETATS-UNIS

BECK
Non content de publier un nouveau disque de bonne facture en février (un autre annoncé dans l'année), le Californien va également sillonner les festivals d'été. Aucune date française annoncée à ce stade.

Photo DR

AFGHAN WHIGS
Seize ans que la bande à Greg Dulli n'avait pas publié de nouvelle musique. "Do To The Beast", son nouvel album, sera disponible en avril.

CONOR OBERST
Le patron de Bright Eyes planche sur un nouvel album country à Nashville. Les deux sœurs de First Aid Kit assurent les chœurs et Jonathan Wilson se charge de la production.

"Parfois avec Tom, on philosophe jusqu'à des six heures du matin, on a vraiment de bonnes idées. Le lendemain souvent on se rend compte qu'on n'était pas si intelligents."

SERGE PIZZORNO (KASABIAN)

INTERPOL
Le cinquième album des ténébreux New-Yorkais est en cours de mixage.

KAREN O
La chanteuse des Yeah Yeah Yeahs reprend "I Shot The Sheriff" de Bob Marley, pour les besoins d'une publicité pour une marque de haut-parleurs.

LANA DEL REY
"Ultraviolence", nouvel album de la New-Yorkaise, est bouclé. L'objet est décrit par la chanteuse comme *"plus sombre que le premier, si sombre qu'il en est presque inécoutable"*.

MOTLEY CRUE
Mauvaise nouvelle pour l'industrie de la laque, le groupe du Sunset Strip annonce sa dissolution après une ultime tournée américaine de 75 dates prévue jusqu'à la fin 2015.

NEIL YOUNG
Le songwriter canadien va publier en mars "A Letter Home", album de reprises folk (Bob Dylan, Tim Hardin, Gordon Lightfoot) sur le label de Jack White, Third Man.

PIXIES
Les *Lutins* remaniés livrent en numérique leur nouvel "EP 2", dont a été extraite la chanson "Magdalena" pour une nouvelle vidéo.

THE STROKES
Absent des scènes depuis trois ans, le quintette de Big Apple se produira en juin au Governor's Ball de New York. Julian Casablancas donnera un concert solo au même festival. Celui-ci vient d'ailleurs de livrer un nouveau titre, "Human Sadness", qui sera disponible sur la BO du film "She's Lost Control".

RED HOT CHILI PEPPERS
Les Californiens ont joué "Give It Away" lors du show à la mi-temps du Superbowl, en compagnie de Bruno Mars. Une performance en play-back orchestre pour des raisons techniques imposées par la NFL. Flea et les siens ont par ailleurs annoncé se mettre au boulot pour un nouvel album.

Photo Dalle

Photo DR

BLACK LIPS
Grosse attente autour du nouvel album "Underneath The Rainbow" produit par Patrick Carney des Black Keys et prévu pour le 18 mars. Le bassiste Jared Swilley l'a ainsi décrit : *"Le son de Fonzie baisant un singe tout en conduisant sa moto face au soleil."*

“Les Clash c’est fait pour moi”

FRANÇOIS BEGAUDEAU

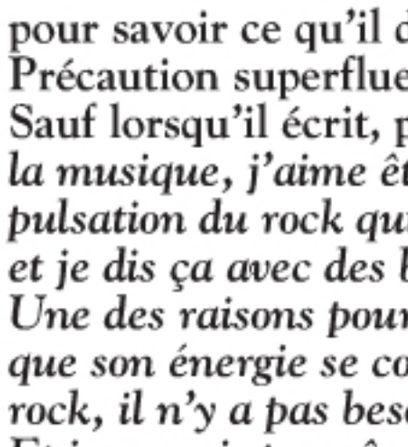
Théoricien insatiable en matière
de littérature, de cinéma ou de football,
l’écrivain livre ici quelques fulgurances sur la chose musicale.
Dialogue avec un punk pas snob et amateur repenti de U2.

Dans “D’Ane A Zèbre”, l’abécédaire de François Bégaudeau, la lettre *H* succède au *E*, Phil Collins dîne avec Florence Aubenas, la pop culture et la philosophie se tutoient sur fond d’humour absurde. On retrouve ce même ton, mi-familier et désinvolte, mi-érudit, dans les textes de son site qui parlent aussi bien de son dégoût pour les eighties que du génie de Didier Wampas. Avec, un peu partout, des références au rock. Romancier, essayiste, chroniqueur, François Bégaudeau est également l’ex-chanteur du groupe punk Zabriskie Point. Et un élève sérieux qui appelle la veille pour savoir ce qu’il doit préparer pour l’interview. Précaution superflue. Ce gars-là baigne dans le rock. Sauf lorsqu’il écrit, précise-t-il. *“Quand j’écoute de la musique, j’aime être attentif. Si jamais il y a une pulsation du rock qui se retrouvait dans mon écriture, et je dis ça avec des bémols, elle est là tout le temps. Une des raisons pour lesquelles j’aime le rock, c’est que son énergie se connecte à la mienne. Pour écrire rock, il n’y a pas besoin de mettre de la musique. Et je ne suis pas sûr qu’il faille écrire rock.”*

Résistance

R&F : Premier disque acheté, avant “The Unforgettable Fire” dont vous parlez sur votre site ?

François Bégaudeau : Je me faisais offrir des 45 tours. Vers 7 ou 8 ans, j’ai demandé ce tube que j’aime à la folie, “Video Killed The Radio Star” des Buggles. C’est un chef-d’œuvre. Et puis, le mot *radio*, c’est tout de suite de la mélodie en anglais.



R&F : On écoutait quoi à la maison ?

François Bégaudeau : Mes parents étaient des instituteurs communistes. Ma mère écoutait Jean Ferrat, Mouloudji, les compagnons de route du PC. Et pour moi, ce sont des souvenirs d’après-midi pluvieux où ma mère coud en les écoutant. J’en ai conçu durablement une réticence à la chanson française. Et un son

vient parasiter tout ça. Mon frère a 7 ans de plus que moi. A 13 ans, il écoute du rock et je partage ma chambre avec lui. Du coup, je baigne dans Téléphone. Je faisais mon ronchon, mais les premiers sons auxquels j’ai adhéré, c’est “Téléphone” et “Crache Ton Venin”. Je crois que ma fixation rock vient de là. Il faut réécouter aussi “Au Cœur De La Nuit”. Je suis parti de là et ce n’est pas une origine honteuse.

R&F : Comment se forgent vos premiers goûts ensuite ?

François Bégaudeau : J’ai tué le frère, d’une certaine façon. J’ai 13 ans en 1984, je suis autonome musicalement. Et j’adore ce tube, “New Year’s Day”. Je trouve que les mecs ont la classe dans leur clip — on fait ce qu’on peut, à l’époque — et je pique “War” à mon frère. Pendant un ou deux ans, j’ai été fan de U2. J’ai des posters, je suis allé les voir au Zénith et j’ai cassé ma tirelire pour acheter “The Unforgettable Fire”. Mais je me suis vite débarrassé d’eux. Cette musique eighties n’est pas trop mon truc, leur côté prêcheur m’agace…

R&F : A la fin de votre texte sur U2, Clash est cité comme le sauveur…

François Bégaudeau : Dans les années 80, étant très radical sur le plan politique, je déteste ma décennie. Et je vais vivre à contretemps et tomber amoureux des années 60 et 70. Je fais ça avec une bande de copains, les mecs de gauche de notre lycée de bourges. Notre élément de résistance, c’est la musique. On va puiser dans le patrimoine, on emprunte, on se prête un tas de choses, on prend tout ce qui est d’une autre époque et incarne la culture rock. Je peux écouter le Velvet Underground et Tina Turner dans la même journée, Thiéfaine et les Stones dont mon frère est fan aussi. Dans ce bain très profus, les Clash arrivent et je me rends compte que c’est fait pour moi. A 15 ans, je suis fan des Stones et des Clash.

R&F : Des albums fétiches ?

François Bégaudeau : Comme tous les gens sérieux, les Stones, pour moi, c’est “Beggars Banquet” et “Let It Bleed”. Après, ça devient autre chose. Dans “Beggars…” j’ai l’impression qu’ils sont encore en train de découvrir quelque chose. Ce qui me fascine chez Jagger et ces mecs, et qui n’a plus été possible après par définition, c’est qu’on a l’impression qu’ils

Photo Fabrice Demessence

IGGY AND THE STOOGES
RAW POWER
PIXIES

ne comprennent pas vraiment ce qu'ils font. Je trouve ça très émouvant dans le rock en général. C'est très original ce que font les Stones. Jagger a chopé la voix chez les Noirs. Keith Richards a inventé un jeu de guitare qui n'est pas du blues. Le solo de "Sympathy For The Devil" vient de nulle part, il n'y a pas d'équivalent chez Chuck Berry. Il se passe un truc extraordinaire entre 1962 et 1968, une accélération du temps. On fait les choses dans l'urgence sans trop y réfléchir. C'est pour cela que je mets "Exile On Main St" à la lisière. Et même "Sticky Fingers".

On a l'impression d'un groupe qui a pris du recul, qui développe un savoir-faire, génial certes. Le rock va avec une sorte de fulgurance. J'aime les groupes à vie lapidaire. Pas forcément quand ça se termine en tragédie... Les Clash, pour ça, sont géniaux. Six ou sept ans, six albums dont un double et un triple. Avec des styles très différents. Tout le monde a une sympathie pour les Clash et c'est plus lié à ce qu'ils incarnent qu'à leur musique. On cite toujours "London Calling" mais, moi, en tant que punk rocker, celui qui m'intéresse, c'est le premier, "The Clash", un pur chef-d'œuvre. J'aime tout chez eux, y compris le dernier album décrié. Mais le premier, c'est 14 tubes, un pont avec la soul qui me plaît beaucoup avec la reprise de "Police & Thieves". C'est ce que j'adore chez Strummer : il est à la croisée de la soul noire, du reggae, du punk et du rock. Les Sex Pistols font de la musique vraiment blanche. Ce premier album montre bien ce qu'on ignore souvent du punk rock : c'est très mélodique, ce sont des petits tubes de pop accélérés avec de la disto.

Révolution

R&F : Dans les années 90, vous formez Zabriskie Point...

François Bégaudeau : Avec le noyau du groupe, on s'est connus en hypokhâgne. Le rock était notre élément de subversion. On écoutait de tout, Led Zep comme les Pistols, on n'était pas spécialisés punk. On

avait vaguement l'idée de monter un groupe et on a rencontré un bassiste et un mec avec une batterie. Peu avant de passer à l'acte, on s'est resserrés autour du punk grâce à deux groupes. Un mec a ramené les Ramones. Je ne les avais jamais écoutés et c'est un événement esthétique, je me dis qu'on doit faire du punk. Et les Wampas nous tombent dessus en 1989. Je ne m'étais pas intéressé à l'alterno, je trouvais ça trop franchouillard. Mais l'album "Les Wampas Vous Aiment", c'est la révolution. Ils nous font basculer dans le punk rock. On adore l'album, sa joie, sa simplicité, sa déconnade. Ça fait 20 ans que je réfléchis à Didier Wampas. Pour moi, c'est un artiste majeur et j'ai fini par comprendre qu'il y a quelque chose de mystique chez lui. Cette idée que le rock puisse être la musique de la joie n'est pas forcément très reçue. Or, pour moi, elle l'est, même si elle est traversée par des faits divers, même s'il y a de la contestation, du refus, de la négativité. Les Wampas sont les plus sincères pour montrer ce qui nous arrive vraiment quand on écoute du rock. Prenons "(I Can't Get No) Satisfaction". Le texte ne m'a jamais intéressé, il dit *"I can't get no satisfaction"* mais, quand j'écoute la chanson, elle me procure une satisfaction immense. Et quand Jagger la chante, il est hyper satisfait. Ce qui m'intéresse, c'est : *qu'est-ce qui arrive quand on écoute du rock ?* Le rock est une musique qui dit oui même quand elle est contestataire. Je l'écoute, je jouis, je danse, je pogote. Les Wampas ont produit les paroles les plus ajustées à la musique. Didier a réhabilité le *yeah yeah yeah yeah*, le *wahoo*, etc. Si on pense que le rock est une musique de pulsations, l'énergie vitale n'est pas forcément harmonieuse. Didier chante en yaourt, ça tombe faux et j'aime bien ce côté grinçant du chant rock. C'est ça qui le distingue de la pop.

R&F : On n'a pas encore parlé des Stooges, qu'on retrouve dans vos écrits...

François Bégaudeau : En 1987, j'ai vu Punk Decade, une émission des Enfants Du Rock pour les dix ans du punk. Je l'avais enregistrée et j'ai dû la revoir 600 fois dans l'année qui a suivi. Il y avait des extraits des

Pistols que je trouvais fascinants. J'adorais Johnny Rotten sur scène, cette espèce de dandy barbare. Et vingt secondes d'Iggy Pop que je ne connaissais pas à l'époque. Il est en solo et il chante "The Passenger". Il était très beau, émacié, brun, période "The Idiot". Son corps, c'est le rock, c'est féminin, hybride, androgyne, sauvage, mystérieux, animal. Iggy, c'est l'incarnation physique du rock. Dès que j'ai vu cette vidéo, je suis allé écouter les Stooges. J'ai découvert le premier album, j'ai moins aimé "Fun House" à l'époque parce qu'il est plus expérimental. "Raw Power" avec "Search And Destroy", c'est là que ça se passe.

R&F : Dans "D'Ane A Zèbre", Phil Collins revient souvent, comme l'incarnation de tout ce qu'on hait dans les eighties...

François Bégaudeau : Pour moi, les eighties, c'est 1982-1987. A partir du moment où arrivent les Pixies, on en sort. Ils nous ont libérés, ont frappé à la porte des eighties et disent : *Eh les gars, c'est fini, on va remettre un peu de saleté, de vire*. Qu'est-ce que c'était sérieux, les années 80... J'aime tout chez les Pixies, leurs morceaux, leur attitude scénique, leur brièveté. Quatre albums, quatre ans, merci les gars. Mais Phil Collins... C'est intéressant de s'attaquer à quelqu'un qui a encore une aura. Il vient de Genesis, ce n'était pas rien, même si je n'ai jamais été là-dedans. Il accumule le genre des choses plutôt estimées dans les eighties : l'immense reverb qui noie sa voix, ce sentimentalisme pisseux, des clips d'un sérieux consternant. C'était l'époque où Peter Gabriel venait nous expliquer que chaque son était millimétré. C'est tout ça qui nous a fait chier pendant les années 80, c'est inécoutable.

J'aime bien titiller le culte des Smiths, un groupe plus respectable, que j'admire par moments. Cette espèce de sérieux, le dolorisme de Morrissey me pompent. Ce n'est pas un groupe de rock, c'est un groupe d'artistes. Mais il s'est passé quelque chose, c'était la rencontre entre un guitariste et un chanteur. Ce qui se produisait entre Johnny Marr et Morrissey était fort, mais le *smithisme*, non. Les années 80 étaient aussi fondamentalement hygiénistes. Il y a une évacuation du réel, de tout ce qui est sale. On peut faire une analogie avec ce qui se passe politiquement à l'époque, on évacue ce qui s'est passé dans les années 1970 et la musique participe de ça.

Evénement esthétique

R&F : Le grunge vous est apparu comme un soulagement ?

François Bégaudeau : Le grunge en tant que tel me plaisait plus que les années 80, pourtant je trouvais ça un peu glauque. Mais "Nevermind" fait partie des grandes dates de l'histoire du rock. Ça remet au centre la guitare électrique saturée. C'est un album génial. Kurt a tout, c'est un bluesman à ses heures, un mélodiste, un bon guitariste. On a débuté avec notre groupe en 1992 alors que le punk était ringard et va nous arriver la vague américaine qui nous a fait décoller. On a découvert quatre groupes en même temps : Green Day, NOFX

avec "Punk In Drublic" qui va submerger la scène punk. Les guitaristes de punk français se sont mis à jouer différemment. Il y a aussi Rancid. Le mec avait une voix qui vient de loin, qui passe par Dylan. C'est un accélérateur énorme pour nous, de volume de jeu, d'imaginaire. Et de joie. Parce qu'enfin on rencontre des contemporains qui jouent la même musique que nous. Le quatrième groupe, Minor Threat, est plus ancien. Frank Black a dit que c'était le seul grand événement esthétique dans le rock depuis les Stones. Ian McKaye est un chanteur prodigieux. Ils inventent le straight edge, ce qui est assez effrayant. Dans le livre, j'ai mis un lien en plein texte en disant que c'est un documentaire, mais c'est un extrait de concert de Minor Threat. Dans le milieu punk à l'époque, on a arboré des T-shirts *Green Day* pour emmerder les dogmatiques.

Green Day avait commis deux péchés originels selon eux. C'était un groupe américain et les mecs préfèrent le punk anglais. Et pire, Billie Joe Armstrong a une tête de minet et le groupe s'est fait connaître par un tube mondial un peu pop, "Basket Case". "Dookie" et "Insomniac", c'est génial et "Nimrod", c'est une sorte de démonstration de l'histoire du rock, il y a de la pop, du punk rock, du hardcore, "Good Riddance (Time Of Your Life)", un genre d'instrumental western... C'est le "London Calling" de Green Day. Il n'y a pas de raison objective de préférer "London Calling" à "Nimrod". Après, ce sont des histoires d'image et ça plombe les débats dans le rock.

R&F : Quelles sont vos découvertes récentes ?

François Bégaudeau : Vers 1997-1998, j'ai décidé de m'ouvrir un peu. Je me suis mis à écouter de l'electro, Radiohead qui était assez fort, les Chemical Brothers. Et 2001 les Strokes arrivent avec "Is This It" et je me suis dit que pour moi, c'était quand même là que ça se passait. Et après, il y a les Libertines. Le premier album était au croisement de la pop des Beatles et de Clash, avec une attitude géniale. Leur carrière a été trop brève et ne parlons pas du second album. Je leur en ai voulu d'arrêter trop tôt. Je ne m'en suis pas vraiment remis, j'ai rechuté dans le rock. Le dernier album que j'ai acheté c'est "Psycho Tropical Berlin" de La Femme. J'aime bien le groupe, même si son côté bourge dandy me fait chier. Il a compris le meilleur des eighties, le côté festif et dansant, un peu post-disco. J'aime aussi Art Brut, c'est la fête de la guitare.

R&F : Vos disques d'île déserte ?

François Bégaudeau : On n'a pas parlé des New York Dolls, le premier album pour moi, c'est le rock incarné. Je prends aussi "Raw Power", "Treillières Über Alles", le dernier album de Justin(e), un groupe punk français que je recommande. Et les derniers albums de Philippe Katerine, j'adore ce mec. Dans le rock, il y a quelque chose qui est lié au monde de l'enfance. Didier Wampas a ça aussi. C'est compliqué de retrouver l'enfance, il faut avoir beaucoup travaillé à se lâcher. Le parcours de Katerine est intéressant pour ça. Sa folie, il l'a peu à peu fait sortir. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Livre *"D'Ane A Zèbre" (Grasset)*

"Iggy, c'est l'incarnation physique du rock"

Prospect

“La seule chose qui m’intéresse”

CIRCA WAVES

ROCK Certes, le répertoire de ce jeune groupe de Liverpool, seulement constitué de deux titres, ne permet pas vraiment de crier encore au génie absolu. En attendant, l’enthousiasme est là.

En écoutant la démo de “Young Chasers” sur internet, certains ont cru à un inédit des Strokes. Lors du premier concert parisien de ce Circa Waves déjà très apprécié du NME (trois articles en trois semaines), les cadres des labels français, anglais et US rôdent, à l’affût de la relève britannique du rock à guitares — Palma Violets, c’était déjà l’an dernier. Le groupe est tout neuf, un seul vinyle à son actif, soit deux titres disponibles (“Get Away”, “Good For Me”), point. Comme l’explique son chanteur Kieran, de retour chez lui à Liverpool, le tout récent concert à Paris est le troisième en Europe et le seizième en tout, d’un groupe qui s’est formé huit mois plus tôt.

Un vrai job

Il n’empêche que sur scène, le quatuor, l’air à peine sorti de l’école, tient haut la main ses promesses et plus encore, rappelant des Strokes en grande forme et les Buzzcocks. Aucun morceau de remplissage dans sa setlist. On comprend que les labels se fassent la guerre, le temps que le meilleur gagne, chérissons ce premier vinyle. Si d’autres singles devaient suivre d’ici là et même des titres gratuits, l’album ne sera pas enregistré avant mars (sortie fin 2014, donc). “*On est en train de voir avec qui on signe. Il faut le temps d’écrire encore des chansons, j’en veux le plus possible…*” clame Kieran, qui en a quand même déjà écrit trente. “*Ce sera un album long*”, plaisante-t-il. Les apparences sont trompeuses, on n’a pas affaire à des débutants en Converse. Kieran a beau avoir gardé des allures de gosse, il a 26 ans, soit pile le bon âge pour avoir découvert la vague rock 2001 lors de ses premiers émois rock’n’roll. Mais si la comparaison avec les Strokes l’honore grandement, “*quand les gens entendront le reste, ils comprendront que ce n’est pas tout à fait ça*”. Quant aux Buzzcocks, “*je ne les ai jamais beaucoup écoutés. On nous parle d’eux en effet, mais c’est probablement parce que la musique que j’écoute est influencée par eux.*” Qu’écoute-t-il ? Les Maccabees, Arcade Fire, Mac DeMarco, “*et beaucoup de musique plus ancienne : Joni Mitchell, Nick Drake, The National, The Walkmen*”, autant d’artistes qu’on ne voit pas forcément écouter “Love Bites” au petit déjeuner, mais admettons. Kieran écrit tout seul chez lui et, après des désillusions au sein de formations locales “*qui ne sont pas allées très loin*”, doux euphémisme, a dû se faire violence pour retenter l’expérience, n’ayant pas, comme, au hasard, Julian Casablancas, un papa millionnaire et de quoi facilement retomber sur ses pieds en cas d’échec. Le titre “Get Away” a pour sujet “*quelqu’un qui mène une vie banale et décide de la quitter mais, en même temps, l’aime bien, c’est un peu contradictoire*”. Evidemment autobiographique : s’il semble avoir envoyé balader son passé d’ennui salarié sans grands états d’âme, jusqu’ici, comme il l’explique avec un désintérêt pour la *rock’n’roll attitude* et la hype qui mérite quelques points de sincérité supplémentaires, il a “*vécu une vie tranquille*”, en gros, 9 h -17 h, tout en continuant stoïquement de rêver d’une carrière dans la musique : “*C’est la seule chose qui m’intéresse vraiment, la seule que je veuille faire. J’ai longtemps essayé de devenir musicien professionnel. Sans jamais espérer que ça devienne un vrai job, mais on dirait que c’est ce qui se profile. Tous les matins, je me pince pour voir si c’est vrai*”, déclare Kieran, plutôt mignon. Les amateurs des Strokes aussi vont devoir se pincer. ★

BUSTY

Single *“Get Away/ Good For Me” (Pias)*

Photo DR

METRONOMY
JULIEN DORÉ
YODELICE
SKIP THE USE
TINDERSTICKS
RUFUS WAINWRIGHT
ANNA CALVI
DÉTROIT
LES OGRES DE BARBACK
THE MISPERS
ÉMILIE SIMON
THE STRYPES
FAUVE
VON PARIAHS
LISA LEBLANC
MIOSSEC
BIFFY CLYRO
HOLLISIZ
CATS ON TREES
MURKAGE
BENJAMIN CLEMENTINE
TRAAMS...

LE PRINTEMPS DE BOURGES
CRÉDIT MUTUEL

22-27 AVRIL 2014

BOURGES aime la culture !

www.printemps-bourges.com

LOCATIONS : WWW.PRINTEMPS-BOURGES.COM / WWW.FNAC.COM ET SUR VOTRE MOBILE
DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS : MAGASINS FNAC, CARREFOUR, GÉANT, MAGASINS U / NFOS : 02 48 27 28 29

ADAMI – CNV – FCM – SACEM – SPEDIDAM – MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES

"Un bloc"

CHEVEU

rock Avec son troisième disque, plus peaufiné que les précédents, l'irréductible trio hexagonal acquiert une ampleur nouvelle.

Les goûts sont une drôle de chose. Ils imposent, décident, se moquent de la cohérence et de l'échelle du temps. Cheveu, trio parisien originaire de Bordeaux, né en 2003, d'abord estampillé garage lo-fi, réputé pour des disques et des concerts foutraques, violents, sans concession, apprécié des Américains et suivi un peu partout dans l'Hexagone, ne cherche pas à être forcément aimé. Non. Et être clivant, ça l'amuserait presque.

Eclairer le tunnel

Après deux disques difficiles, voire impénétrables pour certains, la musique du film "Les Apaches", sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes (et qui lui vaudra de jouer là-bas dans un club échangiste), Cheveu balance l'album "Bum" — il est ici permis de s'esclaffer, le groupe valide — troisième enregistrement à tomber à la renverse, où Blier, Gummo, Claude Pompidou, l'Europe triste et décadente, le punk, la pop, la noise, des orgues presque sacrées, des églises ouvertes, une architecture dédiée à la multiplication des strates et aux émotions transcendées, une volonté de ne rien faire comme les autres, explosent sans prévenir pour mieux reconstruire un autre monde. Disque formidable, fort et débile, riche, tribal et méchant. Définitif. Avant, quand la musique était encore quelque chose de rare, qu'il fallait aller chercher avec passion et *cojones*, Cheveu aurait pu signer chez les labels SST ou Touch & Go (Touch & Go, Sub Pop et Matador l'ont d'ailleurs contacté). Digne héritier autant de Girls Against Boys, Minutemen, Condense que des rites païens oubliés, Cheveu a écrit ces deux dernières années des chansons puissantes, racées, indestructibles. Servies par une voix qui jongle entre incantation et dérapage. Pour le meilleur. Rock&Folk rencontre les trois protagonistes dans un bar du 10e arrondissement parisien, jouxtant leur local de répétition. On attendait des mecs hirsutes, misanthropes, pas prêts à discuter, autistes, compliqués. Ah les projections... Olivier (claviers et boîte à rythmes), Etienne (guitare), sosie de Denis Podalydès et fan visiblement hardcore de Keith Richards, et David (chant) sont ponctuels, affables et drôles, très drôles. Et quand ils parlent de ce qui les a réunis, on devine, derrière les quelques hésitations et les boutades, un truc plus fort presque que la mort. Cheveu vient d'éclairer le tunnel de notre dépression occidentale. Au départ, les chansons proviennent du chaos, toujours. Etienne : *"Cheveu, ce sont de longues répétitions interminables où l'on se permet tout. Du disco au reggae* (rires)." David : *"Au départ, on ne s'interdit jamais rien puis on sélectionne."* Olivier : *"C'est un peu une histoire de tension permanente, notre musique."* Résultat, "Bum" quitte les sentiers non répertoriés pour s'inscrire dans une démarche plus concrète.

David : *"Ce disque, contrairement au précédent, est un bloc. C'est le premier qu'on fait d'un coup, en studio, c'est un disque qui a une grosse unité. Et même si un titre peut être vraiment différent d'un autre, il y a un truc à la fois de son et de temps qui est hyper unifié."* Olivier : *"On a tout fait dans l'ordre, comme un vrai groupe* (rires). *Avant, c'était plus du bricolage, on faisait ça dans la cuisine, n'importe où… Là, studio à Montreuil, on a même mixé en studio, une première pour nous."* David : *"En passant du son cracra, lo-fi à celui plus clean, on s'est rendu compte que notre style a suivi, que notre identité de groupe a suivi."* Etienne : *"C'est vrai que là, il y a plus de clarté. Les grattes sonnent comme des grattes* (rires). *L'idée, c'était évidemment de changer pour ne pas se lasser."* David : *"Contrairement à avant, il y a ici quelque chose de moins américain, de profondément européen, qui transpire le temps actuel qui n'est pas forcément drôle, un truc un peu cold dans le fond…"*

Mutation

Sur le titre "Albinos", Cheveu reprend un monologue du film de Harmony Korine, "Gummo", et c'est cohérent, évident, exactement ça. L'univers de Cheveu est comme celui du petit réalisateur américain bancal, à la fois crasseux et poétique, quotidien et magique.

Des rumeurs souffleraient que certains fans de la première heure vivraient mal la mutation de Cheveu avec "Bum". Le trio a donc eu raison. Les fans sont faits pour être maltraités. Et Cheveu, avec ce disque à la noirceur flamboyante, promet beaucoup. Au minimum. David : *"On essaye toujours de faire un peu chier, il y a toujours un angle où l'on essaye de se poser en casseurs de couilles* (rires)." Encore ! ★

JEROME REIJASSE

Album *"Bum" (Born Bad)*

Le rock hard corps

Prendre une partie du corps comme nom de groupe ? Une pratique répandue dans le rock. Citons ainsi les petits doigts raides (Stiff Little Fingers), les couilles vrombissantes (traduction libre de Buzzcocks), les têtes parlantes (Talking Heads, référence aux speakers de la télé), les lèvres brûlantes des Flaming Lips, le coude d'Elbow. Et bien sûr les cerveaux malades (Bad Brains) et les surfeurs trous du cul (Butthole Surfers), sans oublier les anciens, Faces et Small Faces. En 1998, dans le film "Still Crazy", les acteurs s'amusaient à trouver des noms de groupes dans cette catégorie. Est-ce que Hole (trou) compte ?

Photo Patrice Normand-DR

"Génétique"

DAVID CROSBY

Etonnamment assagi et pacifique, le rusé moustachu des Byrds retrouve l'inspiration en solo et donne au téléphone quelques nouvelles.

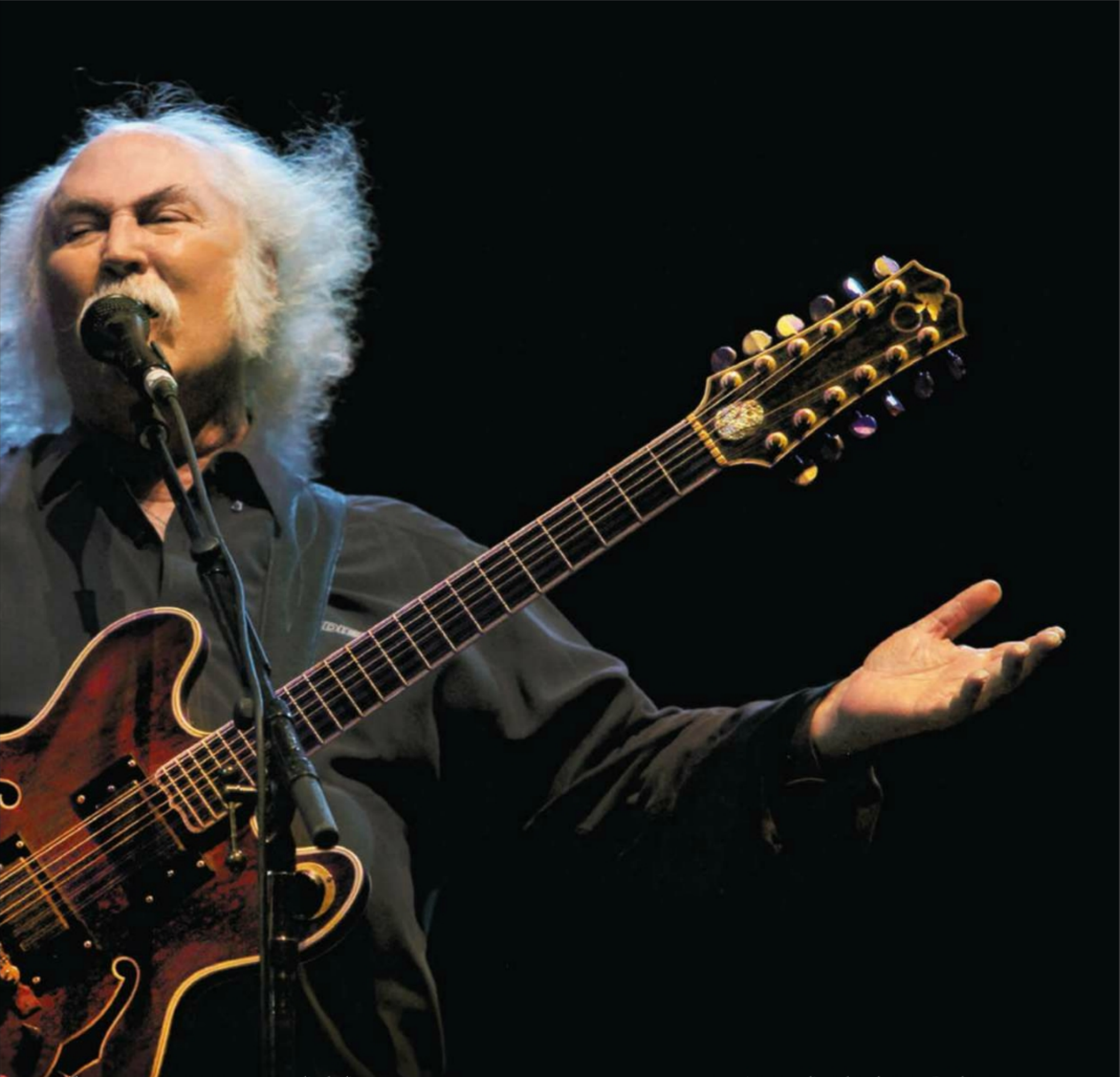
On attendait sans espoir un album solo du *Croz* depuis le joli "Thousand Roads" sorti en 1993. Contrairement à cet album sorti il y a déjà vingt et un an, ces nouveaux titres ne proviennent pas de la plume de songwriters prestigieux, mais sont pour la plupart le fruit d'une collaboration entre père et fils. Le talentueux James Raymond placé enfant en adoption n'a retrouvé son père qu'à sa majorité. Lui et son géniteur avaient déjà joué et enregistré sous le nom CPR, avec Jeff Pevar à la guitare, entre 1996 et 2004. David Crosby n'a pas élevé son fils mais il reconnaît *"qu'il y a sûrement une composante génétique dans la musique"*.

James est à l'origine de ce merveilleux nouveau disque, comme le raconte David Crosby : *"J'ai commencé à écrire. J'étais dans une période fertile, James aussi, et nous écrivions ensemble également. On s'est vraiment dit qu'il fallait qu'on fasse un album. Comme on n'avait pas d'argent, on a commencé à enregistrer dans le studio de sa maison. Les chansons ont toutes été écrites ces deux dernières années. James était toujours avec moi dans le studio, car il n'était pas seulement producteur mais aussi ingénieur, arrangeur et musicien. Sans James, cet album n'existerait pas."*

Trop affreux

Après l'âge de soixante ans, les artistes connaissent parfois un surprenant et quasi juvénile renouveau dans leur créativité. L'élément le plus impressionnant ici est la voix de Crosby. Avec tous les excès qu'il a connus, on pourrait s'attendre à ce qu'elle soit plus faible et donc trafiquée. Miraculeusement, il chante encore comme un jeune homme, sauf que son processus d'écriture a nettement évolué par rapport à celui de l'époque. *"C'est désormais un travail en deux temps. Avant je travaillais d'une traite. J'avais une étincelle avec toute l'ébauche de la chanson, et cette première version était souvent la bonne. Je me suis rendu compte qu'on pouvait polir une chanson, la modifier, la retravailler, après avoir fait l'acquisition d'un ordinateur. On peut facilement inverser des parties, effacer un refrain, sur un logiciel. Cela m'aide énormément. J'aime ce qu'on peut faire avec un système moderne, cette flexibilité absolue"*, explique le Californien. La magie qui opérait dans les années soixante et le début des années soixante-dix venait d'une meilleure préparation et d'une grande exigence technique, car

Photo DR



l'humain ne pouvait pas compter sur l'aide d'une machine. *"Lors de l'enregistrement de mon premier album solo* ('If I Could Only Remember My Name'), *on n'utilisait pas encore d'accordeurs électroniques. Tout était fait à l'oreille en écoutant les harmoniques naturelles des instruments. Ces anciennes techniques étaient meilleures en un sens"*, précise-t-il. Sur cet album, le piano de James Raymond reste toujours présent et donne une atmosphère assez jazzy à ces chansons. Les guitares acoustiques sont tenues en majorité par l'excellent Marcus Eaton, mais sur la bouleversante "If She Called", Crosby joue seul avec sa patte unique, une électrique en son clean. *"C'est la chanson la plus triste du disque, et probablement la chanson la plus triste que j'ai jamais écrite. Elle parle de prostituées que je voyais de la fenêtre de ma chambre d'hôtel en Belgique. En les regardant je me demandais quelles étaient leurs vies. Quand elles le font avec quelqu'un, où cachent-elles leur cœur et leur âme ? Vous ne pouvez pas être complètement conscient à ce moment-là, car c'est trop affreux. C'est une chanson triste et réelle. Elles sont à peine considérées comme des êtres humains et ont des vies terribles"*, déplore David.

Fantasme

Les *fils de* existent aussi dans le rock. Ils sont parfois les roues de secours pour les reformations de groupes légendaires. Ainsi Jason Bonham, fils du batteur de Led Zep qui fit vibrer ses fûts avec Page, Plant & Jones pour les 40 ans d'Atlantic. Peter Hook a recruté son fils à la basse pour sa tournée hommage à Joy Division/ New Order. Ultime fantasme héréditaire : l'hypothèse des *Beatles junior* avec Sean Lennon, James McCartney, Dhani Harrison et Zak Starkey, qui semble rester à l'état de projet.

Au mois d'octobre dernier, Crosby a retrouvé Stills, Nash et Young pour un concert de charité, organisé par Neil, au profit de l'organisation Bridge School, qui vient en aide aux handicapés. Il n'est pas exclu que le quatuor se reforme pour une série de dates en Europe cette année. *"On a déjà des projets de concerts avec Stills et Nash. Je ne sais pas encore, mais si Neil a envie de le faire, on le fera"*, annonce Crosby. A une époque où tout doit toujours aller plus vite, une génération aussi brillante que la leur n'aurait sans doute pas le temps de faire ses preuves. Crosby constate : *"Je n'ai jamais fait de la musique pour être connu, être une star. C'est une illusion de toute manière. Quand j'ai commencé, vous pouviez faire quelque chose de différent sans avoir l'inspiration des Beatles. J'étais bien sûr ambitieux mais pas prêt à tout. Aujourd'hui beaucoup de chanteurs ne savent ni jouer, ni écrire, et sont surproduits."* ★

BRIAG MARUANI

Album *"Croz" (Blue Castle)*

"Ni garage, ni mods"

TEMPLES

Dans le morne paysage anglais, le quartette des Midlands a suscité l'excitation avec quelques stupéfiants singles rétrofuturistes. Voici enfin l'album. **psyché**

Alors que la conversation porte sur la prolifération actuelle de groupes estampillés psychédéliques, James Bagshaw, chanteur guitariste de Temples avance cette limpide remarque : *"C'est intéressant. Souvent j'entends :* 'Ah oui c'est pas mal, c'est shoegaze' *ou* 'Oh ça c'est cool, c'est psyché' *et bien souvent surtout, je n'entends pas la moindre chanson… Nous, on aime les mélodies, et même si on a quelques passages un peu étirés en concert, on a une certaine éthique pop, dans l'écriture."* Crânerie ? En tout cas, les jeunes Anglais disposent du seul argument qui vaille en l'occurrence : les chansons.

Connaître son matos

Une riante après-midi de janvier, Bagshaw et Tom Warmsley sont à Paris. Outre une prestance certaine, c'est le calme des deux jeunes hommes qu'on remarque immédiatement. Bagshaw et ses bouclettes, Warmsley et sa bouille à la John Entwistle, ils sont les têtes pensantes de Temples. Ce sont eux qui ont fondé le groupe il y a à peine un an, à la fin de l'été 2012, pour ne plus s'arrêter depuis. Donnée essentielle, Temples ne vient pas d'une grande ville, mais de Kettering, petite bourgade des Midlands de 67 000 habitants. On fantasmait sur une ambiance de cottage, Bagshaw évoque un paysage guère pittoresque. *"Nous sommes un peu au milieu de nulle part. Toutes les grandes villes sont à une heure, Leicester, Birmingham, Londres, suffisamment loin pour ne pas se sentir partie prenante d'une scène. Ça motive davantage pour y arriver… Et on a du temps pour se concentrer."* On assiste à une jolie histoire : avant cela, Bagshaw et Warmsley jouaient au sein des Moons, très bon groupe néo-sixties dont Bagshaw ne tresse pas vraiment les louanges. *"Ce n'était pas notre groupe. On l'a rejoint. On s'entendait très bien tous les deux mais, créativement, beaucoup moins avec les autres. On suffoquait un peu, on n'attendait plus grand-chose à la fin… Je me souviens quand on était en studio, on rêvassait à ce qu'on pourrait faire… On s'est barré et quelques semaines après on avait fini 'Shelter Song'."* Dès lors que les deux bricolent ce titre dans un cagibi minuscule, tout s'enchaîne. *"On a mis quatre chansons sur YouTube et en deux jours les gens nous demandaient de donner des concerts. Alors on s'est bougé rapidement, on a fait un groupe. Notre premier concert était un festival."* Jeff Barrett le patron de Heavenly les repère par ce même biais et publie rapidement trois singles, puis l'album. Pour les concerts, deux connaissances locales sont recrutées : le batteur Sam Toms et le clavier Adam Smith. *"On vit tous à moins d'un mile l'un de l'autre*, explique Warmsley. *On a grandi dans la même ville, on jouait tous dans des groupes différents et, sans être forcément amis au départ, on se connaissait tous. La scène locale est particulièrement réduite."* L'album cependant a été entièrement réalisé par James et Tom dans le fameux cagibi. Pour du fait maison, il sonne prodigieusement. Bagshaw : *"L'horloge ne tourne pas comme dans un studio qu'on paie. Dès qu'on a une idée, on peut l'enregistrer et travailler dessus. Et c'est un avantage de connaître son matos. La pièce est si petite qu'on n'aurait pas pu être plus de deux. Sam et Adam seront sur le prochain."*

Clavioline

Drôle de machine inventée en 1947, le Clavioline est un des premiers synthétiseurs vendus accessible au grand public, avec un petit ampli et un stand. Monophonique, de taille réduite, le Clavioline et son vibrato fascinant n'ont laissé qu'une empreinte réduite dans la musique pop. Morceaux notoires : "Baby You're A Rich Man" des Beatles, "Runaway" de Del Shannon ou certaines productions de Joe Meek, dont "Telstar" des Tornados.

Possession la plus précieuse

La grande prouesse des douze titres de "Sun Structures" tient dans ce refus de singer une époque ou un genre définis. *"Nous ne sommes pas garage, nous ne sommes pas mod. On ne veut pas faire un pastiche des genres que nous aimons. Le terme* psychédélique *me convient, à la limite. On a cette sensibilité très british, j'ose espérer, le Floyd première époque, Bowie, Kevin Ayers. Il y a chez eux une atmosphère, un sens de l'humour…"* Infusé de culture sixties mais enregistré sur un ordi, aventureux mais concis, l'album réussit la même prouesse que Tame Impala ou Jacco Gardner récemment : il émerveille avec des ingrédients très courus... L'apanage bien entendu de passionnés authentiques. James Bagshaw est très fier de mentionner sa possession la plus précieuse : un Clavioline, l'antique et légendaire synthétiseur de "Telstar". Souvent lorsqu'un bon groupe britannique sort du bois, Noel Gallagher et Johnny Marr en disent du bien dans la presse. Dont acte avec Temples. Plus étonnant, le vénérable Robert Wyatt en personne s'est fendu d'une lettre. *"Un mot très gentil*, selon Warmsley. *On n'en revenait pas. Ça tombe bien, on aime les premiers Soft Machine, Matching Mole, et même Caravan."* Temples, groupe susceptible de fédérer la jeunesse en fleur et les vieux hippies fumeurs de pipe ? ★

BASILE FARKAS

Photo DR

Rock ?

ARCADE FIRE

pop Dans une ambiance indéfectiblement solennelle, un double album des Québécois est sorti à l'automne dernier. Et si, à force de s'écouter être géniaux, Win Butler & Cie oubliaient l'essentiel ?

Arcade Fire est-il un groupe de rock ? **Le 14 janvier dernier, Win Butler l'a mauvaise. Il est en effet interrogé par un journaliste américain à propos d'une critique de Chris Richards, du Washington Post. Ce dernier entamait en effet sa piquante chronique de l'album "Reflektor" par ces mots : *"Je suis certain que ce sont des gens adorables mais, sur leur nouvel album, les membres d'Arcade Fire sonnent toujours comme de formidables idiots à vie sexuelle déprimante."* Et de poursuivre à propos d'un disque *"dénué d'esprit, de subtilité et de danger". Win is not amused* et sa réponse sent l'ego froissé : *"Oui c'est certainement parce que je suis un idiot que je joue aux côtés de David Bowie. Et Springsteen veut reprendre mes chansons parce que je suis un super idiot."* Le ton est sarcastique mais Win finit par s'emporter quelque peu : *"Je ne suis pas un idiot ! Je suis une putain de rock star !"* Soit, Mr Butler l'est certainement en titre. Mais son groupe, Arcade Fire, est-il seulement un groupe de rock ?**

Tenue de cérémonie

Car, sans vraiment revenir sur les qualités ou défauts de "Reflektor" (encensé de toutes parts et dont nous avons déjà dressé le bilan, plutôt élogieux, dans ces pages), on y cherche toujours l'esprit rock. Si l'on excepte "Normal Person" et "Joan Of Arc", on peut même se demander pourquoi le groupe s'est cassé la tête à mettre des guitares électriques dans ses arrangements alors qu'il paraît considérer la chose avec un désintérêt équivalent à celui de Radiohead période "Kid A" pour la chose à six cordes. A la différence près que Radiohead, dans son refus formel d'endosser le poids de l'avenir du rock sur ses épaules, commettait en l'an 2000 l'un des gestes artistiques les plus rock'n'roll de ces vingt dernières années en offrant gratuitement son nouvel album sur internet. Pour ce qui est de "Reflektor", le reste du projet n'est que rythmes pop, synthétiseurs et congas. S'il est difficile de reprocher aux Arcade Fire un manque de cohérence avec leurs précédents efforts (puisque la guitare électrique n'a jamais été prépondérante chez eux), on peut néanmoins regretter la disparition progressive de l'urgence, l'emphase et l'émotion qui en faisaient malgré tout une formation attachante.

A trop mettre l'accent sur la production, Arcade Fire se révèle de plus en plus comme une froide machine de studio et ne provoque plus sur scène qu'un vague sentiment d'ennui. Celui d'assister aux répétitions d'un orchestre pop qui s'échine à reproduire le plus fidèlement possible des effets de manche développés lors des séances d'enregistrement.

Rock star minus

Qu'est-ce qui caractérise une rock star ? Ses caprices, bien sûr. Van Halen demandait un pot géant de M&M *"sans ceux de couleur marron"* (du taf pour le stagiaire). Prince exige un docteur pour des injections de vitamine B12 dans sa loge. Champion toutes catégories : Keith Moon, le batteur des Who, qui aimait placer des explosifs dans les toilettes. Il a également plongé une voiture dans la piscine d'un Holiday Inn et détruit moult postes de télévision jetés par la fenêtre de sa suite, d'où une interdiction de séjour dans les grands hôtels. *That's rock'n'roll !*

Il y a encore quelques années, on parlait des concerts du groupe comme d'une grand-messe. Tous s'y pressaient afin de voir la troupe de Win Butler descendre au cœur de la foule pour achever ses prestations dans la joie et le chaos, au plus près de son public. Dorénavant, Arcade Fire suggère d'adopter un dress code pour ses concerts. Lors de son dernier passage au Pavillon Baltard, le groupe proposait au spectateur de porter *"une tenue de cérémonie ou un costume"*. Mais alors que fait-on de notre T-shirt *Mötley Crüe* et de notre veste patchée ? Ah, il est précisé que rien n'est obligatoire et que c'est un délire artistique. Tu parles d'un délire !

Ranimer la flamme

Plaisanterie mise à part, Arcade Fire n'est plus un groupe de rock (si tant est qu'il le fut un jour). Et c'est très bien comme ça. Nous ne sommes certainement pas des extrémistes et ne cesseront de nous intéresser à sa musique. Mais en criant haut et fort qu'il est une rock star alors qu'il en est plutôt l'exact opposé, Win Butler pose malgré lui une question fondamentale : où sont les nouvelles rock stars, les vraies ? Celles qui inspirent la crainte aux maîtres d'hôtel. Celles qui prennent les plateaux de show télévisés pour leur salon et y hurlent leur envie de vivre vite ? A en voir les dernières prestations scéniques de nos rares espoirs, elles semblent bel et bien en voie de disparition. Si la scène garage se porte à merveille, les grands groupes de rock à stades font plutôt peine à voir. Ainsi, messieurs Dave Grohl, Josh Homme, Julian Casablancas, Alex Turner, Jack White et autres, nous attendons poliment mais avec impatience que vous ranimiez la flamme vacillante. Et qu'on ne vienne pas nous dire que c'est Kanye West qui s'en chargera, nous sommes une maison sérieuse. ★

JONATHAN HUME

Album *"Reflektor" (Barclay/ Universal)*

Photo JF Lalonde-DR

Le rock batave brûle-t-il ?

MOZES & THE FIRSTBORN

BIRTH OF JOY

Chacun dans leur style, ce quartette de branleurs talentueux et ce trio lourdement halluciné confirment, après Jacco Gardner, la magnifique renaissance du rock hollandais. Enquête à Groningue.

PAR JEAN-VIC CHAPUS

Le rock batave brûle-t-il ?
18 janvier, Groningue (Hollande). Dernière soirée du festival Eurosonic/ Noorderslag. Il est aux alentours de minuit et l'enceinte de l'Oosterpoort, ce grand centre culturel au design futuriste, est totalement blindée. Direction le Marathonzaal. Trois jeunes gandins tout droits sortis d'un rêve garage psychédélique sixties viennent de s'installer sur la scène. Ils ont 24 ans de moyenne d'âge. Une grande bringue blonde au visage en lame de couteau (Kevin Stunnenberg) se saisit d'une guitare et allonge chaque riff dans des râles heavy. Derrière lui, un blondinet portant les favoris épais (Bob Hogelnest) fait rouler sa batterie avec ce mélange de précision et sauvagerie en connexion directe avec la sainte Trinité John Bonham/ Keith Moon/ Dave Grohl. Sur le côté droit de la scène, légèrement en retrait des projecteurs, un chevelu maigrichon aux grands yeux (Gertjan Gutman). Plusieurs fois on le verra s'animer comme un dément à mesure qu'il plaque des accords d'orgue. Dans ce mélange de violence sous amphétamines et de trance psyché passeront les spectres de The Doors, Yardbirds, Fela Kuti, Kyuss et Django Reinhardt. Le tout entrecoupé de flashs du Nirvana bave aux lèvres, période "In Utero". A l'écoute du nouvel album de Birth Of Joy, "Prisoners", l'impression est largement confirmée. Ça n'a l'air de rien, dit comme ça, mais le power trio garage psyché le plus impressionnant du moment n'est ni américain, ni anglais et encore moins australien ou suédois. Il est hollandais. Et visiblement toujours surpris de voir qu'hors de ses frontières, on s'intéresse à sa musique. Kevin Stunnenberg, au téléphone : *"Nous avons tous les trois étudié la musique à l'académie Herman Brood. On a dû se flairer tout de suite avec nos looks vintage et nos coupes de cheveux. Alors même si on a donné une centaine de concerts ici, il a vraiment fallu attendre d'être programmé par Jean-Louis Brossard des Transmusicales de Rennes pour grandir. C'était en 2012 et il y avait 3500 personnes pour nous acclamer. Tu te rends compte, 3500 personnes pour pogoter devant un groupe hollandais, inconnu !"*

Photo DR

Mozes & The Firstborn

Ils n'étaient pas 3500 pendant le concert de Birth Of Joy à Eurosonic, mais plutôt une centaine. En revanche, on a bien vu un homme danser comme un dingue du début jusqu'à la fin de ce live de quarante minutes. Il se nomme Jean-Louis Brossard, c'est le programmateur des Transmusicales de Rennes depuis 1979. Il a l'habitude de saluer tous ceux qu'il croise d'un retentissant *"yo man ! Ça va bien ?"* Si Brossard n'a pas d'explication rationnelle à l'explosion que connaît actuellement le rock hollandais au sens le plus large du terme, il a pu observer, en direct, la montée en puissance des meilleures formations de ce pays. En 2012 donc, première scène dans un gros festival pour Birth Of Joy aux Transmusicales. Le concert est bel et bien un carton. Pourtant le programmateur précise : *"Quand je fais Birth Of Joy à Rennes, personne ne les calcule. Dans leur pays on les ignore : trop vintage, trop Doors."* En 2013, nouveau pari hollandais, avec le quatuor Mozes & The Firstborn. Là encore, un joli choc esthétique pour qui aime son rock jeune, branleur et grinçant. Brossard monte dans les aigus : *"Eux, ce sont les stars en puissance. Le charisme et les chansons. Je ne les comparerais pas à Nirvana, parce que ce serait leur mettre trop de pression, mais ils ont chopé ce feeling grunge super dur à définir."* Si à la marmite portée à ébullition, on ajoute le psychédélisme bucolique de Jacco Gardner — son splendide album, "Cabinet Of Curiosities" où l'on se croirait revenu au temps des Zombies et Sagittarius, a été de tous les référendums de 2013 — mais aussi les monstres de live De Staat qui taillent actuellement des croupières à Deus, ou le jeune rappeur Adje, on peut même se demander si les Pays-Bas ne vivraient pas actuellement les prémices d'un âge d'or rock et pop. Brossard, marque la pause, siffle cul sec une cigarette et se rallume une vodka pomme : *"Le grand mystère c'est de savoir pourquoi la musique moderne de ce pays a été tellement chiante avant aujourd'hui. Pourtant il y a des jeunes mecs qui s'intéressent à l'underground ici, des super bonnes salles, des bonnes drogues aussi. Tout est réuni…"*

Derrière les paroles du gourou des Trans, un présupposé simple : comme la Hollande est un pays à l'avant-garde (mariage homosexuel, coffee shops aux néons pop, architecture folle), difficile d'imaginer qu'il ait été autant à la ramasse sur son rock. Il y a bien eu Shocking Blue et son tube, quelques tentatives de garage psyché dans les sixties plutôt réussies (Q65, Golden Earrings), de la fusion en short dans les nineties (Urban Dance Squad) puis quelques marottes indie pas forcément taillées pour le grand public (The Nits, Daryl Ann, Alamo Race Track, Bettie Serveert) mais à part ça...

Au départ une bataille d'ego

Ça c'était avant, comme dit la pub. Avant que Groningue ne devienne une rampe de lancement idéale. Déjà, comme le proclament fièrement les syndicats d'initiatives : *"Ici il existe la plus forte concentration de salles de concerts en Europe !"* Depuis 1986, c'est surtout dans cette ville moyenne du Nord des Pays-Bas que se tient le festival Eurosonic/Noorderslag. Toujours à la mi-janvier. Souvent sous une pluie glaciale et au milieu des hordes de cyclistes et des jeunes gens qui, à l'inverse du président normal et des Daft Punk, ont fait le choix de rouler en scooter sans casque. Dès le mercredi, ouverture des hostilités avec la cérémonie très protocolaire des EBBA (European Breaking Borders Awards). Présentée par l'Anglais Jools Holland, cette soirée de gala a adopté un manifeste, disons, très euro-compatible : *"Mettre en avant des artistes européens dont le succès dépasse leurs frontières."* Comprendre, une soirée où s'enchaînent les show-cases. Cette année, concourraient le duo electro Disclosure, les Islandais *dream folk* de Asgeir, le local Jacco Gardner, etc. Finalement ce sont les Irlandais de Kodaline (apôtres de la pop qui bêle à la Keane) qui remporteront la timbale. Une fois sa soirée de gala terminée, le Eurosonic peut reprendre ses droits avec un objectif clair :

“Toute ma jeunesse en banlieue”

présenter à son public de professionnels un maximum de nouvelles têtes rock, pop, rap, techno. Quatre nuits et des centaines de groupes européens repartis dans les différents caveaux, théâtres, salles de bowling et chapiteaux. Peter Smidt, directeur artistique rougeaud du festival, résume : *“Au départ cette manifestation n’était qu’une bataille d’ego. Dix groupes hollandais et dix groupes belges.”* Dans le courant des années 90, Smidt a une idée géniale. Progressivement il transforme son festival en réunion géante de professionnels. Question : comment attirer à Groningue des tourneurs prestigieux, patrons de festivals qui comptent, quelques journalistes spécialisés, des directeurs de labels ? Normalement la réponse la plus évidente serait : *“En les gavant de drogues gratuites, d’orgies avec des femmes poitrinaires d’Estonie et des promos CD hyper rares de Florent Pagny !”* Smidt a un concept moins extrême mais sans doute plus rentable : *“J’ai pensé* : si la Hollande ne vient pas à l’étranger, c’est à l’étranger de venir à la Hollande pour la juger sur pièce ! *On programme de nouveaux groupes anglais, suédois, français intéressants, pas encore trop connus, et on sait que les professionnels vont avoir envie de se déplacer.”*

Un groupe de grenier

Vu le taux de remplissage extrême de son concert au Magic Mirror, et le nombre de jolies étudiantes portant des T-shirts avec son logo, possible que Mozes & The Firstborn soit la prochaine belle histoire rock en provenance des Pays-Bas. Cela n’aurait rien d’immérité pour ce quatuor d’Eindhoven formé en 2009 et pas remis de Nirvana et du rock slacker made in USA.

Photo DR

Le chanteur du groupe s’appelle Melle Dielsen. Il a 23 ans, une bouille rondouillarde d’angelot, le cheveu long, un débit posé et une capacité d’analyse assez scotchante pour son âge : *“Nous sommes un garage band hollandais. Garage band, c’est littéral, hein, parce qu’à nos débuts en 2010, on n’était que deux, Raven et moi, à répéter sur des chansons dans le grenier de la maison de ma mère. Pareil, pour le premier concert. C’était en octobre 2010, ça s’est passé dans la maison de ma mère, toujours, mais cette fois-ci dans le living room !”* Raven, le batteur blond et chevelu, complète hilare en tendant une bière blonde : *“A cette époque on se disait qu’on aurait peut-être du succès plus rapidement si on se trouvait des costumes pour qu’on nous remarque. On s’est dit* : ‘Hey ! Et si on débarquait sur scène en robes blanches !’ *Bon, on a vite abandonné le concept, parce que ça nous donnait une allure ridicule.”*
Aujourd’hui les membres de Mozes & The Firstborn disent préférer ne plus se perdre en concepts fumeux. Parce qu’ils sont déjà mûrs alors qu’ils n’ont pas dépassé les 25 ans ? Disons plutôt qu’ils appliquent la maxime de Nirvana : *“Viens comme tu es”*, en la transposant dans les doutes relatifs aux gamins de la génération *digital native*. Raven : *“Je sais qu’on nous dit souvent qu’on a l’air d’un groupe des nineties. Je crois que la grande différence entre ces artistes et nous c’est que beaucoup de rockers de cette décennie étaient en colère contre le système. Ils pensaient qu’on leur refusait un travail, une place dans la société, je ne sais pas quoi. Ils étaient frustrés de ne pas avoir accès à tout. Notre génération c’est tout le contraire. Depuis qu’on a internet nous avons accès à toute la culture gratuite, toutes les informations. Et malgré ça, c’est la confusion qui prédomine. La confusion et l’ennui !”* Pour faire la différence, le quatuor joue donc la carte unique des chansons imparables. Quatre accords mineurs, une dynamique tout en montées de sève et voilà comment Mozes & The Firstborn est devenu le meilleur pourvoyeur en pépites power pop à l’horizon 2014. A preuve son premier album rempli jusqu’à la gueule de tubes potentiels, “I Got Skills”, “Peter Jr”, “Gimme Some”, “Down With The Band”, etc.

Tournée des clubs

Quand on lui demande de parler de son pays et de sa scène rock, Melle Dielsen hausse les épaules. A part Urban Dance Squad que les Mozes & The Firstborn ont appris à connaître par cœur — c’est l’ancien batteur du groupe, Michel Schoots qui a produit leur album — l’éducation musicale de Melle et consorts s’est plus faite en décryptant les recommandations du site Pitchfork qu’en se cherchant des racines soniques néerlandaises. Pour Melle il y a d’ailleurs une explication à cela : l’ennui feutré que l’on peut ressentir en Hollande est parfois assez similaire à celui qui irrigue certaines banlieues pavillonnaires d’Amérique. *“J’ai passé toute ma jeunesse en banlieue d’Eindhoven. C’est un coin doux et effrayant à la fois. Exactement comme la ville de Wisteria Lane dans la série Desperate Housewives. On devient ingénieur ou architecte facilement dans ce pays, mais ce n’est pas pour autant qu’on se réalise.”* Pour agrandir son imaginaire, le jeune homme va s’injecter tout ce que le rock US alternatif recense de plus puissant. Au départ du parcours, forcément, la pierre angulaire, Nirvana. *“A 13 ans on m’a offert mon premier CD de Nirvana, un choc. Et ensuite j’ai découvert, en vrac, Pixies, Sonic Youth, Pavement, Daniel Johnston, Sebadoh. Mais attention, je ne veux pas me comparer à eux, car ce sont des maîtres et nous sommes encore minuscules. Même Pitchfork ne nous a pas encore chroniqués !”* Les choses pourraient vite changer puisque le groupe s’apprête à s’embarquer pour une tournée des clubs de 25 dates aux Etats-Unis. D’ailleurs, quand il annonce cela, Melle Dielsen, fixe un point au hasard et s’échappe dans ses rêveries. A l’impossible d’une carrière internationale, les rockers hollandais sont désormais tenus. ★

CD Mozes & The Firstborn *“Mozes & The Firstborn” (Silur/ Differ-Ant)*
CD Birth Of Joy *“Prisoner” (Grand Palais/ Modulor)*

Les Olivensteins en 1979.
À gauche, de haut en bas : Vincent Denis, Romain Denis, Ludovic Groslier et à droite Gilles Tanguy

Trublion

LES OLIVENSTEINS

Fort d'un passage aussi légendaire qu'éphémère dans le mouvement punk d'ici, le groupe rouennais a repris du service depuis quelques mois. L'occasion de se remémorer le *bon temps*.

PAR THOMAS E FLORIN

Avec seulement un 45 tours et 17 concerts entre avril 1978 et janvier 1980, leur carrière passa comme une comète. Pourtant, beaucoup s'accordent à considérer les Olivensteins comme l'un des groupes punk les plus importants de la scène française. A tel point que la bande de Rouen est de retour, pour une série de concerts et, pourquoi pas, de nouveaux morceaux. En tenant la ligne, les Olivensteins passèrent de gloire locale à groupe culte. Délinquants juvéniles, mode d'emploi.

Ce type de physique ne passerait plus à la télévision. Le genre gros monsieur en tweed avec cheveux en chou-fleur et calvitie à l'avant du crâne. Mais février 1977 était un autre temps, celui où Claude Olievenstein, par des intrigues politique et une puissance médiatique, faisait la pluie et le temps dans la vie des *toxicos* tricolores. Comprendre, le psychiatre avait de la compassion et une âme d'artiste : dans un petit portrait télévisuel, sur fond de musique pseudo atonale, on le voit commenter drôlement l'œuvre de Francis Bacon, parler de drogue avec un air connaisseur et énoncer des inepties qu'il appelle *"sa pensée"*. Il s'était bombardé psychiatre de la jeunesse qui souffre. Et il la connaissait bien, la jeunesse : il était même parti observer les hippies en Californie, comme on le ferait des grands singes. C'était comme qui dirait un spécialiste. Mais en ce milieu d'ère giscardienne, quelque chose le chiffonnait, le Claudio. Le punk rock. Cette musique-là, il l'avait déclarée *"vraiment"* néfaste pour les têtes blondes. Il se sentait tellement concerné qu'il s'était déplacé voir le junkie en chef, Johnny Thunders, en concert avec les Living Dead au Gibus. Eric Tandy y était lui aussi, pour d'autres raisons. Mais à voir le professeur en velours côtelé au fond de la salle, ça lui a donné une idée : *"Si on montait un groupe, on l'appellerait Les Olivensteins."*

Photo collection Eric Tandy-DR

L'époque a désormais quelque peu oublié le professeur. Mais, des chroniques de disques classiques dans Télérama aux pages saumon du Figaro, un mot a pris sa place, devenant l'omniprésence médiatique même : insolence. Qu'en savons-nous, de l'insolence ? Les Olivensteins, eux, n'avaient pas besoin de savoir. Insolents, ils l'étaient jusqu'au bout des ongles. Voilà bien le malheur d'être né intelligent et cancre à la fois. Avec leur manière de se foutre d'un monde donneur de leçon, les Olivensteins ont proposé au punk français ce qui lui manquait : de l'irrévérence non feinte, du nihilisme cabotin assumé. Bref, de la légèreté et du génie trublion contre les tristes sires ou les faux pirates. Leur différence n'est pas due à grand-chose. Une question d'environnement, d'étuve provinciale dans laquelle ils ont laissé macérer leur colère.

Johnny Rotten des faubourgs

Chez les Olivensteins, on retrouve deux fratries. Les Denis avec Vincent à la guitare et Romain à la batterie, puis les Tandy : l'aîné Eric aux paroles et Gilles au chant. Ces deux-là ont grandi à la Grand-Mare, désormais banlieue craignos de Rouen rive droite. Il n'en était rien à l'époque. La famille Tandy appartenait à la classe moyenne de gauche : papa petit employé et maman femme au foyer. Les enfants, eux, s'exerçaient à l'école buissonnière. Belle époque. Eric préférait le bac du disquaire à celui du lycée. Il passait son temps chez Mélodies Massacre, boutique de Lionel Herrmani, qu'on retrouve désormais dans les livres d'Histoire. *"Il n'y avait rien à faire et l'argent que me donnaient mes parents pour la cantine, je le gardais pour les disques."* Eric vendait également des pirates à la porte de la boutique. A force de le voir dans ses pattes, Herrmani finit par l'embaucher. Cela tombe bien, en 1974, les parents Tandy sont mutés à Sète. Eric, qui vient d'avoir 18 ans, préfère rester sous la pluie. Gilles, lui, doit suivre. Cet éloignement lui donne un beau prétexte pour venir voir son frère, loin de l'autorité, pendant les vacances.

Rock'n'roll suicide

Un single et puis c'est tout pour les Olivensteins. Un hit unique pour tant d'autres. Parmi les *one hit wonders* du rock, on citera "Nut Rocker" de B Bumble & The Stingers (produit par Kim *Superdingo* Fowley), "Wand'rin' Star" de l'acteur alcoolo Lee Marvin (son unique chanson), "Doctorin' The Tardis" des Timelords (seul single chanté par une voiture, la Ford Timelord, réalisé par les punks techno de KLF), "King Tut" du comique Steve Martin, "Don't Give Up On Us" de David *Hutch* Soul (oui, le pote de Starsky) et "She's Like The Wind" de Patrick *Dirty Dancing* Swayze.

Collection VP

Dans une interview pour le fanzine Dig It!, Lionel Herrmani se souvient de Gilles qui, à 12 ans, les bras trop petits pour atteindre le fond des bacs, lui sortait des albums des Byrds en lui demandant si Gram Parsons y jouait. Ce genre de mutants était bienvenu dans la boutique. Ils constituaient même une bande, fédérée autour du rock'n'roll, à laquelle appartenaient naturellement les Dogs. Eric Tandy rencontre Vincent Denis au hasard de concerts free impossibles où des tracts d'ouvrier sont lus sur scène. Les Denis se joignent à *la bande à Mélodies*. Vincent et Dominique Laboubée y nourrissent durablement leurs jeux de guitare. Gilles revient pour de bon en ce début 1978. *"J'étais le petit qui traîne avec les grands. Celui qui ne tient pas l'alcool et qui foutait le bordel."* Les grands, justement, se débrouillent, eux, pour ne pas aller faire leur service. Tous y échappent, sauf Mimi, le batteur des Dogs. La cave de répétition de Mont Saint-Aignan est en berne. On l'investit à nouveau et vite, en improvisant un groupe où Gilles s'illustre comme un grand chanteur, genre de Johnny Rotten des faubourgs. C'est en avril que la base d'un groupe est posée. Un mois plus tard, pour éviter le surmenage entre les études et le rock'n'roll, Gilles quitte le lycée sans le bac. Quasi impensable à notre époque si insolente.

La question qui tue

A un sens inné de la moquerie, les Olivensteins cumulent une connaissance de pointe du rock'n'roll de leur temps. Grâce à Melodies Massacre, ils reçoivent tous les singles des groupes punk anglais et américains, peuvent facilement aller à Londres et profitent des escales normandes que les groupes anglais opèrent avant de passer à Paris. Ainsi, Gilles a pu voir Dr Feelgood dès 1975 et Eric les Swell Maps à domicile. En bon cabotin, le groupe va se faire chroniqueur de cette mode à peine émergente. La politique bas du front des punks donne lieu à quelques 45 tours de défense des innocents. "Stockholm Kids Are Innocent" de Sham 69 en est un exemple. Eric Tandy, qui trouve son inspiration dans le journal local Paris Normandie, fait de son premier texte une satyre de cette tendance : "Patrick Henry Est Innocent". Il s'explique : *"Ils avaient tous leurs innocents. Autant défendre un coupable."* Puis cette affaire d'enlèvement qui tourne au meurtre d'enfant excitait les vendettas bien franchouillardes. *"Ces types là, avant de leur couper la tête, il faudrait les mutiler"*, criait la populace. *"Il y avait un côté bourgeoisie de province, très chabrolien. Patrick Henry était quand même un minable qui voulait du fric pour s'acheter des habits et aller à la disco…"* Les textes seront tous écrits sur ce ton acide : "Fier De Ne Rien Faire", "Euthanasie", "Je Hais Les Fils De Riche", puis un morceau comme manifeste : "Je Suis Négatif". *"Moi je suis négatif/ En guise d'apéritif/ Et je vous déclare la guerre/ En guise de dessert"*. Une minute et cinquante-deux secondes de pied de nez, le tout scandé par un sale gosse avec une touche impossible, soutenu par des guitares suraiguës et une rythmique à toute berzingue. Parlons-en, de l'apparence : les Olivensteins, si jeunes, l'air sardonique collé aux lèvres, sont un groupe d'une trempe qui fera des jaloux. Leurs premiers faits d'armes restent mythiques : afin de célébrer les 10 ans de Mai 68, un couple de psys des hauts de Rouen s'encanaille en s'offrant comme orchestre un *groupe punk*, cette nouvelle tendance qui défraie la chronique. Ils ne seront pas déçus : le chaos est total, Gilles chante "Patrick Henry…" en pointant le ventre d'une femme enceinte, les baignoires débordent, les poissons rouges se retrouvent dans les micro-ondes…

Avec l'anarchie pour unique constante, les Olivensteins se lancent dans une campagne de désordre. Rendre la mode nazie chic surannée en chantant *"Pétain, Darlan, c'était l'bon temps"*, balancer de la viande dans le public, faire les zozos à la TV régionale : toute cette potacherie côtoyait une *lose* très province. Ils ramasseront leur matos balancé sur le trottoir par la *sécurité* du Gibus ou pousseront leurs camionnettes en panne car *"on a mis du super, pas du diesel"*. En novembre 1978, les Dogs les imposent au programmateur du Rose Bonbon pour deux soirs de suite, soit quatre concerts. En découle un article élogieux

Faits d'armes mythiques

de Philippe Garnier qui avait découvert le rock'n'roll et les séries noires par son pote du Havre, Herrmani. Encore une fois, la gloire tourne façon Charlot. Gilles Tandy : *"On n'avait pas de photo pour illustrer l'article, à part quelques clichés pourris qu'on débrouille à la va-vite. On le porte chez Rock&Folk qui n'a pas pu les publier tellement ils étaient pouraves."* Le groupe continue son ascension et sort son premier 45 tours... Qui sera le dernier. Pressé par Mélodies Massacre, "Fier de Ne Rien Faire"/ "Euthanasie"/ "Je Suis Négatif" est pressé à 2000 exemplaires en mars 1979. Il est épuisé en trois semaines. Les garçons portent leur œuvre à toutes les rédactions et radios qui le chroniquent très positivement. Ils le donneront en main propre à Blanc-Francart qui passera "Euthanasie" tous les soirs sur France Inter pendant l'été. Cela aurait pu faire un peu de galette, si seulement Vincent et Eric s'étaient inscrits à la Sacem (*"on était chômeur et c'était au moins 400 balles d'ouverture de dossier"*). Comme le circuit des distributeurs indépendants est encore inexistant pour ce type de musique, le groupe cherche très logiquement une maison de disques. Via Philippe Constantin, Barclay qui a les Pistols et les Heartbreakers en France, s'intéresse à eux. Tout semble bien parti, jusqu'à ce qu'on leur pose la question qui tue : *"Et le docteur, il en pense quoi de tout cela ?"*

Vincent Denis : *"Mon père était psychiatre, alors il a écrit à Olievenstein en lui expliquant qu'on était une bande de gosses qui s'amusent. La réponse était sans appel. Il a même suggéré qu'il avait des droits sur nos chansons."* La petite aventure tourne au vinaigre : les RG commencent à traîner dans les loges, quelques FAFS fan de *"Pétain, Darlan…"* pour de mauvaises raisons occupent les premiers rangs des concerts et Philippe Bouvard s'interpose. Oui, la Grosse Tête en personne, ami du professeur Claudio, écrit un éditorial incendiaire dans France-Soir qui n'arrange rien aux histoires des garçons. Le groupe devait faire la première partie des Stiff Little Fingers au Palace, mais une descente des stups, largement encouragée par Claudio, provoque une fermeture administrative. Bref, pas de concert et un étau qui se resserre. Barclay propose de signer un contrat s'ils renoncent à leur nom. Comment réagit-on à ce genre de pacte à tout juste 20 ans ? Avec fierté et inconscience : à changer de nom, autant tout changer. Les Olivensteins creusent leur propre tombe pour y disparaître.

Bien d'autres groupes sortirent des cendres des Olivensteins. Puis, JB Wizz de Born Bad, fan du 45 tours, finit par sortir une compilation avec quasiment l'intégralité du matériel audible... voire plus. Une nouvelle génération a découvert, un peu secouée, un groupe français d'une trempe pas commune. Titillés, les plus téméraires invitent les anciens punks à remonter sur scène. A force, combattant les réticences, ils réussissent leur coup. Les Olivensteins reformés font un nouveau concert, censé être unique, au festival La Ferme Electrique à l'été 2013. Puis, de fil en aiguille, ils joueront à Rouen, au BB Mix Festival, à la soirée Gonzaï de janvier 2014... Bref, pris à leur propre piège, ils ne s'arrêtent plus. Eric Tandy réfléchirait même à quelques textes bien salauds pour accompagner de nouvelles chansons. Qui sait, peut-être finiront-ils par sortir un album, 34 ans plus tard.★

Album *"Les Olivensteins" (Born Bad)*

Photos collection Eric Tandy-DR

En vedette

“Quand ça explose de partout”

SKIP THE USE

Chaud comme une baraque à frites, le groupe nordiste concilie sur son troisième et nouvel album racines punk et aspirations populaires.

PAR GEANT VERT

Photos Slam/ Slam Photography-DR

Si les Flandres sont le symbole d'un Plat Pays mis en vers par les plus grands chanteurs francophiles, son accorte poitrine en serait un combo issu en partie du punk et répondant au nom de Skip The Use. Ici s'arrête la relation avec Brel et Bachelet car les STU chantent en anglais, affectionnent les grosses guitares et aimeraient bien armer quelques drakkars pour s'en aller mettre le feu sur toutes les scènes du monde entier susceptibles de les accueillir. Réunis autour d'un pot de café, le chanteur poix sauteur Mat Bastard et le guitariste Yan Stefani ont bien voulu patiemment expliquer et d'une seule voix à un vieux ayant mal aux genoux comment rester simple tout en ayant de l'ambition. Et si la périphérie de Lille était en fait l'équivalent créatif de Manchester chez notre modèle anglais ?

ROCK&FOLK : Avant d'en arriver à ce nouvel album, il semble que la ville de Ronchin soit très importante dans l'histoire de Skip The Use. Jusqu'à présent, elle a surtout été popularisée par le dessinateur Tronchet et ses personnage de Raymond Calbuth et Jean-Claude Tergal...
Mat Bastard *(ironique)* **:** Ouais, c'est plus le stéréotype du Nord et du Pas-de-Calais dont tout le monde se sert. Cette région, il faut plus la voir comme un carrefour culturel à la croisée de Londres, Bruxelles ou Berlin. Ronchin correspond plus à cette image.
Yan Stefani : Ronchin est une petite ville à deux bornes de Lille dont la mairie a laissé un local autogéré en association, un truc qui ne parle plus trop aux jeunes aujourd'hui, mais qui était pour nous très important à l'époque. Nous pouvions nous y réunir pour faire de la musique toute la nuit si on avait envie. Une fois cette structure en place, cela a attiré non seulement les jeunes de Ronchin mais tous ceux de la région, comme Marcel Et Son Orchestre et plein d'autres qui avaient entendu dire qu'on pouvait faire de la musique dans cette ville et que ça se passait bien. C'est comme ça que nous nous sommes retrouvés dans l'affaire. C'est un concept qui nous a permis de travailler dans de bonnes conditions, de rencontrer d'autres artistes et, surtout, cela nous a permis de rencontrer des groupes qui tournaient et qui nous ont expliqué comment y arriver. Il y a une émulsion, un vrai échange et c'est ce qui nous a permis d'en arriver là. C'est cool, Ronchin.
Mat Bastard : Maintenant, les gens ne savent pas quoi faire avec des gamins de quinze ans. Eh bien, Ronchin nous a responsabilisés en nous donnant le lieu pour le faire. La plupart des gens n'ont pas d'autre possibilité pour faire de la musique que de s'inscrire à Nouvelle Star. Je n'ai rien contre l'émission mais, moi, j'ai eu une alternative grâce à la mairie de Ronchin. C'est comme ça qu'on a tous commencé la musique très tôt. Pour mon cas, c'était même à treize ans avec le groupe Carvin. C'était du punk tendance mouvance californienne. Un peu en opposition avec les autres groupes de l'époque comme Toxic Waste, PKRK, les Sales Majestés, Molodoï, les Mass Murderers ; et nous, on ne faisait pas vraiment du punk français comme Parabellum mais plus du punk à la Bad Religion, NoFX ou Rancid. On a débarqué comme ça, du haut de nos treize ans et les Mass Murderers nous ont embarqués sur leur tournée parce qu'ils étaient touchés par notre jeune âge et qu'on en voulait. C'est ça le punk. Chaque fois que ces groupes passaient dans le coin pour aller se produire à Amsterdam, on les approchait et on réussissait à jouer avec eux. On s'est surtout liés d'amitié avec les Toxic Waste parce qu'ils étaient de chez nous et puis, après, on a fait notre propre histoire. C'est à travers Carvin que nous nous sommes rencontrés. Des gens partaient, d'autres venaient...

Et puis il y a cinq ans, comme j'étais le seul membre d'origine à subsister, on s'est dit qu'il était peut-être temps de faire quelque chose qui nous ressemblait.

Pas baisser les bras

R&F : Parlez-nous de "Little Armageddon". Le son est plutôt puissant...
Yan Stefani : Oui, il y a une grosse production sur l'album avec Dimitri Tikovoi *(Placebo, John Cale…)* et Adrian Bushby *(Muse, Foo Fighters…)*. C'est un très gros son mais, faut bien avouer, on adore ça. On aime quand ça explose de partout. Nous faisons aussi énormément de séances acoustiques en dehors de la formation habituelle, et quand on se retrouve à deux à faire "Nameless World", on est bien obligés de redécouvrir le potentiel de la chanson brute pour la faire sonner convenablement. Ce travail acoustique aide beaucoup pour le gros son. On a aussi cherché à obtenir un son plus proche de l'analogique que du numérique. On s'est bien pris la tête pour tout intégrer dans le mix et le résultat apparaît forcément moins brut que nos précédents albums.

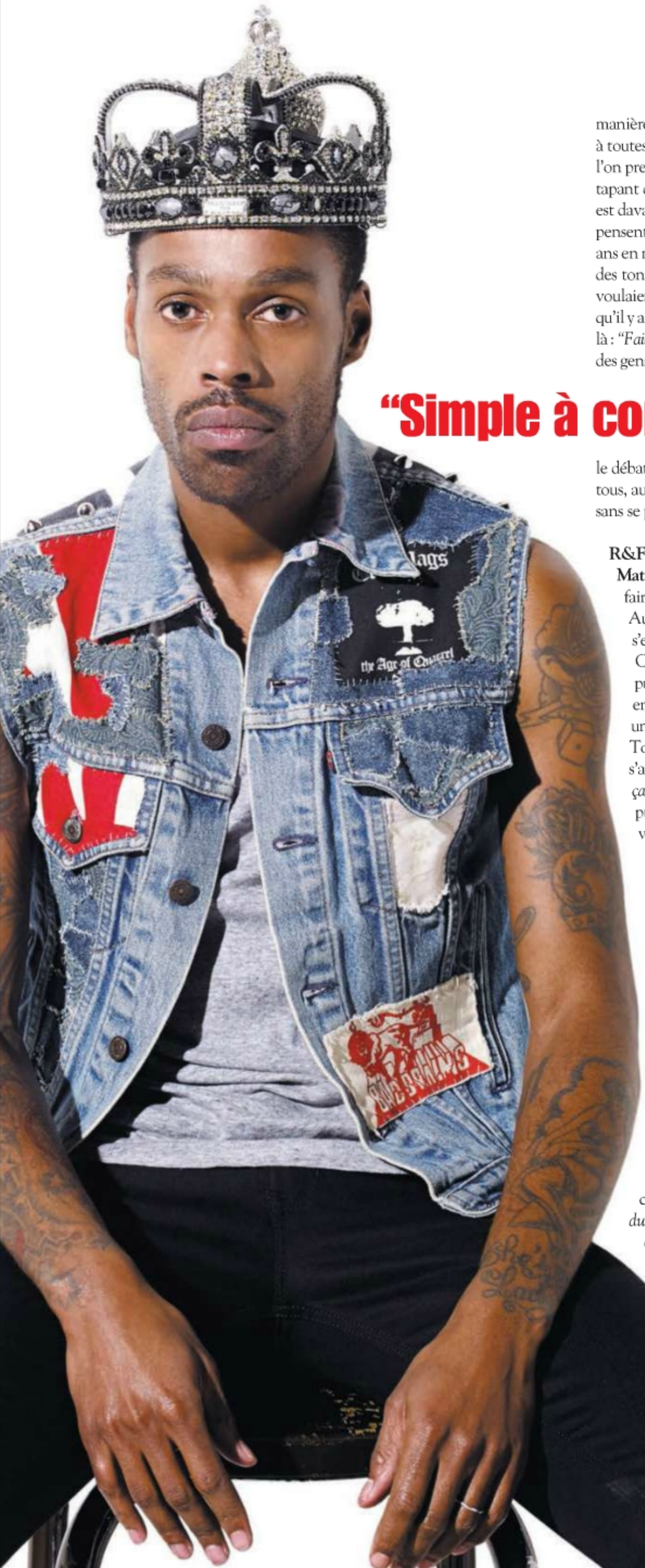
R&F : Dans le registre surprenant, il y a cette chanson en français qui sonne un peu comme Stromae...
Mat Bastard : Pour moi, c'est un vrai compliment car, même si je trouve son album super, musicalement nous sommes très éloignés. En revanche, en écriture de texte, c'est quelqu'un. A la base, je voulais l'inviter à chanter avec moi mais ça n'a pas pu se faire pour une question de planning. Mais il a été le premier à nous dire que le titre était bien. Ça nous a aidés à franchir le pas de la chanson en français et à l'inclure dans le disque. Son concept est bien ficelé. En trois minutes, il pose les bases de tout un univers. Il sait prendre des risques et on est fans de ce genre de personne. Nous avons été très offensifs pendant seize ans mais nous en sommes revenus. Au bout d'un moment, les gens n'écoutent plus. Aujourd'hui, il est plus important d'avoir une chanson avec un message positif. "Etre Heureux" s'adresse aux gens qui sont dans la résignation et prêts à suivre les mauvaises personnes. On veut leur dire qu'il est aussi important de saisir au vol le moindre petit moment de bonheur, même s'il n'est pas très gros. C'est ce que nous faisons et ça fonctionne. Il est important que le texte soit un peu naïf car il rend le message plus simple à comprendre.
Yan Stefani : Nous n'avons jamais été contre le fait d'écrire en français mais nous n'en avions pas les moyens. Sans vouloir être terre à terre, nous n'avions pas vraiment la chanson. A la base, nous n'avons pas écrit cette chanson dans l'optique d'en faire un hymne fédérateur sur la solidarité. Par contre, c'est vrai qu'elle dégage un message incitant les gens à ne pas baisser les bras et profiter des bons instants de la vie. Son climat est intimiste mais c'est la couleur qui lui convient.

Le sixième membre

Depuis la création du rock, nombreux sont les groupes dont le nom est associé à une personne extérieure considérée comme un élément essentiel au succès rencontré. Généralement, il s'agit du manager (Brian Epstein, Andrew Loog Oldham, Malcolm McLaren...) ou alors du parolier (Bernie Taupin, Gordon Ogilvie...). Dans le cas Skip The Use, la personne extérieure est le sonorisateur Manu Guiot qui n'est autre que le génie qui a enregistré le "My Way" de Sid Vicious en 1978 avant de collaborer avec Eurythmics et Mick Jagger. Yan Stefani : ***"Manu et nous, ça part de loin. On l'a rencontré lors d'un de nos premiers concerts à la Maison Folie Wazemmes. Il nous a dit qu'il aimait bien ce qu'on faisait, mais nous ne savions pas qui c'était. Ensuite on est tombés sur des trucs qu'il avait faits sur MySpace et on s'est dit qu'il n'était pas n'importe qui. Depuis, il est le sixième membre du groupe dans le camion et responsable du mur de son pour le live."***

L'intolérance dans le milieu rock

R&F : Skip The Use est-il un groupe fédérateur ?
Mat Bastard : C'est le concept, nous sommes un groupe de rock populaire au sens propre du terme. Nos chansons sont faciles à comprendre car nous ne sommes pas des personnes compliquées. On a envie de faire des chansons qui touchent les gens et qui montrent que nous pensons aussi la même chose qu'eux. Ce n'est pas de la prise de position, ce n'est pas du slogan politique. C'est un constat que nous faisons et il vaut mieux en parler que de s'en foutre.
Il y a des choses qui nous touchent et, même si notre



manière de les exprimer est simple, il est important de le faire comprendre à toutes les personnes qui pensent simplement la même chose que nous. Si l'on prend les trois grandes religions, elles parlent toutes d'amour tout en se tapant dessus à longueur de journée. Notre point de vue sur cette question est davantage de souligner le problème en demandant aux gens ce qu'ils en pensent, pas de hurler qu'il faut arrêter de croire en Dieu. J'ai travaillé dix ans en milieu hospitalier comme infirmier. Des gens en fin de vie, j'en ai vu des tonnes. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, au moment de mourir, ils voulaient tous voir un prêtre parce que ça leur faisait du bien. Nous, on pense qu'il y a certainement une autre option et c'est ce qu'on dit dans ces chansons là : *"Faites autre chose, c'est quoi ton point de vue ?"* Bien sûr, il y a certainement des gens qui ne seront pas d'accord mais on peut en discuter tranquillement après coup sur les réseaux sociaux une fois que l'album sera sorti. C'est comme ça que Skip The Use voit les choses : développer le débat dans la bonne humeur car, vu les semaines de merde qu'on se tape tous, autant réserver le samedi à aller s'éclater pendant une heure et demie sans se prendre la tête.

"Simple à comprendre"

R&F : Comme jouer du AC/DC avec Orelsan ?

Mat Bastard : Orelsan m'appelle pour le lendemain et nous sommes venus faire le titre sans répétition ni rien. L'éclate totale. C'est la fusion façon Aurélien. J'aime bien le personnage car il n'en a rien à foutre de tout. Il s'en est pris plein la gueule pour certaines de ses chansons mais il continue. Ce qui est drôle quand je parle d'ouverture et de fermeture d'esprit des punks, de l'intolérance dans le milieu rock, c'est quand nous avons repris ensemble cette chanson d'Eurythmics un peu rock and roll pour faire une surprise à Manu Guiot *(ingé-son qui a travaillé sur le titre original)*. Tout le monde était content mais, le lendemain sur Internet, les gens s'affolaient en disant : *"C'était bien mais, Orelsan ? Pourquoi ? Non, pas ça ! Un groupe de rock avec un rappeur ? Ça ne marche pas !"* Eh bien si, puisqu'on l'a fait. On a bien vu que ce genre d'initiative bousculait vraiment les gens dans leurs habitudes quant au mélange des genres.

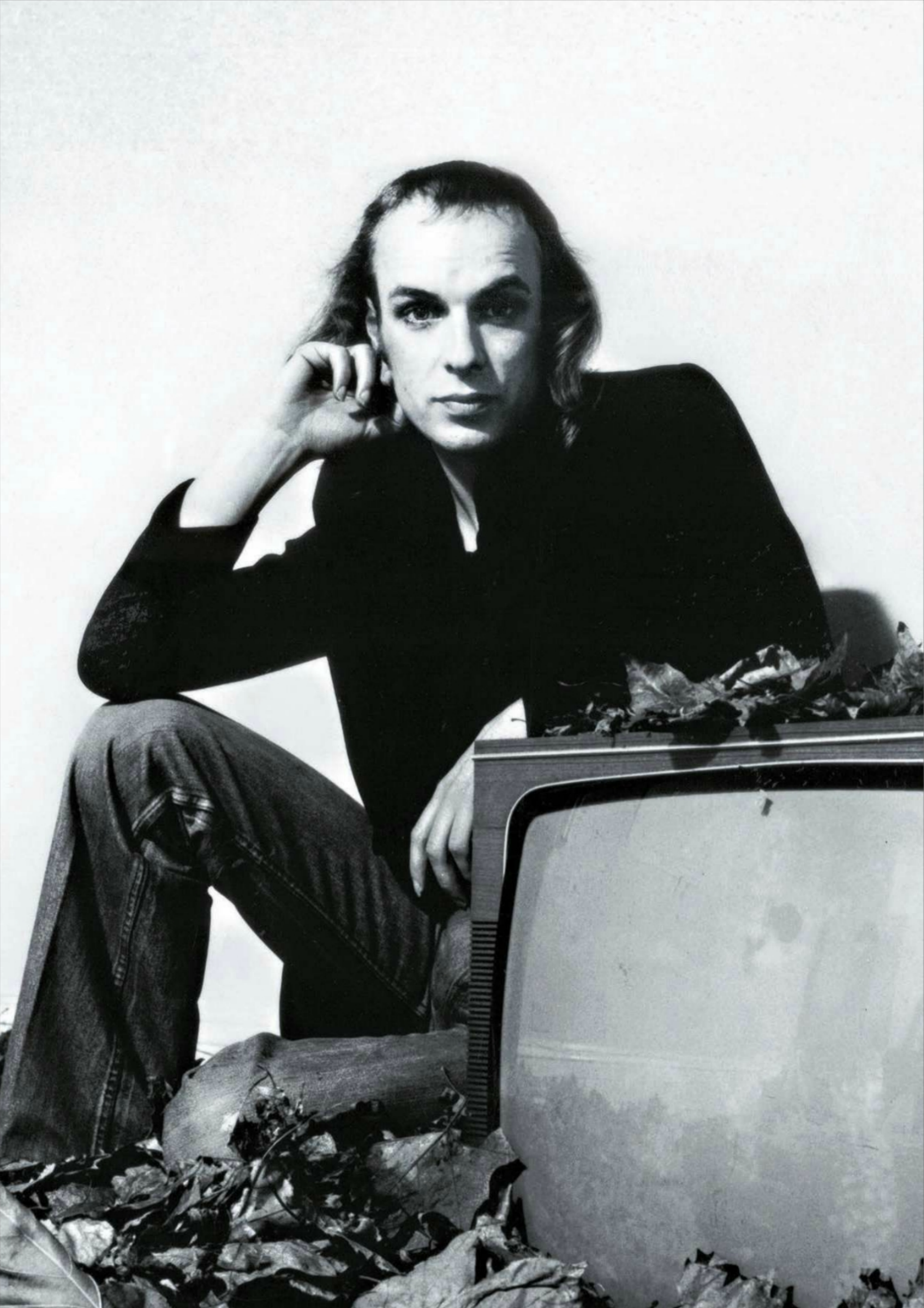
Sans être bourré

R&F : Comment se comporte un chanteur qui ne boit pas sur scène à la fin du concert ?

Yan Stefani *(rires)* **:** Il est fatigué et parle bizarrement. La plupart du temps, il ne dit plus rien et va se coucher directement dans sa chambre d'hôtel *(rires)*.

Mat Bastard *(ulcéré)* **:** Je ne vois pas l'intérêt. C'est purement égoïste. C'est mettre une barrière entre les gens et soi. Un concert, c'est clair, c'est d'avoir les couilles d'affronter les gens face à face. Si on a besoin de boire un verre avant de monter sur scène, eh bien faut aller travailler ailleurs et c'est comme ça. Faut pas croire, les gens viennent pour voir ce qu'on est, ce qu'on donne. Si on est à moitié là et l'autre moitié on ne sait pas où... Je n'ai jamais été très fan de ces groupes qui arrivent défoncés. Ça ne me fait pas rire. Pour moi, ce n'est pas ça le rock. Souvent on me dit : *"Quoi ? Faire du punk ou du rock sans être bourré, c'est quoi ce truc ?"* Pour moi, faire du punk ou du rock, ça signifie avoir des choses à dire, partager un état d'esprit et savoir se battre. Je ne sais pas comment on est quand on est déchiré mais ce qu'on dit, personne ne comprend, et se battre, on ne peut pas. Si être punk signifie qu'il faut simplement être déchiré avec une guitare et la coupe de cheveux qui correspond, pour moi, c'est bien plus que ça. Pour moi, faire du rock, c'est faire des chansons qui sonnent avec une basse, une guitare, une batterie et un chanteur. Le reste n'est que du folklore. ★

Album *"Little Armageddon"* *(Polydor)*



Premier exemple de peinture sonore

BRIAN ENO

Dès 1973, après son départ de Roxy Music, l'Anglais s'invente artiste solo et publie coup sur coup les flamboyants **"Here Come The Warm Jets"** et **"Taking Tiger Mountain (By Strategy)"**. PAR JOE BANKS

De nouvelles possibilités de plaisir sonore : "Here Come The Warm jets" et "Taking Mountain (By Strategy)". Existe-t-il une autre figure dans le rock moderne ayant eu autant d'influence sur le son, sa portée et ses ambitions que Brian Eno ? Avec ses airs de Zelig toujours au bon endroit au bon moment, il a été le co-créateur de quelques-uns des albums emblématiques de ces quarante dernières années — "Heroes" (David Bowie), "Remain In Light" (Talking Heads), "The Joshua Tree" (U2) — inventant au passage l'ambient et devenant ainsi le parrain de l'electronica. Mais comment Eno s'est-il retrouvé dans cette position ?

Créer un nouveau système

Eno avait un don évident pour cultiver son réseau, ce qui lui a permis de développer des relations créatives avec bon nombre d'acteurs clé du rock. Et, surtout, en tant que *non musicien*, de son propre aveu, il ne leur a pas offert ses riffs virtuoses ni ses talents d'auteur-compositeur. Il a plutôt prêché de nouvelles façons de penser la musique et de la jouer, remettant en question les normes acceptées du rock'n'roll basé sur le blues, tout en conservant l'amour pour sa mystique et sa puissance animale égocentrique. Définir Eno comme un simple expert farci de théorie, menant froidement des expérimentations en studio, n'est qu'entrevoir une facette de sa personnalité. Dès son entrée dans le monde de la musique au début des années 1970, Eno a été une montagne de contradictions. D'un côté, c'est un intellectuel et un esthète, fasciné par les techniques d'enregistrement ; de l'autre, c'est un blagueur, un dandy, un déconneur et un hédoniste du sexe. Ce mélange alchimique de scientifique renégat et de paon louche n'a jamais été plus apparent que sur les deux premiers albums d'Eno, sortis en 1974, "Here Come The Warm Jets" et "Taking Tiger Mountain (By Strategy)". Enregistrés à la suite de son départ de Roxy Music, ces deux tranches de vinyle excentriques, joyeuses et étrangement accessibles montrent Eno effectuant ses premières tentatives pour insuffler sa philosophie imprégnée d'avant-gardisme et ses méthodes de travail dans le mainstream rock. En de nombreux points, l'attitude et l'approche d'Eno sur ces albums sont purement proto-punk. Nourri par sa frustration face aux restrictions de son ancien groupe et le carcan de l'industrie musicale dans lequel il étouffait — il a décidé de quitter Roxy Music un soir où il s'est surpris à penser à sa lessive alors qu'il jouait sur scène — Eno était mû par la conviction qu'il était possible de faire de la musique géniale sans se soucier des notions traditionnelles de talent et de compétence – autrement dit, le mantra punk, *tout le monde peut le faire*. Mais Eno avait moins envie de pulvériser le système que d'en créer un tout nouveau. Plutôt que de démonter le rock jusqu'à la base, sa vision consistait à le manipuler en douceur pour qu'il prenne des formes différentes, lançant au passage le concept de studio d'enregistrement comme instrument à part entière et créant des hybrides exotiques en croisant les styles et les genres. Bien sûr, il ne s'agit pas de dire qu'il avait tout mis au point, en particulier à cette première étape de son odyssée sonore, et il a souvent assemblé des morceaux à partir d'idées on ne peut plus vagues et de motifs musicaux très simples. Pourtant, les résultats parlent d'eux-mêmes. En ne craignant ni la dissonance, ni la mélodie, Eno a façonné deux albums qui ne ressemblent toujours à rien d'autre dans le canon du rock.

Moissonneuse diabolique

"Here Come The Warm Jets" s'ouvre sur "Needles In The Camel's Eye", qui explose dans les enceintes en une magnifique déferlante de boucan jubilatoire. Mais aussitôt, on détecte quelque chose de nouveau et d'étrange dans le son, les guitares urgentes de son ex-collègue de Roxy, Phil Manzanera, pulsant comme des *strobes*, la batterie doublée de Simon King (Hawkwind) semblable à une version éléphantesque du *beat motorik*. Puis la voix d'Eno arrive, planant sur l'ensemble, naturellement atonale, et pourtant, en parfait accord avec ce qui l'entoure. On ne peut pas s'empêcher d'écouter ce morceau comme une déclaration d'intentions : ceci n'est pas que du vacarme glam, mais un disque cherchant à réajuster nos oreilles et à les ouvrir à de nouvelles possibilités de plaisir sonore.

Photo Archives R&F–DR

Après cette première grenade, "The Paw Paw Negro Blowtorch" est un fracas stupéfiant, qui souligne à quel point la voix d'Eno est anglaise, presque jusqu'à la parodie, sans la moindre trace d'inflexion transatlantique. Morceau de funk d'*art school* par excellence évoquant le "Virginia Plain" de Roxy, il contient un solo électronique particulièrement douloureux et absurde. Et si on se demande d'où vient ce titre bizarre, il fait référence à un certain AW Underwood, jeune Afro-Américain de Paw Paw (Michigan) qui prétendait cracher le feu. D'ailleurs, à ce propos... Vient ensuite "Baby's On Fire", cauchemar surréaliste tendu. Eno se fait provocateur malveillant : *"Bébé est en feu, il vaudrait mieux la jeter à l'eau. Regardez-la rire comme une génisse à l'abattoir."* La violence des mots et le débit sinistre d'Eno s'accordent avec le rythme insistant et dépouillé de la musique, les pulsations de la basse et les sifflements de charleston étayés par ce qui sonne comme le bavardage confus d'un ordinateur. Eno continue d'entonner ses paroles avec une délectation troublante — en particulier, les phrases, *"Photographes, clic-clac/ prenez votre temps, elle brûle simplement. Ce genre d'expérience est nécessaire à son apprentissage"* — avant que la fête ne soit troublée par Robert Fripp (King Crimson) qui balance l'un de ses solos les plus déchaînés. Visiblement, Eno l'aime tant qu'il le laisse crépiter et exploser jusqu'à la fin de la chanson.

Par contraste, le doo-wop de science-fiction de "Cindy Tells Me" a des airs de bande-son de publicité céleste pour lessive des années 1950. Chant pur et mélodieux et refrain fort, "Cindy..." est, d'une certaine façon, le titre le plus conventionnel de l'album, mais n'en est pas moins séduisant pour cette raison, d'autant qu'il permet à Eno d'assouvir son goût pour la reverb, écho fantomatique et chatoyant des premiers singles de rock'n'roll qui déclenchèrent sa fascination pour la musique.

Le répit n'est que temporaire, puisque arrive le morceau le plus musclé du disque, le délicieusement sombre "Driving Me Backwards". Un piano de bar joue une série d'accords lugubre sur laquelle Eno chante en yaourt comme un homme torturé sur un chevalet existentiel. Lorsqu'il trouve ses mots, il raconte, d'une voix horriblement étirée, trafiquée par l'électronique et traitée comme le reste des instruments de la chanson, une descente dans l'aliénation domestique : *"A présent, j'ai trouvé une petite amie. Elle me traite bien, comme un fauteuil."* La chanson prend une tournure plus pesante et désespérée, le piano doublé par la basse fuzz de John Wetton alors que son capitaine dans King Crimson, Fripp, revient cette fois pour éclabousser de cire électrique brûlante les surfaces de formica noir de cette maison de rêve devenue cauchemar. Dans le dense foutoir des guitares et des claquements de mains sonnant comme autant de certificats de mariage qu'on déchire, la voix d'Eno est noyée, tandis que les mots qui surnagent *("Et elle ne répond comme prévu, qu'à un seul son : les cris hystériques")* pourraient être de Thom Yorke au plus fort de son angoisse existentielle. Finalement, Eno hurle : *"Les gamins de mon genre doivent être fous !"* avant que cette chanson incroyable ne s'épuise et s'éteigne.

"On Some Faraway Beach" est un titre parfait pour ce morceau léger et romantique qui ouvre la face B. Emmené par un simple motif de piano au premier plan, le reste de l'instrumentation démarre au loin, puis se rapproche graduellement alors que la chanson progresse. C'est un premier exemple de peinture sonore pour Eno qui utilise le mixage pour conjurer l'image, par exemple, d'une caravane fantastique à l'approche dans un brouillard de chaleur.

Comme un essaim d'abeilles musicales

"Here Come The Warm Jets"

Le son monte en un crescendo résonnant jusqu'à ce qu'Eno se mette enfin à chanter au bout de trois minutes pile, mélancolique et sans retenue. C'est une chanson belle et fondamentale, qui anticipe les morceaux ambient d'Eno en se reposant sur la puissance cumulative des répétitions élégantes. "Blank Frank" tue vite la bonne vibration, mi-fête sur la plage en zone de guerre, mi-hippie shake maléfique. Eno adopte la voix grondante d'un messager de l'apocalypse *("Blank Frank est la sirène, il est le raid aérien, il est le cratère")* et trafique la guitare de Fripp jusqu'à ce qu'elle sonne comme une moissonneuse diabolique venue collecter nos âmes. La fanfare incongrue à la ELP qui couine dans la seconde moitié de la chanson renforce l'atmosphère sale et malsaine.

Ange éméché

Et nous abordons à nouveau une toute autre dynamique. "Dead Finks Don't Talk" commence par un beat martial et une série sombre d'accords de piano. Il y a une soudaine impression d'espace et de clarté au milieu de tout cela et la voix d'Eno est sérieuse et réfléchie, comme si tout ce qui s'était passé auparavant n'avait été qu'un jeu (ce qui est le cas, bien sûr). Ce qu'il chante est plus absurde et chargé de violence que jamais *("Oh, toi, poulet décapité, ces pauvres dents peuvent-elles supporter tant de coups de pieds ?")* et comprend même une imitation enfantine de Bryan Ferry (Eno a affirmé que ce morceau n'est pas censé parler de Ferry et reconnaît pourtant que cette interprétation est assez irrésistible, compte tenu des paroles et du sarcasme ambiant). C'est, au plan structurel, la chanson la plus ambitieuse de l'album, avec son rythme bondissant et ses chœurs divins, mais Eno y met fin en passant abruptement à une marche mortuaire distordue qui franchit précisément le point de tolérance de la plupart des auditeurs. Puis nous revoilà avec Eno, distributeur de baume sonore apaisant, et l'interprétation de *barbershop* quartette cosmique de "Some Of Them Are Old". La chanson passe avec grâce par une série de couplets ondulants et élégiaques et a des airs de cantique, même si l'ironie d'Eno n'est jamais loin. Un ange éméché se matérialise et joue de la guitare hawaïenne plutôt que de la harpe avant que le morceau ne s'achève doucement au son de gongs de temples bouddhistes. La boucle est alors bouclée, avec l'étourdissante déferlante, pas toujours en mesure, de la chanson-titre évoquant "Needles...", sa ligne de guitare *frippesque* (jouée par Paul Rudolph des Pink Fairies et Eno en personne) bourdonnant harmonieusement comme un essaim d'abeilles musicales, aussi absurde et inspirante que le reste de l'album. C'est en gros la même chose pendant ses quatre minutes, avec la voix et la batterie disparaissant et revenant et un mixage une fois encore volontairement déroutant. Mais ce qui transparaît, comme sur tous les autres titres, c'est la foi d'Eno en ce qu'il fait et l'attrait inhérent des sons qu'il produit — même à son plus dur ou bizarre, il sait que l'auditeur va s'accrocher.

Remue-méninges électrique

Si l'atmosphère de "Here Come The Warm Jets" oscille entre le cabaret burlesque et "La Foire Aux Atrocités" de JG Ballard, "Taking Tiger Mountain (By Strategy)" (du nom d'un opéra maoïste révolutionnaire) ressemble à un concept album imaginaire, empruntant les épisodes d'un voyage fantastique

à travers un Orient de bande dessinée. De nombreux critiques considèrent le deuxième album d'Eno comme une simple suite du premier mais, à notre avis, ils n'ont pas dû l'écouter très attentivement, puisque "Taking Tiger Mountain" représente un progrès majeur en termes de palette sonore et production. Cette sophistication accrue et ce raffinement dans l'approche sont immédiatement apparents sur le premier titre, "Burning Airlines Give You So Much More". Le son est beaucoup plus propre, les trucages sonores sont moins évidents et la frénésie occasionnelle du précédent album d'Eno a laissé place à plus de confiance, en particulier dans sa voix, moins maniérée qu'avant. La chanson est emmenée par une ligne de guitare merveilleusement étrange de Phil Manzanera qui sonne comme un dragon chinois courant après sa queue, tant qu'Eno chante le départ pour l'Est de la "*douce Regina*". Eno a souvent affirmé que la sonorité de ses paroles est plus importante pour lui que leur sens et qu'il les griffonne pour la plupart un quart d'heure avant de les chanter, mais on ne peut s'empêcher de se demander s'il ment ou s'il sous-estime son talent d'auteur. Aussi cryptiques et allusives soient-elles, des phrases comme "*je suppose que Regina est dans l'avion, un Newsweek sur les genoux, pendant qu'à des kilomètres en dessous, les courlis crient dans des arbres étrangement rabougris*" sont parmi nos favorites, tous artistes confondus.

"Back In Judy's Jungle" prolonge cette atmosphère fraîche et enjouée avec un battement de tambour au rythme de valse et une instrumentation dépouillée qui rappelle "Dead Finks..." sur l'album précédent. A la manière d'un air psychédélique de l'époque victorienne, c'est une vision enfantine de la guerre dans la jungle réfractée par la loupe sombre de l'imagination d'Eno où figure même une excellente partie sifflée. Elle s'achève sur un chœur de chambrée tandis qu'un escadron de guitares bourdonne mélodiquement dans le ciel. L'atmosphère s'assombrit avec "The Fat Lady Of Limbourg", morceau lent, ridicule et sinistre où l'emploi du silence est aussi oppressant que le chant funèbre maximaliste de "Driving Me Backwards". Le premier couplet donne particulièrement la chair de poule avec cette promesse : "*Si tout se passe bien, tu auras le bonus que tu mérites des médecins en qui nous avons confiance.*" Une antique boîte à rythmes fait le bruit d'une bombe à retardement et des cymbales distantes se fracassent, un motif simple et strident de sax amplifie le sentiment de malaise lorsque Eno déclare : "*C'est pour cela que nous sommes payés ici.*" L'auditeur n'a peut-être pas idée de ce dont il parle, mais le morceau est un brillant exemple de plus de son talent pour générer l'émotion, par le biais du son et des mots, de façon peu conventionnelle. En comparaison, "Mother Whale Eyeless" ressemble à une bouffée d'air frais, sa basse lancinante, ses explosions pittoresques de guitares et la voix exultante d'Eno créant une chanson pop de fête foraine à la manière de Roxy. Lorsqu'il travaillait sur l'album, Eno organisait ses chansons en diagrammes et, sur ce morceau en particulier, on peut presque entendre le plan se dérouler. Il en va de même pour "The Great Pretender", même si le souffle mécanique de la boîte à rythmes et le rire moqueur de la guitare reprise en chœur emmènent à nouveau l'auditeur dans les recoins les plus troubles de l'esprit d'Eno. L'effet désiré est de lui faire peur et Eno, articulant dans un ricanement, "*je pourrais te faire pleurer à moindre frais*", est particulièrement dérangeant. La face B commence par "Third Uncle" et, waow, quel morceau...!

Débutant avec la même basse pleine de reverb que "One Of These Days" de Pink Floyd, un riff éraillé embrase la chanson avec une énergie maniaque, tandis que des percussions fracassantes et un beat urgent et tendu concentrent le krautrock à son plus entraînant. Proche de la transe, Eno récite d'un ton monotone les paroles absurdes comme un patient psychiatrique en pleine thérapie régressive. Et quand la ligne de guitare rapide et légèrement déjantée de Manzanera débarque, la chanson semble possédée, effusion de pulsions de pur rock avant-gardiste.

Après ce remue-méninges électrique survient le contrecoup surréaliste de "Put A Straw Under Baby". Les grandes orgues de comptine et les cordes embrumées du Portsmouth Sinfonia (orchestre spontané et anarchique dont Eno était un membre occasionnel) donnent à la chanson une qualité onirique, comme un enfant se rappelant un cauchemar à l'heure du petit-déjeuner. Puis "The True Wheel" est un pur morceau de rock ou presque, mais les chœurs féminins discordants perturbent et la chanson se transforme vite en appel aux armes martelé pour les freaks et anticonformistes du monde entier. On peut entendre pourquoi Eno a eu tant d'influence sur des groupes à l'extrémité arty du post-punk comme Wire.

Comme un dragon courant après sa queue

"Taking Tiger Mountain (By Strategy)".

Humour macabre

On retrouve Eno concepteur de systèmes et bricoleur sur "China My China", ses parties individuelles fonctionnant ensemble à la manière d'un mécanisme de Heath Robinson. La pulsation d'un simple synthé-basse lui confère sa légèreté mais, comme pour dévoiler l'artifice de sa construction, un solo de machine à écrire s'intercale au milieu, sous lequel Manzanera livre sa plus belle imitation de Fripp. L'album atteint alors une conclusion sereine avec sa chanson-titre, l'une des compositions les plus superbes d'Eno. Avec sa mélodie limpide et contemplative à la guitare, on jurerait entendre le pendant de "On Some Faraway Beach", si ce n'est qu'ici, la simplicité fait tout. Eno scande les paroles d'un ton apaisant au milieu des pèlerins grimpant la cime du titre du morceau, vers le paradis. Comme beaucoup des chansons de ces deux albums, elle est imprégnée d'un étrange mysticisme profane qui prouve que, malgré la théorie et les rôles endossés, un cœur humain bat au centre de cette musique.

L'année 1974 a été ridiculement fertile pour Eno et l'a vu collaborer et enregistrer des albums avec des artistes comme John Cale, Kevin Ayers, Nico, Robert Calvert et Genesis et jeter les bases de sa future carrière de super producteur et catalyseur du rock arty. Mais ce sont ces deux premiers albums solo qui montrent vraiment le talent créatif d'Eno à son plus excitant et dérangeant. Sa foi dans le pouvoir transformateur du son et dans le processus d'enregistrement transparaît, tout comme sa logique farfelue et son humour macabre. Et c'est ici qu'Eno s'est imposé comme le défenseur du *non musicien*, frappant le premier au nom de tous les rêveurs auxquels manquaient sans doute la virtuosité, mais qui avaient désormais l'exemple et l'inspiration pour créer de nouveaux genres de musique selon leurs conditions. ★

Traduction Isabelle Chelley

FFF

Dès le mois de mars le groupe français le plus énergique des années 90 reprendra du service. Qui étaient ces furieux funkateers rock, adoubés à l'époque par George Clinton ?

Ça y est, ils l'ont fait ! Les FFF, fédération française de funk, de *fonck*... (ou fistons farouches du Finistère) se sont officiellement reformés, une série de dates à quasi guichets fermés, et des prestations dans les festivals d'été. Un album serait même en chantier. *Oh yeah !*

Photo Ben Loyseau-DR

Photos DR

Plein de sigles

Les noms de groupes en sigles (et/ou acronymes) sont légion dans le rock : PiL, XTC, 10cc au Royaume-Uni, FIDLAR aux USA, AC/DC en Australie (double sens : *à voile et à vapeur*), KMFDM en Allemagne et on en oublie. Et puis il y a les groupes dont on se souvient plus volontiers des initiales. Comme OMD (pour Orchestral Manœuvres In The Dark), BÖC (Blue Öyster Cult) ou MGMT (pour ManaGeMenT). Abba est l'acronyme des quatre prénoms du groupe (Agnetha, Björn, Benny, Anni-Frid). Palme des acronymes à scandale : EMF (Ecstasy Mother Fuckers) et NWA (Niggaz With Attitude).

Ils nous l'avaient promis en octobre dernier lors du concert événement donné au Bus Palladium au profit du Secours Populaire : *"Vous n'avez pas fini d'entendre parler de nous"*, lançait Yarol Poupaud le guitariste de FFF aux quelque 500 privilégiés ruisselants de sueur, sourire béat de contentement à l'issue du gig. Il faut bien dire que depuis leur séparation en 2001 les membres fondateurs du combo *rock and funk* parisien n'avaient donné des nouvelles que pour leur carrière individuelle. Les lascars avaient déjà fait le coup en 2007 à l'occasion du festival Solidays. Six ans après leur séparation, les FFF acceptaient de rechausser les crampons pour la bonne cause, celle de la lutte contre le sida. Ce samedi 7 juillet, ils donnèrent un concert qui reste encore dans les mémoires de tous ceux qui y assistèrent, rallumant la flamme de ce savant mix, mélange de cultures musicales noire et blanche qui fit leur réputation durant la décennie 90. Grisés par ce succès, les membres du groupe ont sincèrement cru que le moment était venu mais, après quelques jours de répétitions à Barcelone (où Krichou Monthieux, le batteur, réside depuis la mise en veille du groupe), l'idée de repartir sur les routes ensemble fut abandonnée... Alors un nouveau disque... Et pourtant l'attente du public était grande. Alors aujourd'hui le terme de reformation semble peu approprié, les quatre membres historiques du groupe reprenant le bazar là où ils l'avaient stoppé net en 2001 après un quatrième album (le premier dans leur nouveau label V2), une continuation plutôt. *"On ne peut pas s'asseoir sur notre répertoire, on se doit de mettre en boîte un nouveau disque, Pink Floyd peut se reformer sans nouveaux morceaux, pas nous…"*

Si FFF n'a jamais été connu pour avoir vendu des disques à la pelle — néanmoins aujourd'hui n'importe quel groupe se damnerait pour atteindre l'équivalent des ventes de FFF — il a su mériter sa réputation de meilleur groupe de scène français depuis l'apparition du microsillon. Et à ceux qui n'étaient pas convaincus par sa carrière discographique, on peut rappeler l'adage concernant Bruce Springsteen : *"Il y a ceux qui n'aiment pas Springsteen, et il y a ceux qui l'ont vu sur scène…"* Voilà, quiconque assistait à un concert de FFF en ressortait sur les genoux, avec la sensation d'avoir vu l'un des plus grands groupes de rock du monde, l'un des plus primitivement vivants, bref de s'être pris un typhon entre les portugaises... Un Wall of Sound version *rock and funk*.

Tête de liste

L'aventure FFF remonte à la fin des années 80, en 1987 plus précisément, quand Nicolas Baby, apprenti comédien chez Chéreau à Nanterre et Marco Prince, DJ au Privilège et aux Bains-Douches, se croisent dans ce petit microcosme parisien qui s'éclate au son du funk américain, on est encore en pleine période post-punk façon Bérurier Noir. L'air de mine de rien, FFF est né. Nicolas et Marco commencent l'apprentissage. Pendant ce temps, dans sa chambre Yarol continue d'affûter ses gammes en reprenant AC/DC, Thin Lizzy et Chuck Berry, attendant le moment de faire savoir au monde qu'une guitare entre les mains, il est capable du meilleur. Dans un casting pub pour chaussures, Yarol et Marco se croisent, et se reniflent. *"Dis-moi, tu serais pas…. — Si, et toi ? Tu serais pas…?"* Aucun des deux ne sera retenu, mais rendez-vous est pris dans la foulée. Le futur guitariste de Johnny Hallyday rejoint le groupe en 1989, Nicolas *Niktus* Baby hérite du poste de bassiste, et c'est tant mieux car il en joue sataniquement bien (les Beatles aussi avait vu leur guitariste Paul McCartney devenir le bassiste dans la version définitive du groupe)... La batterie est encore tenue par Dr L qui ne va pas tarder à rejoindre le *possee* Assassin et c'est Krichou, qui traîne dans la nébuleuse du groupe depuis pas mal de temps déjà, qui s'occupera des baguettes. Ça y est, le gang est au complet et investit l'hôpital Ephémère, lieu de fêtes, de répétitions et de création du 18e arrondissement parisien. La Factory avait le Velvet Underground, l'hôpital Ephémère FFF. Dès lors, circuit classique pour les membres rejoints par Félix aux claviers : ils écument le circuit parisien des clubs et des petites salles qui peu à peu deviennent... trop petites. Mais surtout ils s'enferment en studio pendant six mois et en sortent avec une cassette audio dans la poche. Mais c'est en décembre 1990 que leur prestation aux Transmusicales de Rennes, festival découvreur de talents, les place en tête de liste des groupes à suivre...

Briscards du funk

C'est dans la ville bretonne que Pierre-Louis Berlatier (mort noyé l'été dernier), après avoir entendu la désormais fameuse cassette, flashe sur le *crew*. Il est encore à cette époque directeur artistique du label Epic (Sony Music) et c'est par lui que FFF signera son premier contrat discographique (l'autre groupe signé par Berlatier est NTM). A cette époque les majors du disque ne

FFF est reparti, prêt à en découdre

rechignaient pas encore à dépenser leurs deniers pour signer de nouvelles recrues. Directions Roissy pour les FFF qui s'envolent pour New York City. C'est chez le légendaire Bill Laswell que les funk rockers parisiens posent leurs valises, à Greenpoint, Brooklyn. Trois mois chez le producteur, grand manitou derrière le "Rock It" de Hancock. L'album est enregistré en deux semaines, le reste du temps, ils l'occuperont à des activités très rock'n'roll, mais moins directement musicales... C'est à ce moment qu'à New York ils se lient d'amitié avec d'autres trublions à la réputation bien trempée, Le Parliament Funkadelic du gourou P-Funk George Clinton. Le fruit de ces séances chez Laswell sort sous le titre "Blast Culture" en 1991. 13 titres dont une reprise du "Requiem Pour Un Con" de Serge Gainsbourg. 13 titres qui suintent d'un groove électrique. Tournée européenne, avec détour par le Japon, 80 000 disques vendus, pas mal pour un début. Côté clips, Don Letts et Spike Lee signent respectivement ceux de "New Funk Generation" et de "Marco". *Special guest* du premier, Clinton en personne qui les adoube à l'épée, les emmène en tournée pour assurer la première partie de Funkadelic. Souvent comparés à une émulation frenchy de Fishbone, c'est en fait plus du gang de Clinton qu'ils sont les héritiers. Cette tournée P-Funk sur les routes européennes est formatrice pour FFF au contact *bienveillant* des vieux briscards du funk. Souvent Yarol est invité à venir jammer avec leurs parrains. *"Un soir, à Lille je crois, Funkadelic n'est pas venu à la balance, ni au concert. On devait jouer une heure, son bus n'est jamais arrivé, on a joué deux heures… A la fin de notre set, les musiciens se sont pointés sur scène pour tenter d'*honorer *leur contrat. L'organisateur n'a pas voulu les payer. En moins de deux, ils ont foutu le feu au bureau et lui ont collé un couteau sous la gorge… Ils ont eu leur fric !"*

En décembre 1992, les FFF sont invités à assurer la première partie de Keith Richards et ses X-Pensive Winos au Zénith de Paris. Rencontre au sommet pour Yarol qui parle backstage guitares et vodka avec le *human riff*.

Pour leur deuxième album, c'est en Angleterre qu'ils s'exilent dans le Sussex au Ridge Farm Studio succédant à Queen ou Ozzy Osbourne. A la production : Mark Wallis collaborateur de U2 et de Talking Heads. *"Je suis noir d'être fier"*, clame Marco Prince. Avec "Free For Fever", le groupe définit ce qui sera désormais le son de FFF, volume à *burnes*, guitares saturées et riffs épais. Et toujours ces cuivres qui font danser. Aujourd'hui passé à la postérité : le morceau "Silver Groover".

Grosse tournée, l'Olympia à Paris, et tous les gros festivals européens, Glastonbury, Eurockéennes. La route des festivals permet à FFF de croiser certaines de ses idoles, Joe Strummer ou Chuck Berry, qui empruntera la Gibson de Yarol après avoir cassé une corde (Chuck voyage léger par souci d'économie). Suite logique, un troisième album sobrement intitulé "FFF". Marco écrit presque intégralement le disque en français. C'est sur "FFF" qu'on trouve les standards du groupe, "Barbès" ou "Le Meilleur Du Pire". Ce sera à l'exception du "Live aux Eurockéennes", le dernier disque des FFF chez Epic qui leur rend leur contrat.

Leur chant du cygne, ils vont le faire chez V2, label du groupe Virgin. *"Le dernier album, moins on en parle, mieux on se porte"*, c'est Niktus qui le dit aujourd'hui. D'ailleurs à la sortie du disque, il jette l'éponge et ne tient pas la basse sur la tournée qui commence dans la foulée. *"On avait tout pour réussir l'album, mais il a été mal produit."* Le collectif ne s'en remet pas. Marco, Yarol, Niktus et Krichou sont libres de voguer à d'autres projets. Voilà, treize ans plus tard, FFF est reparti, prêt à en découdre. Une tournée au printemps et une cet été. Et un album qui semble de plus en plus assuré. Une nouvelle génération, les enfants des premiers, va pouvoir découvrir La Fédération. L'aventure va reprendre.★

THOMAS BOUJUT

En vedette

LES BEATLES
THE US ALBUMS

Il y a 50 ans, le groupe débarquait outre-Atlantique et entamait sa fameuse invasion. A l'heure des célébrations, l'étrange catalogue américain est aujourd'hui réédité. Correctement ?

PAR JEROME SOLIGNY

Photo DR

Ludwig
THE
BEATLES
VOX

9 février 1964, les Beatles avec Ed Sullivan

Côté Web, la nouvelle a affolé les *beatlemaniacs* dès la fin de l'année dernière. "The US Albums", coffret des éditions américaines du groupe, allait être mis en vente en janvier 2014 pour célébrer, dans le cadre de l'opération globale 50 initiée par Apple, le cinquantième anniversaire du débarquement des Beatles en Amérique, dont le premier point d'orgue, consécutif à la première place de "I Want To Hold Your Hand" dans le classement des singles du magazine Cashbox, est leur apparition à l'Ed Sullivan Show, le 9 février 1964, vue par soixante-treize millions de téléspectateurs. Beaucoup ne s'en remettraient pas et la face de la culture pop(ulaire) allait s'en trouver à jamais ébranlée. Oui, il y a déjà un demi-siècle, les Beatles ont été le premier groupe anglais à *breaker* en Amérique (et de quelle manière), à y devenir des stars et vendre des disques à la tonne en initiant la fameuse British Invasion. D'ailleurs, c'est grâce aux Beatles que la pop, essentiellement limitée aux 45 tours avant eux, est devenu une affaire d'albums. Pourtant, les choses avaient plutôt mal commencé. Le single "Love Me Do" de 1962 n'est pas sorti aux USA, et les suivants, refusés par les majors, sont parus en 1963 sur des petits labels tels que Vee-Jay et Swan. Ce dernier, ayant acquis les droits de "She Loves You" en 1963, ressortira la chanson avec le succès qu'on sait en 1964. Pour rattraper le coup et sous l'impulsion de Brian Epstein et George Martin, Capitol, label américain propriété d'EMI, va ensuite mettre les bouchées doubles et publier cinq albums des Beatles en 1964 et quatre en 1965 ! Jusqu'en 1970, quatre autres suivront, puis cinq avec une pomme dessus : des disques Apple distribués par Capitol. Et donc, puisque avant 1967, il n'était pas même question d'uniformiser la discographie des Beatles, les USA (comme d'autres pays, quoique de manière moins sensible — la France aura, elle, ses propres EP et pochettes), selon leurs critères commerciaux, vont prendre l'initiative de la *personnaliser*.

Entre 1964 et 1970, le titre, le look et l'agencement des morceaux des albums Capitol seront spécifiques au territoire sauf pour quatre d'entre eux : "The Beatles" (le *Double Blanc*), "Yellow Submarine", "Abbey Road" et "Let It Be" dont les éditions (absentes de ce coffret) furent les mêmes qu'en Europe. Les treize disques proposés (en mono et stéréo) dans "The US Albums", représentatifs de la discographie officielle américaine même s'ils n'y sont pas tous — malgré ce que prétend l'argumentaire — n'offrent que peu de similitude avec leurs homologues anglais. "Meet The Beatles", premier du lot, correspond grosso modo à "With The Beatles", mais il inclut également "I Saw Her Standing There" (présente sur l'album anglais "Please Please Me") ainsi que "I Want To Hold Your Hand" et "This Boy". "Something New" comporte huit extraits de "A Hard Day's Night", des morceaux figurant sur le EP "Long Tall Sally" et la version allemande de "I Want To Hold Your Hand". De même, "Beatles '65" (paru fin 1964 !) ne rassemble que huit chansons de "Beatles For Sale" mais augmentées de "I Feel Fine" et "She's A Woman", faces A et B d'un même single. On se rend compte, donc, en redécouvrant ces albums que, comparés à ceux du marché anglais, ils n'étaient en fait que des compilations, très souvent enrichies de chansons de single puisque Capitol, à la différence d'EMI (Parlophone puis Apple...) estimait qu'il était plus intéressant, sur le plan commercial, de les intégrer aux 33 tours. C'est également flagrant dans "The Beatles' Second Album" (le deuxième pour Capitol, mais le troisième, en fait, puisque "Introducing The Beatles", de 1963, est paru sur Vee-Jay), "The Early Beatles", "Beatles VI", "Yesterday And Today" (proposé ici avec ses deux pochettes dont la controversée *Butcher cover*, en réponse présumée de Paul McCartney à la guerre du Vietnam) et du fameux album "Hey Jude" (avec sa photo de couverture extraite de la dernière séance du groupe, chez John Lennon, le 22 juillet 1969), paru début 1970. Sont également absents de ce coffret "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band" (pourtant *différent* puisque sa version américaine ne comporte pas le sillon sans fin après "A Day In The Life") et "Magical Mystery Tour", double EP au Royaume-Uni paru sous forme de 33 tours aux Etats-Unis après inclusion des singles de 1967. Depuis 1987, cette version album a été intégrée à la discographie officielle (anglaise).

L'affaire Dave Dexter

Mais bien sûr, comme souvent avec les Beatles depuis que leurs albums sont réédités, ce qui alimente la controverse autour de ce coffret US (enrichi d'un épais livré illustré) dont les digipaks reproduisent à l'identique les pochettes des albums originaux (également proposés à la vente séparément, sauf le documentaire audio "The Beatles Story"), c'est le son. Les passionnés du groupe savent qu'un certain Dave Dexter, en charge d'*adapter* les albums des Beatles au marché américain n'y est pas allé de main morte, n'hésitant pas à chambouler l'équalisation de certaines chansons (parfois pour les faire tenir sur une même face de vinyle — baisser les basses et les aigus permet de resserrer davantage le sillon), à modifier la dynamique (remonter le volume des passages faibles et baisser celui des forts évitent les creux à la radio), à ajouter de la reverb sur l'ensemble d'un mix, à *créer* de la fausse stéréo pour les albums dont on ne lui fournissait que les bandes mono, et même à confectionner de nouveaux masters mono à partir des stéréo envoyés par les Anglais. Son travail, discutable mais historique, peut être apprécié dans les coffrets "The Capitol Albums" (Volumes 1 et 2) édités par EMI en 2004 et 2006, deux long-box de quatre CD chacun, réalisés à partir des masters américains. Cette fois, la source principale privilégiée est les masters *mondiaux* de 2009. *"Pourquoi ?"* demandent ceux qui considèrent que la spécificité des albums US est d'abord leur son. Eh bien parce que depuis 1987, les Beatles (survivants et les veuves) intercèdent dans toutes les décisions liées à de nouvelles parutions et, selon eux (et donc Apple), les masters de 2009 sont la référence : c'est ainsi que les Beatles doivent sonner ou, plus exactement, c'est comme ça qu'ils veulent qu'on les écoute. C'est leur point de vue (d'ouïe — et aussi celui des ingénieurs d'Abbey Road), parfois contre le reste de l'humanité.

Ce coffret va permettre de revivre l'expérience

Disparités notables

Comme déjà évoqué dans ces pages, l'épineux sujet du *pressage américain* l'est d'autant plus que Capitol possédait plusieurs fabriques de disques aux USA dans les années 60 (deux au début, quatre à la fin) pour faire face à la demande — les neuf premiers albums des Beatles se sont vendus, chacun et au minimum, à plus de trois millions d'exemplaires dans les trois ou quatre semaines qui ont suivi leur sortie aux USA — et donc, les disques américains des Beatles n'étaient pas exactement semblables. Ceux achetés sur la côte Ouest provenaient d'une usine basée là-bas, ceux acquis sur la côte Est y ont été fabriqués. Certes, c'est un même master qui était envoyé de Londres par Abbey Road, *retravaillé* à Los Angeles, puis acheminé (sous forme de copies analogiques, donc pas totalement identiques) aux différentes usines. Les opérations de pressage se faisant ensuite manuellement (en suivant des indications inscrites sur les boîtes de bande), il y avait des nuances, plus ou moins marquées, selon la région où les albums étaient pressés. En plus de la *dexterisation* du son, et du démantèlement des 33 tours originaux, Capitol a influé sur le tracklisting de chaque disque en réclamant des chansons supplémentaires. Ç'a été le cas en 1964 lorsque, pour compléter "The Beatles' Second Album", le label y a fait figurer "Thank You Girl" (la face B du single anglais "From Me To You") ou quand, pour "Beatles VI", il a obtenu que le groupe enregistre deux chansons de Larry Williams : "Dizzy Miss Lizzy" et "Bad Boy". La première s'est ensuite retrouvée sur l'édition anglaise de "Help !" et la seconde, après un passage par la compilation vinyle "A Collection Of Beatles Oldies" de 1966, figure aujourd'hui sur la collection de faces A et B de singles (et versions différentes) "Pastmasters". Au risque d'ajouter encore à la confusion entre les versions anglaises et américaines des albums, on se doit de signaler que Capitol, tributaire de délais de fabrication plus serrés qu'en Angleterre, utilisait souvent des mixages antérieurs à ceux privilégiés par George Martin pour les albums Parlophone, et donc plus ou moins différents. C'est le cas par exemple de "And I Love Her" sur la version mono de "Something New" (celle utilisée pour le marché américain a été mixée le 3 mars 1964 et celle de l'anglais le 22 juin)

Photo DR

et “The Word” sur l’édition stéréo de “Rubber Soul” (version du 11 novembre 1965 pour les USA et du 15 pour l’Angleterre). Il pouvait également arriver que, de lui-même, George Martin mixe certains titres *à l’américaine* et envoie aux Etats-Unis des masters sensiblement différents (“Long Tall Sally”, “I Call Your Name” sur la version mono de “The Beatles’ Second Album”, “Slow Down” et “Matchbox” sur la version stéréo de “Something New”, ou “I’ll Be Back”, “I Feel Fine” et “She’s A Woman” sur la version mono de “Beatles ’65”). Enfin, on indiquera aussi qu’au fur et à mesure que Capitol pressait des disques, des mixages différents et *améliorés* des chansons étaient envoyées de Londres. Par exemple, avec le temps, de vraies versions stéréo de “I’m Only Sleeping”, “Dr Robert” et “And Your Bird Can Sing” ont remplacé les fausses (en *dual stereo*) sur “Yesterday And Today”. Il existe ainsi, entre les deux catalogues, sur le plan du mixage pur, une multitude de différences souvent minimes, mais que certains spécialistes jugent majeures. Certaines ont été maintenues dans “The US Albums”. Il s’agit généralement, en plus des altérations globales évoquées au troisième paragraphe, d’une voix ou d’un instrument mixé plus en avant ou en retrait, de *fade out* effectués plus tôt ou plus tard, de sons que l’on peut distinguer dans la seconde qui précède le début d’une chanson, de placements différents des instruments dans la stéréo (lorsqu’elle est vraie) ou, dans le cas de “I’ll Be Back” par exemple, d’un couplet entier. La version mono américaine de la chanson (un assemblage de deux prises enregistrées les 4 et 6 juin 1964) est plus longue d’une strophe que la stéréo. Parmi les autres disparités notables, il convient de mentionner “Help !” dont l’édition américaine propose cinq titres instrumentaux (sans nom et signés Ken Thorne), absents de l’anglaise. On signale au passage que la pochette US s’ouvrait (*gatefold*) et qu’elle est reproduite à l’identique dans le coffret 2014.

Vieux vinyles

Parce qu’on a déjà eu la chance d’aborder ce sujet avec les principaux intéressés et qu’il est sain de s’élever au-dessus du débat des pinailleurs — ceux qui veulent, en CD, des albums américains qui ressemblent davantage, sur le plan sonore, à ceux parus à l’époque peuvent toujours se rabattre

La pochette de “Help” s’ouvrait

45 ans après

Cela faisait exactement 45 ans ce 30 janvier que les Fab Four donnaient leur ultime concert, sur le toit de l’immeuble Apple à Savile Row. Presque aussi brouillon que le show des Sex Pistols sur la péniche, ce moment d’histoire dura 45 minutes pour 14 chansons, dont quatre versions de “Get Back” et un extrait de “God Save The Queen”. On retrouvera la phrase dite par Lennon à la fin du concert en conclusion de l’album “Let It Be” : *“J’aimerais dire merci au nom du groupe, j’espère qu’on a passé l’audition.”* Une version *rooftop* de “Get Back” apparaît sur “Anthology”, et on espère l’intégralité pour Noël 2014 en version autorisée.

sur les long-box de 2004 et 2006 (facilement trouvables) qui en contenaient huit en tout — on est en mesure d'affirmer que le son de la discographie US de ce coffret est plus conforme à ce que les Beatles et George Martin voulaient qu'il soit à l'époque. Dans les années 60, le groupe n'appréciait que très moyennement ce que Capitol faisait subir à ses chansons (la liberté d'action du label américain était telle qu'on pouvait lire, sur certains disques, la mention suivante : *"Produit en Angleterre par George Martin et aux USA par Dave Dexter Jr"*). Mais les Beatles, cadrés par Brian Epstein, conscients de l'importance de l'enjeu et du marché, ont laissé faire. A partir de 1967, plus émancipés, ils ont imposé leurs choix aux Américains et d'ailleurs, à leur requête, "Hey Jude", la compilation de titres absents des albums US de 1970 également connue sous le titre "The Beatles Again", n'a pas été assemblée par Capitol mais par Allan Steckler, employé d'Allen Klein (qui a brièvement managé les Beatles avant leur séparation). En revanche, ce qui ne dérangeait pas outre mesure le groupe et reste un argument majeur d'Apple/ Universal en 2014, c'est le tracklisting des albums. Ce coffret va permettre aux Américains, qui ont découvert les Beatles avec les 33 tours Capitol, de revivre l'expérience. Le plaisir de savoir, lorsqu'une chanson se termine sur un disque, quelle est celle qui va suivre, la familiarité qui s'instaure entre l'auditeur et l'œuvre, sont des notions que les Américains qui se sont séparés de leurs vieux vinyles ont perdues depuis l'uniformisation du catalogue en 1987. Et puisqu'en plus d'être le plus gros marché du monde pour la musique, les USA sont le territoire par lequel les Beatles, comme d'autres après eux, se devaient d'exploser afin de s'imposer partout ensuite, on ne peut nier, sur le plan historique, l'importance de ce catalogue et donc de sa réédition. Dans le monde entier en 2014, et davantage aux USA en ce début d'année, de nombreuses festivités *beatlesiennes* sont prévues. "The US Albums" va permettre aux amateurs de sensations ultimes d'y prendre part en revivant la révolution pop majeure, déclenchée, entretenue puis brisée par les Beatles, sans bouger de chez eux. La tête et les oreilles dans les étoiles et les raies. ★

Ce qui alimente la controverse c'est le son

Coffret CD *"The US Albums" (Universal)*

Photos DR

En vedette

“Nous, c’est différent”

STEPHEN MALKMUS

Photo Leah Nash-DR

L’homme de Pavement coule toujours des jours heureux avec son groupe actuel. Rencontre

& THE JICKS

avec un passionné de Scrabble et de solos de guitare.

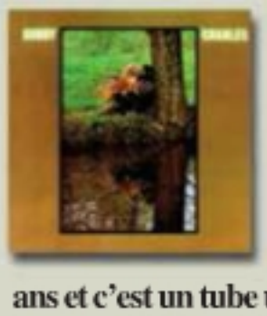
Ces jours-ci, Black Francis gagne sa croûte en tournant avec les Pixies. Sans Kim Deal et avec quelques nouvelles chansons qui n'intéressent pas grand monde. Smashing Pumpkins, Hole, The Verve, Suede, beaucoup de groupes des années 90 connaissent les mêmes affres que leurs prédécesseurs. En général il est question de tournées où l'on joue les vieux tubes, de nouveaux disques auto-parodiques, ou de pas nouveau disque du tout. Ce n'est pas très grave et personne ne leur en veut vraiment. Pour Stephen Malkmus, la situation est tout autre. Voici trois ans, quand celui-ci a brièvement reformé Pavement, l'homme publiait dans la foulée "Mirror Traffic" avec ses Jicks, peut-être le meilleur album de sa vie. Puis un nouveau, excellent également, en ce début d'année.

PAR BASILE FARKAS

Le retour de Pavement ? Les choses ont été claires d'emblée. Le titre du best of publié pour commémorer le retour était limpide : "Quarantine The Past", *mettre le passé en quarantaine*... On le sait maintenant, certains des membres de Pavement étaient dans la panade financièrement. Bon gars, Malkmus a accepté une tournée de neuf mois pour renflouer un peu ses vieux potes. Trois ans après, Malkmus persiste : continuer Pavement aurait été un choix facile, rémunérateur, mais peu propice à son bonheur. *"Ce n'est pas pour moi, les reformations. Pixies, Dinosaur Jr, je comprends très bien leur décision. Mais nous c'est différent. On a fait une tournée, c'était rigolo, mais ça s'arrête là. Pavement est un groupe des nineties, je veux que ça reste circonscrit à cette époque. Je ne veux pas salir ça."* Il faut aussi comprendre que Malkmus, après plus de vingt ans dans le circuit, est au sommet de son art. "Wig Out At Jagbags", son sixième album depuis la fin de Pavement, poursuit la même quête musicale. *"Là, je voulais faire un disque de chanson pop, avec des mélodies, mais sans forcément faire uniquement des morceaux en 4/4 comme Oasis. C'est mon péché mignon, j'aime bien les trucs pop mais progressifs. L'idée donc, c'est d'avoir des rythmes qui changent, des accords inattendus, mais avec des mélodies accrocheuses. J'essaie de ne pas trop ennuyer les gens. Etre complexe uniquement pour faire le malin, je ne vois pas trop l'intérêt. Il faut être direct. Mais pas trop quand même* (rires)." Le débit est plus relâché que jamais, l'œil mi-clos mais vif. Stephen Malkmus, 47 ans, a étalé sa grande carcasse longiligne sur une chaise des bureaux parisiens de son label. L'homme est de retour à Portland depuis quatre mois, mais l'album s'est fait quand le chanteur vivait, depuis 2011, en Allemagne avec femme et enfants. *"On a tourné pendant deux ans après 'Mirror Traffic'*, précise-t-il. *On a eu le temps de bosser les chansons, de faire des listes d'idées. Par ailleurs j'ai vécu à Berlin pendant deux ans, alors je me suis arrangé pour faire venir les autres en Europe, en Belgique. On a été dans un studio avec le mec qui fait notre son au concert ce soir* (Remko Schouten). *Il vient d'Amsterdam. On est allé dans ce studio appelé la Chapelle, une ferme très cool dans les Ardennes. Les voix ont été faites à Berlin chez un ami, et le mixage à Amsterdam. Disque européen."* Il y a comme souvent un encastrement de choses très différentes sur ce "Wig Out...". Des hommages assumés aux doubles solos de guitares de Thin Lizzy ("Houston Hades", "Planetary Motion"), des plans Stones enrobés de cuivres ("Chartjunk") et des morceaux qui feront plaisir aux fans de Pavement ("Shibboleth", "Rumble At The Rainbo"). Sur ce qui est le premier single de l'album, le charmant "Lariat", Malkmus se montre empreint d'une certaine nostalgie. La chanson notamment égrène par bribes ce qu'écoutait le fameux *slacker* dans sa jeunesse : Sun City Girls, Mudhoney ou... Grateful Dead. Etait-il un deadhead ? *"Quand j'ai fait la chanson, j'avais ce petit air poppy, qui m'a rappelé un peu cette époque. Grateful Dead pour moi dans les eighties était un groupe assez présent. Pas mal d'amis à la fac adoraient. Ce groupe avait un public très bizarre. Moi je suis un gars qui fume de l'herbe, assez relax, qui se fiche des modes et, du coup, j'étais dans la cible. Mais dans leur auditoire, il y avait tout un tas de gens très différents : des types comme moi, mais aussi les hippies cramés des sixties, et aussi un public plus mainstream que je n'appréciais pas beaucoup."*

Nous redevenons un groupe

C'est un de ses sujets préférés : deviser, philosopher, plaisanter, établir des théories sur la musique. Renommé pour son érudition (*"j'ai écouté tout le rock"*, nous avait-il dit une fois). Il livre une phrase clé dans la chanson : *"We grew up listening to the music of the best decade ever."* Un temps révolu. *"Aujourd'hui on a des musiques de toutes les époques disponibles sous nos doigts instantanément. La meilleure décennie maintenant, c'est ta playlist. Je pense toujours la musique en termes de décennies, c'est très pratique, c'est un bon repère sonore, esthétique, une couleur, un odeur. Les groupes de 2014 ont le clavier eighties, la batterie mate des seventies, etc. Mais n'empêche, quand on écoute quelqu'un qui essaie de faire de l'italo-disco aujourd'hui ça sonne comme un truc d'aujourd'hui. Malgré tous les efforts il y a toujours un détail qui trahit. Personne ne peut complètement imiter. J'écoute pas mal Bobby Charles, un type qui sonnait un peu comme le Band, du blues-country-funk seventies… Des tas de groupes americana adoreraient sonner comme lui, mais c'est impossible. L'excitation du passé, on ne peut pas l'imiter. Il y a des manettes à activer, des instruments à sortir qui rappellent instantanément quelque chose, mais c'est toujours une copie, et il y a une frustration par rapport au vrai truc. La société est comme ça d'ailleurs, tout est fait pour être frustrant. Des désirs qu'on ne peut jamais satisfaire. Je fais mon Derrida…"* Il serait sans doute possible de proposer une analyse



Bobby Charles

Stephen Malkmus écoute Bobby Charles ? **Bonne occasion de se précipiter sur l'œuvre du chanteur modeste, créateur incontesté (avec Tony Joe White) du swamp rock, le rock du bayou. Prédestination ? Bobby Charles compose "See You Later Alligator" en 1955. Il a quatorze ans et c'est un tube universel (Bill Haley). On le retrouve en 1972 en compagnie de Rick Danko et du Band du côté de Woodstock, où il va enregistrer un album étonnant, langoureux et paresseux (à son image ?). Ce disque, sans titre, montre le bonhomme affalé avec son chien, au bord d'une paisible rivière. Chaque chanson est un bijou, à l'image de la moins inconnue, "Small Town Talk". Le succès n'est pas au rendez-vous, mais Bobby Charles continue de composer pour Joe Cocker, Ray Charles, Etta James, Kris Kristofferson. Il s'éteint victime du diabète en 2010.**

intellectuelle de la vie de Malkmus et ses Jicks. Plus prosaïquement, en les croisant, on rencontre un quartette heureux d'être là. Qui fait les disquaires de chaque ville où il joue, vit les choses avec une certaine bonne humeur. Il y a Mike Clark, le guitariste et organiste dégarni, gentiment raillé par les autres comme la dernière personne ayant acheté les disques récents de REM. Il y a Joanna Bolme, la royale bassiste et figure de la scène de l'Oregon. Elle a joué de tous les instruments dans des tas de groupes (Quasi, Calamity Jane,

De gauche à droite : Mike Clark, Joanna Bolme, Jake Morris et Stephen Malkmus

Photo Leah Nash-DR

"Les gens ont compris"

The Minders), mixé des albums d'Elliott Smith et bien connu le génial chanteur au bonnet. Il y a, depuis 2011, un nouveau batteur, le jovial et explosif Jake Morris dont c'est ici le premier disque des Jicks : *"Là, nous redevenons un groupe,* s'enthousiasme Malkmus. *Et chaque fois qu'un groupe change de batteur, il change de vie. Le batteur est le membre qui définit tout le reste. Il faut qu'il sente les choses. C'est bête à dire, mais Jake est un type super, nous l'aimons beaucoup. Il apprécie un peu les mêmes trucs que nous en musique, mais ne se la joue absolument pas. Ce n'est pas le type qui n'écoute que du rock psychédélique obscur, il aime Mike And The Mechanics et il assume. Il est sincère et il a raison. On ne peut pas passer sa vie à écouter que les trucs pointus des blogs."*

Une famille harmonieuse, les Jicks ? Depuis qu'elle joue avec Malkmus, sur le premier album solo du bonhomme, l'homonyme "Stephen Malkmus" (2001), Joanna Bolme n'a jamais semblé autant le penser. Les histoires avec Pavement sont terminées et la bassiste blonde en éprouve un certain soulagement. Le groupe d'abord a fait son trou, et même sorti plus de disques que Pavement, dont le spectre est de moins en moins présent. *"En concert*, relate Joanna, *on joue une ou deux chansons de Pavement, et on en rejouera sûrement. Au début, c'était très fatigant d'avoir à chaque fois des gens qui réclament des vieux titres. Maintenant que les gens ont compris qu'on était un groupe, on le refera peut-être… On considère toujours Pavement comme un groupe mais, en réalité, c'était pour l'essentiel Steve. Hormis les chansons de Scott* (Kannberg), *il écrivait toutes les chansons, jouait énormément de parties. Dans les Jicks, nous sommes plus collectifs. Il y a quelques chansons où Steve joue toutes les guitares et il a déjà fait une ou deux fois la partie de basse, mais nous sommes plus impliqués. On arrange ensemble. Et je participe beaucoup au mixage."* Certes, mais c'est tout de même le patron qui fait jouer aux autres ses chansons. *"Je fais des démos Pro Tools assez frustes. C'est assez négligé. Je pose une batterie électronique, une basse, une guitare, la voix, un solo de guitare quelquefois. Je fais ça pour chaque chanson, ensuite je grave un CD et ils choisissent ce qui leur plaît."* Il faut voir le phénomène en action pour comprendre que Malkmus est le plus singulier chanteur/ guitariste qui soit. Il joue des solos en chantant de sa voix perchée, chante des solos en jouant autre chose, avec ce mélange toujours étonnant de relâchement apparent et de virtuosité. Une sorte de Tom Verlaine mais qui serait doté d'un peu plus d'humour. *"Selon moi la mélodie et la guitare ne font qu'un. L'un ne va pas sans l'autre. J'ai développé ça avec le temps. Pavement était plus basique, désormais je joue plus aux doigts qu'au médiator. Je deviens une machine maintenant. J'ai joué d'abord de la guitare. Avant de chanter. J'ai mis du temps à me rendre compte que je pouvais chanter. J'étais surpris qu'on apprécie ma voix dans Pavement. J'ai passé longtemps à essayer d'être entendu par-dessus le bruit, dans les aigus donc. Si j'étais un chanteur d'église, je chanterais beaucoup plus grave."* Selon Nigel Godrich, producteur de "Terror Twilight", le dernier Pavement, Malkmus pouvait selon l'humeur changer intégralement les paroles d'un morceau d'une prise à l'autre. *"Oui, j'ai une facilité pour ça. Je ne sais pas pourquoi mais j'y arrive. Si je me sens bien, détendu, ou alors si j'ai envie de me la raconter, je peux le faire. J'adore les mots. J'aime la langue. Je lis beaucoup, je joue au Scrabble. Je retiens les mots. C'est de l'éducation aussi."*

Rien à exclure

Le futur ? Rien n'est prévu et c'est ce qui est excitant. *"Certains groupes savent, avant de faire un disque, comment ils vont sonner. J'en suis bien incapable. Je sais seulement le cadre dans lequel je m'exprime, celui du rock'n'roll qui est codifié depuis les Beatles et Chuck Berry. C'est toujours la même chose, des instruments électrifiés dont on joue avec les mains. Pas de sampler, ou de boucles, ou de filtres. Ça me plaît, mais je ne sais pas faire ça. Nous avons déjà eu quelques morceaux calmes où j'essaie de faire un peu le chanteur soul et c'est peut-être une voie à suivre pour le futur. Ou, pourquoi pas, un album avec que du piano, on ne sait pas."* Rien n'est à exclure avec ce type. On connaît assez peu de monde, par exemple, pour reprendre au pied levé l'album "Ege Bamyasi" de Can. C'est ce qu'il fit en 2012 lors d'un festival à Cologne avec les Allemands de Von Spar et Irmin Schmidt en personne. La chose fut mise au point en deux répétitions et publiée sur un album live. *"Irmin Schmidt vit chez vous, dans le Sud de la France, le coin de Picasso. Et moi je n'aurais pas envisagé ce projet si je n'avais pas déménagé en Allemagne. Je reviendrai vivre en Europe. Je voudrais aller en Italie, peut-être en France, tout ça est exotique pour un Américain. Et on se sent vivant quand on change d'endroit."* ★

Album *"Wig Out At Jagbags" (Domino)*

DISCOGRAPHIE

PAR BASILE FARKAS

Pavement

Photo Christina Lantry/ Archives R&F/ DR

"Slanted And Enchanted"

1992

Pochette gribouillée, production à l'arrache, musiciens pas toujours en place. Comme quelques autres avant lui — du Velvet Underground à The Fall — le groupe de Stockton (Californie), fondé par les branlotins Stephen Malkmus et Scott *Spiral Stairs* Kannberg prouve qu'il n'est pas nécessaire d'avoir la virtuosité de Toto pour faire la blague. Un fan des premières démos du groupe est à la basse (Mark Ibold qui rejoindra brièvement Sonic Youth). La production donnerait des cauchemars à Steve Lillywhite avec ses fréquences parasites et ses guitares à la saturation pâteuse. Oui mais au-delà de cette consécration de l'esthétique *lo-fi*, le fond prime, avec pas mal de remarquables compositions. "In The Mouth A Desert", "Summer Babe", chantées par un drôle de zigue à la voix perchée qui décroche souvent (Malkmus), ou "Two States", sympathique rodomontade signée Spiral Stairs.

"Crooked Rain, Crooked Rain"

1994

Le batteur Gary Young, ingérable quand il est pris de boisson (souvent), est viré et remplacé par un pote de Malkmus, Steve West rencontré quand le chanteur était gardien de musée. De fait, si le disque démarre avec les musiciens en train de tester leurs instruments, Pavement dévoile de nets progrès. Sur cet album consistant, le style à la fois fin et dissonant de Pavement s'affirme. Il y a un mini-tube ("Cut You Hair" et son refrain à reprendre en chœur) et un classique instantané, "Range Life", souvent cité pour ses paroles qui raillent Smashing Pumpkins et Stone Temple Pilots, jamais pour sa grâce country-pop. Belle époque, où un groupe peut sortir en single une chanson au refrain beau quoique un peu faux, accompagné par un clip cheap tourné au caméscope où tout le monde est déguisé en Père Noël ("Gold Soundz").

"Wowee Zowee" *1995*

Hommage à une chanson de Frank Zappa ("Wowie Zowie"), l'album montre un Malkmus au pinacle de sa créativité, en tout cas désormais capable d'écrire un disque intégralement bon et plus varié, où se côtoient titres poignants ("We Dance", "Father To A Sister Of Thought") et hymnes brinquebalants ("Fight This Generation", "Grave Architecture" qui contient peut-être le

plus brillant solo de guitare de la décennie). L'album est pourtant un relatif échec. *"Je fumais pas mal d'herbe à l'époque mais, pour moi, les morceaux étaient tous des hits"*, dira Malkmus. Il est vrai que c'est un bruit de pipe à eau qu'on entend sur la première plage...

"Brighten The Corners"

1997

Le style bordélique du groupe commence à faire des émules (chez Blur par exemple qui publie la même année un album homonyme sous influence avouée) et Pavement cherche à concrétiser l'essai. "Brighten The Corners" démarre tambour battant avec la chanson la plus cool qui soit ("Stereo") et un moment de grâce absolu ("Shady Lane"). Le clavier et les morceaux plus lents ("Type Slowly", "We're Underused") sont légion, ce qui explique peut-être la cote d'amour moindre de ce quatrième effort chez les aficionados bruitistes du quintette. Il serait pourtant idiot de snober l'objet. Il contient la furibarde "Embassy Row". Et Spiral Stairs est en forme, se fendant d'un amusant "Date With Ikea" et du touchant "Passat Dream".

"Terror Twilight" *1999*

Forcément, a posteriori, ce titre, *"Crépuscule De La Terreur"*, augurait mal de l'avenir de Pavement. En fait, trouvée par le percussionniste/ claviériste/ hurleur Bob Nastanovitch, l'expression désigne l'heure après le coucher du soleil, la plus propice paraît-il aux accidents de voiture. N'empêche, l'affaire sent le roussi. Des premières séances foirent à Portland où Joanna Bolme, la future bassiste de Malkmus, est ingé-son. Et c'est Nigel Godrich, l'homme à la mode depuis "OK Computer" de Radiohead, qui est appelé. Une fois n'est pas coutume, Godrich ne réussit pas vraiment à laisser son empreinte si reconnaissable, mais Pavement perd néanmoins sa griffe, sa *cohésion incohérente*. L'ambiance dans le groupe est mauvaise sur cet album où Malkmus signe l'intégralité des morceaux (Kannberg placera ses compos sur l'EP "Major Leagues"). Une certaine désillusion infuse dans tout le projet et dès la tournée qui suit le groupe se sépare.

Les quatre premiers albums de Pavement ont été réédités par Matador aux USA, et Domino en Europe, dans des versions luxueuses et gavées de bonus, vivement conseillées.

Stephen Malkmus & The Jicks

"Stephen Malkmus" *2001*

Pour la première fois de sa vie, l'artiste est en photo sur la pochette. Et le cliché n'est même pas flou. Pas pour autant que le Californien (qui vit désormais à Portland) va changer de style. L'album — qui a failli s'intituler, hum, "Swedish Reggae" — est une pure fantaisie *malkmusienne*. Un coffre à jouets où déjà les Jicks (les *neuneus* dans la langue de George Bush) première mouture sont là (mais Matador a voulu que le nom du chanteur apparaisse seul sur la pochette) : Joanna Bolme à la basse et John Moen à la batterie. Moments incontournables : l'irrésistible "Jo Jo's Jacket", le très poppy "Phantaisies" ou l'impeccable "Jenny And The Ess-Dog". Désormais officiellement aux commandes, l'Américain assume de plus en plus son rôle de guitar hero qui ne dit pas son nom, et ce dès le premier titre, "Black Book". Le disque, vivifiant et bon, permet en filigrane de s'apercevoir que *Pavement c'était lui*.

"Pig Lib" *2003*

Il faut confirmer maintenant, se reconstituer un répertoire à jouer sur scène — car les Jicks ne reprendront pas ou peu Pavement — et aller de l'avant. Par rapport aux premiers Pavement, "Pig Lib" est une mécanique de précision où aucun passage n'est vraiment laissé au hasard. Le groupe est excellent, bien plus en place et possède une riche palette. Cela tombe bien, Malkmus sait désormais enchaîner les pop songs à la coule ("Vanessa From Queens"), les morceaux hendrixiens ("Sheets") et les classiques immédiats ("Do Not Feed The Oysters","Animal Midnight", sa plus belle suite d'accords). Des diverses étiquettes apposées (lo-fi, *slacker* soit un fainéant) Stephen Malkmus s'affranchit avec une maestria certaine.

"Face The Truth" *2005*

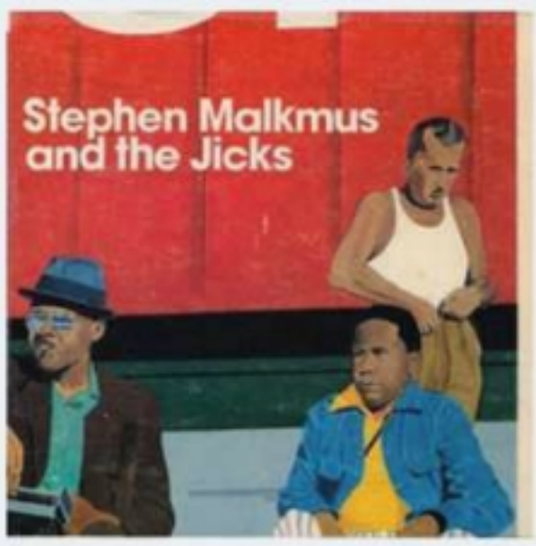
La quarantaine approche et Stephen Malkmus est toujours un gamin turbulent. Le disque est gavé de synthétiseur analogique, de saturation et de morceaux louches comme "Pencil Rot" ou "Kindling For The Master". Oui mais, les Jicks sont des érudits qui connaissent leur Byrds et leur rock West Coast. Les voilà désormais adeptes d'un certain classicisme. Il faut écouter "Freeze The Saints", "Post Paint Boy" ou "No More Shoes" — où diable trouve-t-il ses titres ? — des chansons qui tiennent sacrément la route. Qu'on se souvienne de l'année 2005 : qui utilisait le plus naturellement du monde une pédale wah-wah sur tout un disque ? Peu de monde hormis Steve Malkmus et ses Jicks.

"Real Emotional Trash" *2008*

Le guitariste Mike Clark est de la partie ainsi que l'excellente batteuse Janet Weiss (ex-Sleater-Kinney et future Wild Flag). C'est ici que figurent les titres les plus étirés de Malkmus, une dizaine qui, hormis la mélodieuse et concise "Gardenia", sont tous des tributs sincères à la grande histoire du heavy rock, de Cream à Dinosaur Jr. Pas besoin de trop pousser le patron dans cet exercice, les doubles solos harmonisés, la saturation baveuse et les passages épiques coulent dans ses veines autant que le THC. Une franche réussite, quoique publiée peut-être 35 ans trop tard.

"Mirror Traffic" *2011*

C'est le mystérieux Beck qui a produit cette merveille au luxueux studio Sunset Sound de Los Angeles, lieu fréquenté jadis par les Doors et Led Zeppelin. Cela s'entend, la prise de son est éléphantesque et, coup de chance, les splendeurs se bousculent. La géniale "Tigers" inaugure la partie, "No One Is (As I Are Be)" émerveille avec ses arrangements acoustiques et sa mélodie délicate, et le tube se nomme "Senator". Un morceau limite punk rock



inspiré par un scandale US impliquant un *congress man* doté de la fâcheuse habitude d'envoyer par MMS des photos de son intimité à des dames qui n'en demandaient pas tant. Hasard, "Mirror Traffic" a permis aux Jicks de connaître un beau regain de succès au pays de DSK et *Flambite*.

"Wig Out At Jagbags" *2014*

Aucun concept particulier, une simple collection de chansons de l'alchimiste du bizarre qu'est devenu Stephen Malkmus. Celles-ci sont concises et réussies, mais néanmoins toujours aussi singulières. Qui franchement compose comme cela aujourd'hui ? Qui est capable d'un titre comme "J Smooth" à la fois folk et soul avec sa trompette, ou d'une démonstration post-hard rock échevelée comme "Houston Hades" ? Certainement peu de ses rivaux des nineties, riches en dollars mais pauvres en créativité. Les puristes n'aimeront pas mais, avec les Jicks, Stephen Malkmus conduit enfin un bolide à sa mesure et prend un juvénile plaisir. Une aubaine : cela s'entend.

Stephen Malkmus And Friends

"Ege Bamyasi" *2013*

Curieux collector, sorti à l'occasion du dernier record store day. Il s'agit de l'enregistrement live de la quasi-intégralité du quatrième album de Can. La chose a

été réalisée en deux coups de cuillère à pot, quand Malkmus vivait chez les Teutons, avec le groupe Von Spar et Irmin Schmidt. Le club des gens ayant repris un album entier est assez select : Pussy Galore avec "Exile On Main St", les Flaming Lips avec un Floyd et un Stone Roses, Beck avec son Record Club qui reprit Velvet Underground, Inxs ou Leonard Cohen, etc. L'homme de Pavement méritait évidemment sa carte. Hélas le disque, au son live imparfait, est moins passionnant que sur le papier. Tant mieux, son tirage très limité le rend introuvable.

A peine incorporé, le King Elvis passe à la tondeuse et découvre le Fresh Fish Special

Avoir les cheveux longs était un signe fort

RETOUR DU SYSTEME PILEUX ?

A l'heure de la barbe et du bonnet rois, notre spécialiste ès coiffures dresse la grande histoire de la rébellion capillaire.

PAR PATRICK EUDELINE

Le joli mot que c'était là ! *Hipster*, jadis, c'était ce fan de jazz dans le coup et *aware* (oui, désolé...), ce fumeur de ganja en Wayfarer. Une sorte de beatnik, ou de branché, Charlie Parker et Jack Kerouac comme héros, et un béret basque. Un gars à la coule qui osait, dès la fin des années 40, porter jeans usés, col roulé noir et bottes de l'armée. Désignant un fumeur d'opium (*hop* à l'origine), *hipster*, c'est un des plus vieux mots de ce jive (l'argot jazz ?) qui donna naissance à tout le reste. L'épitomé du cool sémantiquement, dirions-nous. A commencer par les hippies. Hip hip hip hourra.

Pour moi *hipster*, c'étaient aussi ces pantalons à taille basse, slims mais légèrement *Bell Bottom* néanmoins, à poches à l'italienne, devant, voire à lacets, pied-de-poule ou prince-de-galles. Le genre porté par Jagger vers 1965, ou par Daltrey, ou Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick & Tich. Je me revois, pré-ado, au Bon Marché, lors de la quinzaine anglaise, devant ces dits pantalons, affublés de l'étiquette "*en direct de Carnaby Street, les hipsters !*".

Pour remplacer le mot *branché* qui sentait trop son Actuel des eighties, un mot (une francisation du hippie *tune in)* que le temps avait sali et affadi, *hipster* s'est imposé. Mais le fond est bien le même.

Et le hipster, selon l'inconscient collectif, porte donc aujourd'hui chemise à carreaux et barbe, un bonnet le plus souvent, écoute les groupes stupides à la mode, quels qu'ils soient, pourvu que quasi-personne ne les connaisse, et juste avant, donc, qu'ils soient programmés au festival de Pitchfork. Le hipster se veut ésotérique. Même si son signe de piste est fléché et facile. A l'époque d'Internet, il n'y a plus rien de secret. C'était autre chose de dénicher un bluesman rare dans les sixties. Aujourd'hui, tout est sur la table. Ce qui gâche la quête et le plaisir. Quelque peu.

Une sorte de wannabe ou de bobo branché, voilà donc le hipster. C'est une insulte, quasi. En fait, aucun hipster ne supporterait d'être qualifié ainsi. Ce n'est pas un mouvement... Il n'y a plus de mouvement. C'est la manière d'aujourd'hui de suivre le vent. Ce qui est a priori indispensable quand on est adolescent. Mais qu'est-ce qui est dans le vent ? Un esprit. Le hipster peut écouter par exemple du rap intellectuel *(abstract hip hop ?*), les Black Keys ou n'importe quelle émanation noisy de Dinosaur Jr ou Mogwai. Cheveu, Aburadako, Metz ou Dyse. Oui, tous ces gens existent. Que des garçons qui ont une tendance certaine à jouer sur des guitares Jazzmaster ou Vox trafiquées (c'est-à-dire défigurées par des micros *humbuckers* bruyants et bavants, façon Nirvana, Radiohead ou Sonic Youth... une signature de ce rock alternatif, ce qui personnellement m'insupporte). Il peut porter des Converse noires comme un bonnet. Le hipster n'a pas encore trouvé son John Coltrane ou son William Burroughs. Les génies, toujours, sont fruits d'une époque, d'un élan, d'un mouvement. Et bénéficient d'un contexte économique porteur. Inutile de dire que dans ces conditions, c'est mal barré. Voilà le contraire même de ce que nous vivons.

Dans ce marasme, le hipster fait ce qu'il peut pour avoir l'air dans le coup et dans son époque. Et underground, surtout. On se croirait revenu aux pires époques du rock progressif. Ecouter Mogwai sur Spotify, porter bonnet et s'autoriser un parachute de MDMA par semaine, voilà l'absolu de sa rébellion identitaire. Sinon, le hipster barbu, n'est pas en marge. Voilà un luxe qu'il ne peut s'offrir. La société a resserré les boulons et remis tout un chacun dans les rangs. Son problème numéro 1 ? *Est-il décent d'aimer Daft Punk ?* C'est bien là, il est vrai, une question qui divise. Ty Segall ! Au moins lui, ne vend pas de disques. On peut le défendre sans risquer le ridicule. Comme Connan Mockasin voilà deux ans ou Tame Impala. Le hipster vomit les medias comme la réussite. Parce que c'est son seul espace de liberté, sa gloriole : piocher sur Internet *son* underground. Il ne lui reste que ça. Quelque chose qui reste crédible plus de trois semaines. Et le hipster, donc, on le sait, est barbu. Comme absolument tout le monde depuis presque dix ans. On verra pourquoi et comment. Un retour en force inédit depuis 1971. Barbe *à la tondeuse* façon Gainsbourg, taillée à la Clapton ou fournie à la McCartney époque "Let It Be". Tout est revenu. Sauf peut-être la touffe à la Lennon/ Harrison. Ou la barbe longue à la ZZ Top.

Photo Getty Images

En fait, il semble qu'aujourd'hui, le nec plus ultra est de ressembler à un musicien du Band. Ce qui était déjà le cas dans les sixties, quand à lui seul, le groupe de Richard Samuel et de Levon Helm avait démodé le psychédélisme et le look dandy, imposé la country et la nostalgie. Parallèlement, le rock entrait dans sa période désenchantée. *The dream is over*. Il convenait donc de la jouer low profile. Tout se tient... Et la barbe ! Eric Clapton et Stevie Winwood (autant dire Dieu sur terre en ces années-là) avaient lâché un définitif : *"Le Band, c'est Blind Faith au bout de dix ans."* Un tel respect avait soufflé tout le monde. The Band était adoubé comme l'absolu du rock... Cet excellent groupe devait devenir le groupe le plus surestimé de l'histoire...

Paul McCartney

Et le respect, la crédibilité, c'est bien ce qui manque le plus aujourd'hui. Normal qu'on coure après. Alors quoi de plus crédible que le passé puisqu'il a fait ses preuves — cela est notre fonds culturel, on le sait bien, on ne le sait que trop — et dans ce passé, le look le plus inattaquable, le plus sérieux ? Cela renvoie à la tocade passée pour le folk. Musique hors de tout soupçon par excellence. Qui n'a que le défaut d'être invendable. Surtout le folk sans chanson digne de ce nom, d'ailleurs... Mais comme de toute façon, rien ne se vend...

Et donc dans le futur, si on cherche à illustrer nos années 10, il conviendra de retrouver une photo de Herman Düne ? Ou de Yodelice, tiens ! Hum.

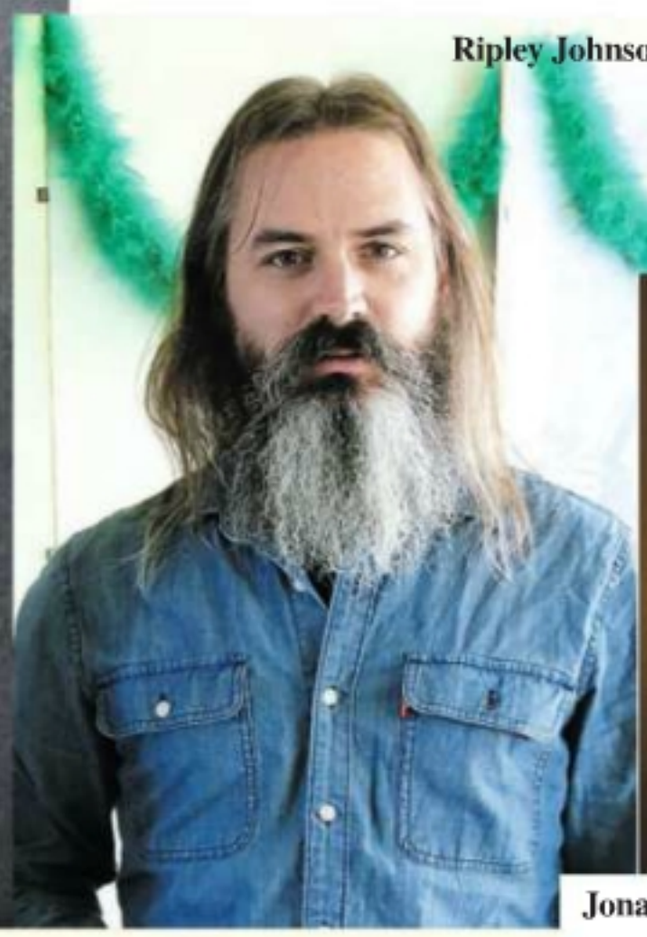
Et le look *The Band* donc, quand on regarde bien, correspond parfaitement à notre époque. Dans le meilleur des cas, le hipster d'aujourd'hui partagera avec lui ses chemises western usées et ses vestes de fripe. Le look de The Band est le contraire du glam. Et notre époque déteste le glam. Comme elle déteste tout ce qui brille. Comme elle déteste la mélodie (si... et j'y vois une relation évidente). C'est une période en guerre, de combattants, d'anonymes. Rien n'y est plus mal vu que de se faire remarquer. Barbes et bonnets donc. Tout ce qui permet de se cacher. Au moins dans l'inconscient.

Une époque d'anonymes ? Il n'est que de pratiquer ce test : aller au Mansart où dans n'importe quel troquet branché de la capitale. Et y chercher les musiciens de rock. Voilà une gageure. On n'en trouvera pas. Ou plutôt, on ne les reconnaîtra pas. Cachés derrière la barbe et la chemise en jean. Ils se sont noyés dans la masse.

De toute façon, et c'est horrible à dire, il n'y a plus de groupes de rock. J'ai du mal à sortir trois noms d'espoirs parisiens. Ne me viennent à l'esprit que des gens qui s'essayent depuis plusieurs années déjà et qui rament. De Lautrec en Bus Palladium et Féline. Personne ne signe, hors dance et electro, et encore... Pas d'espoirs de carrière... Pas de mouvement porteur... On connaît la chanson. Le rock vit sa pire période depuis la techno et le rap. Et il est bien improbable qu'une hirondelle, les Strypes, en l'occurrence, fasse le printemps. Le rock s'est dissous dans la masse. Le rock, au sens le plus large, n'existe plus. Même si des foules se précipitent au Hellfest ou si quelques nouveaux geeks barbus pourront vous dire que oui, Dead Meadow est un groupe de stoner rock. Et d'ailleurs, autre signe des temps, à The Voice ou Nouvelle Star, il a quasi disparu. Tout le monde reprend du Bruno Mars ou du Stromae. On en est retourné à cette situation... juste avant que n'apparaissent Strokes, Libertines et baby rockers. Seule différence... Et paradoxe : ils ressemblent tous à Yodelice ou à Herman Düne ! Avec la barbe et le petit chapeau ! Le look rock est toujours là. Discret, pas tapageur, entre *The Band* et le geek... Certes. Mais rock néanmoins, c'est le nouvel uniforme. Même Patrick Bruel est barbu. Et porte chemise à carreaux. Même les présentateurs de télévision. Même Cyril Hanouna. Rocker modeste. The Band... Voilà où on en est.

Mick Jagger

***Hair !* Il est temps de rappeler une évidence. Depuis toujours, les cheveux longs sont symbole de rébellion.** Depuis Samson probablement. Dans les années 50, on appelait ça, avant qu'Elvis ne mette tout le monde d'accord, *"les cheveux à la Johnny Weissmuller"*. C'était d'ailleurs l'expression de mon défunt père. Johnny Weissmuller était un ancien nageur qui, à Hollywood, interpréta Tarzan. Avec Tony Curtis, il était quasi le seul à oser les *sideburns* et la mèche qui retombe dans les yeux. Le look *grease*, c'est lui. Adopté par les voyous, les bikers, les beatniks comme les premiers rockers. De 1955 à 1970, les cheveux ne firent que pousser et s'imposer comme le symbole absolu. Oh ! il y eut bien quelques mods pour tenter le *suedehead*, et en 1967, tout le monde ou presque se raccourcit quelque peu la tignasse (mais relança la moustache) mais, dans l'ensemble, le mouvement était là. Et même les cheveux à peu près courts des Beatles de 1964 ou de 1967 paraissaient longs à la société. Avoir les cheveux longs dans les sixties, c'était un acte de foi. La majorité des collèges et des lycées, presque tous les patrons, l'interdisaient formellement. Chaque matin en allant au collège Stanislas, c'était la traque. Moi, comme les autres... je devais courir en passant devant le bureau du surveillant général, cheveux cachés en arrière, derrière



Photos DR

Cheveux et barbes sont là pour rester

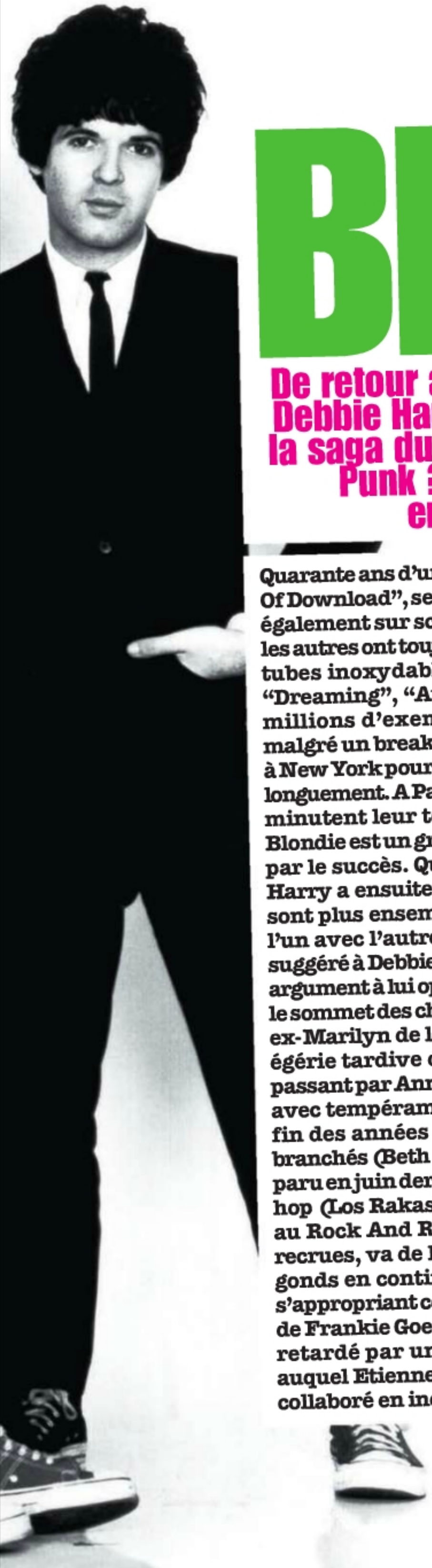
Les cheveux longs, après cela, ne furent plus qu'un signe esthétique. S'ils ont repoussé dans les eighties, c'est par identification. Les musiciens de hair metal avaient envie de ressembler aux New York Dolls, Nirvana et les autres à des hippies. Tout était permis puisque ce n'était plus qu'un signe d'appartenance à une tribu. En ce sens... *ducktail* à la Elvis pour les Stray Cats ou coupe à la Keith... Quelque part, tout se valait. Mais dans la mémoire collective, les cheveux longs signifiaient rébellion rock. Pour tout un chacun. Et d'ailleurs, quand la techno arriva, elle imposa les pantalons baggy et les cheveux très courts. Par désir de rupture. Une sorte de mot d'ordre inconscient. Les chauves (dans les sixties, il y eut Ed Cassidy, le batteur de Spirit et Jackie Mercier de Dynastie Crisis, je n'arriverai pas à en citer un troisième) devinrent populaires. Moby ou Fabien Barthez. Nouvelles icônes...

On était loin du rock. C'était le mot d'ordre, l'évidence. Les codes de celui-ci étaient bannis. Soudain, le rock est revenu et par le fait... les cheveux ont rallongés et bientôt la barbe est venue. Courte au début (la tondeuse généralisée et facilement abordable permettant de tailler ladite barbe) ou façon barbe de trois jours (Hallyday période "Que Je T'Aime"), elle se laisse peu à peu aller. Jusqu'à Devendra Banhart. Et le look Bangla Desh 1971 ? Seuls les musiciens electro et assimilés évitent la barbe et la tignasse. Enfin le plus souvent. Derrière ces cheveux et ces barbes se cachent des désirs flous de rock et de paradis perdu. Depuis dix ans... Ce qui est long et, comme tout le monde, j'ai par le fait parfois ce fantasme... Et si je me coupais les cheveux et la barbe, changeais de tête ?... osais un look plus fifties ou... mais je reste ainsi. Depuis dix ans et plus. Même si à ne voir que des barbus partout, on rêve de différence. Mais, je le crois, cheveux et barbe sont là pour rester. Et pour un moment. Avoir l'air *rock* (enfin... rebelle ? pardon mais l'adjectif me manque) et en même temps se fondre dans le décor... la barbe, c'est tout cela. La barbe est le seul signe distinctif de notre époque. Et une seule chose est sûre : si un mouvement arrive... il rasera tout cela. Cela sera son premier mot d'ordre. ★

l'oreille, et cachés dans le col roulé. On ne franchissait pas les frontières. Impossible d'aller au Maroc, en Algérie, par exemple, avec les cheveux quelque peu longs. Dans la rue, partout, cela était signe de ralliement absolu. Un garçon aux cheveux longs ? On savait qu'il pouvait être votre ami. Qu'il écoutait comme vous Stones et le reste, adhérait à tous les non-dits. Au pire, préférait-il Jefferson Airplane à Canned Heat ou les Yardbirds au Spencer Davis Group — des détails ! — mais pour tout le reste, on était d'accord. C'était plus fort que les classes sociales.

Et Antoine faisait scandale. Comment le directeur de l'école Centrale avait-il pu admettre une telle tignasse ? Antoine devait porter perruque ! C'était l'opinion des adultes. Les cheveux longs ont amené Mai 68 et le reste. *"Ah si Edgar Faure avait interdit les cheveux longs, on n'en serait pas là."* Une autre citation du père... Mieux, ils ont gagné sur Mai 68, créé par des étudiants. En une année, tous ces anciens trotskystes de la Sorbonne ou de Nanterre écoutaient Pink Floyd et s'étaient laissé pousser les cheveux. Le gauchisme s'est dilué dans le grand mouvement sixties. Avoir les cheveux longs, on l'aura compris, c'était s'opposer à ses propres parents, aux éventuels employeurs, au monde entier. C'était un signe fort. Pour le moins. Qu'aucun porteur de dreadlocks actuel, même, ne pourra plus connaître ou soupçonner. A la fin des seventies, les cheveux longs avaient gagnés. Tout le monde, et votre banquier, était coiffé comme les Stones de 1965. Pour cette unique raison, David Bowie et les punks à sa suite, décidèrent de raccourcir et de réinventer la coupe sophistiquée des mods. Le *bouffant hair do* des mods outranciers comme Marriott, Wood ou Stewart est devenu le *Bowie spike* en un premier temps, puis la coupe à la Rotten. Hérissée de partout. Banalisés, les cheveux longs ne voulaient plus rien dire. Et Robert De Niro, le *Taxi Driver*, pour hurler son mal être, avait choisi d'arborer une coupe façon Huron. Comme les punks à sa suite...

Photo Mick Jagger : Philippe Auriac/ Archives R&F/ DR



BLONDIE

De retour au printemps avec de nouvelles chansons, Debbie Harry et Chris Stein commentent en longueur la saga du groupe le plus flamboyant de son époque. Punk ? Disco ? New wave ? Un peu tout cela en même temps, c'est tout l'intérêt.

Quarante ans d'une carrière pop plutôt rock'n'roll. Dix albums dont le prochain, "Ghosts Of Download", sera publié en mai dans le cadre d'un anniversaire que Blondie célébrera également sur scène. Parce que c'est là où Deborah Harry, Chris Stein, Clem Burke et les autres ont toujours préféré donner la pleine mesure de leur talent. Pour y jouer leurs tubes inoxydables. "Heart Of Glass", "Sunday Girl", "In The Flesh", "Rapture", "Dreaming", "Atomic"... répartis, depuis 1976, sur des disques écoulés à plusieurs millions d'exemplaires (près de cinquante au récent recensement). Tout cela, malgré un break de plus de quinze ans. Une décennie après notre dernière rencontre à New York pour "The Curse Of Blondie", Debbie et Chris ont accepté de s'exprimer très longuement. A Paris et au micro de Rock&Folk. A l'heure où la plupart de leurs congénères minutent leur temps de parole, ils ont fait leur Discorama. C'est un privilège. Car Blondie est un groupe de survivants. Qui a explosé en pleine gloire en 1982, contaminé par le succès. Qui a rendu gravement malade son principal compositeur, Stein, que Harry a ensuite pris le temps d'aider à se soigner. Ils ne se sont jamais mariés et ne sont plus ensemble depuis la fin des années 80, mais ces deux-là adorent travailler l'un avec l'autre (et même sur les disques solo de la chanteuse). Et lorsque Chris a suggéré à Debbie de faire renaître Blondie de ses cendres en 1995, elle n'a trouvé aucun argument à lui opposer. Depuis, le groupe a enregistré quatre nouveaux albums, regagné le sommet des charts (avec le single "Maria") et, bien qu'elle déteste ça, Deborah Harry, ex-Marilyn de la new wave new-yorkaise, copine des Ramones et Talking Heads, et égérie tardive d'Andy Warhol, est devenu une icône. De Madonna à Lady Gaga en passant par Annie Lennox, Joan Jett et Gwen Stefani, toutes les femmes qui ont chanté avec tempérament après elle lui doivent quelque chose. Plus fort encore : depuis la fin des années 90, les rappeurs (Coolio est intervenu sur "No Exit"), les groupes branchés (Beth Ditto, de Gossip, chante sur "A Rose By Any Name", le single de Blondie paru en juin dernier) et les nouveaux acteurs de la scène dance (Systema Solar) et hip-hop (Los Rakas) font des pieds et des mains pour collaborer avec son groupe. Admis au Rock And Roll Of Fame en 2006, Blondie, désormais secondé par de nouvelles recrues, va de l'avant. Le groupe met un point d'honneur à faire sortir la pop de ses gonds en continuant d'écrire des chansons originales (qui le sont vraiment) et en s'appropriant celles des autres ("Sunday Smile" de Beirut sur "Panic Of Girls", "Relax" de Frankie Goes To Hollywood sur l'album à paraître). Ce Discorama que Chris Stein, retardé par une autre interview, a pris en cours, est suivi d'un Disque à Disque auquel Etienne Daho (qui a invité Deborah Harry à chanter sur son nouvel album) a collaboré en indiquant, pour chacun d'entre eux, les titres à écouter en priorité.

PAR JEROME SOLIGNY

ROCK&FOLK : A l'instar de certains premiers albums parus à la même époque, "Cabretta" de Mink DeVille par exemple, "Blondie" a eu beau être qualifié de new wave, il ne sonnait pas si neuf pour autant. Plus exactement, il comporte de nombreuses références à la pop des années 50 et 60...
Deborah Harry : L'étiquette new wave sous-entendait surtout que toute la musique de cette époque-là se ressemblait, ce qui, comme nous le savons tous aujourd'hui, n'était absolument pas le cas. Blondie se voyait plutôt comme un groupe pop-rock qui faisait tout pour y arriver et lorsque Jimmy Destri nous a rejoints, on était déjà bons. Ses claviers ont beaucoup contribué à métamorphoser notre son et, quelque part, à l'extirper de ses influences.

R&F : Sur ce premier album, vous signez plus de la moitié des textes. Etait-il important pour vous de vous imposer tôt en tant qu'auteur, de ne pas être seulement la chanteuse de Blondie...
Deborah Harry : Oui, même si ma contribution n'est pas toujours conventionnelle. La plupart de mes textes sont, disons, accidentels. Ils naissent d'une idée, d'un sentiment que je peux avoir envie de développer. Idem sur le plan mélodique : il m'arrive de suivre mon instinct, de prendre quelques libertés. Chris me dit alors : *"Non, tu ne chantes pas la bonne mélodie, ça fait comme ça..."* Il arrive également qu'il approuve mes initiatives *(rires)*. Ça peut paraître difficile à croire, mais notre écriture a toujours eu quelque chose d'expérimental, nous improvisions souvent à cette époque. Les moments que je préfère sur "Blondie" et "Plastic Letters", l'album suivant, sont nés d'expérimentations.

"Une de mes héroïnes est Brigitte Bardot"

R&F : En regardant les pochettes de vos premiers albums *(toutes étalées sur la table basse de la suite de l'hôtel durant l'interview)***, on constate que vous attachiez une grande importance à votre présentation, à votre allure...**
Deborah Harry : Vous savez, en ce qui me concerne, c'est surtout parce que j'étais la petite amie de Chris Stein à l'époque, je voulais être jolie pour lui. J'ai des idées assez arrêtées sur la manière dont je dois m'habiller... Parfois, elles sont bonnes... parfois, un peu moins *(rires)*.

R&F : Avez-vous le sentiment que ces premiers albums, capitaux pour les amateurs de votre musique, ont été déterminants pour la suite de votre carrière ? Vous arrive-t-il d'y revenir, sont-ils vos propres références ?
Deborah Harry : Certainement. Même si, sur le plan technique, ce n'est pas aussi bien exprimé que nous l'aurions souhaité. "Blondie", par exemple, offre une grande variété de styles... "Man Overboard", "Rip Her To Shreds", ces chansons ont des saveurs totalement différentes.

R&F : Les albums que vous avez enregistrés à partir de 1999, après un break de plus de quinze ans, brillent également par la diversité des genres qu'ils proposent...
Deborah Harry : Vous savez, Chris et moi avons grandi dans les années 60, sous l'influence d'une véritable révolution culturelle, et nous avons abordé nos premiers disques comme une sorte de passage, un chaînon entre passé et futur. Et puis, nous étions également perméables à ce qui arrivait autour de nous, New York était alors un véritable creuset de genres musicaux. Quelque part, nous avons été modelés par ce qui nous entourait et c'est toujours le cas.

R&F : La seconde moitié des années 70 devait être une époque formidable pour faire de la musique à New York...
Deborah Harry : Absolument et nous étions tous différents : Ramones, Talking Heads... La ville grouillait de rockers à forte personnalité.

R&F : Au tout début de l'enregistrement de "Plastic Letters", un membre crucial du groupe s'en va : Gary Valentine, votre bassiste qui a composé "X Offender", le premier single de Blondie, et "(I'm Always Touched By Your) Presence, Dear", sur ce deuxième album. Blondie a connu de nombreux changements de personnel...
Deborah Harry : Dans notre cas, c'est essentiellement dû à un mauvais management et à des conflits de personnalités.

R&F : On raconte que Peter C Leeds, votre premier manager, vous montaient les uns contre les autres et essayait de vous mettre en avant par rapport au reste du groupe...
Deborah Harry : Oui, nous avons eu de nombreux problèmes dans ce domaine. Et encore assez récemment. Si nous n'avions pas rencontré Allen Kovac, de Five Seven Music, il y a fort à parier que Blondie n'existerait plus. Peter C Leeds laissait entendre aux musiciens qu'ils étaient remplaçables, sans importance, et ça les rendait nerveux. Gary avait un certain sens de la destinée, une approche très philosophique de la vie. A cause de ce manager de merde, il a préféré partir.

R&F : Vous reprenez "Denis" sur "Plastic Letters", et un des couplets est chanté en français. Comme de nombreux Americains lettrés de votre génération, vous adoriez la France et la culture française...
Deborah Harry : Oh oui, même si à l'époque, je n'avais jamais entendu la version de Frank Alamo *(qui a également repris cette chanson sous le titre "Sylvie" en 1963 — NdA)*. J'ai chanté une partie en français parce que je trouvais que ça collait bien.

R&F : Au moins, on comprend ce que vous racontez. David Bowie qui a enregistré "Heroes" en français à la même époque, n'était pas aussi bon que vous...
Deborah Harry : Votre langue est très difficile pour nous. Il aurait fallu qu'on l'apprenne plus tôt ou qu'on vive ici quelques années pour bien la maîtriser. Je réussis un peu à la lire, mais la prononciation reste un problème *(rires)*. La France est effectivement une de nos influences majeures, la mode notamment. Une de mes héroïnes est Brigitte Bardot. C'est une énorme star, un sex-symbol qui a frappé les esprits, et le fait qu'elle consacre désormais sa vie à la sauvegarde des animaux inspire le respect.

R&F : Après "Blondie" et "Plastic Letters", vous arrêtez de travailler avec Richard Gottehrer et démarrez une collaboration avec Mike Chapman. Qu'est-ce qui a motivé ce choix à l'époque ?
Deborah Harry : Le fait de changer de label. Lorsque Chrysalis a racheté notre premier album à Private Stock, le deuxième était en chantier et Gottehrer l'a naturellement produit. Terry Ellis, de Chrysalis a ensuite suggéré à Chapman de venir nous voir pendant une résidence au Whisky A Go-Go à Los Angeles. Il s'est pointé et n'a fait que rigoler *(rires)*.

R&F : Et là, alors que vous commenciez à marcher dans plusieurs pays du monde, il a décidé d'enclencher la machine à tubes...
Deborah Harry : Exactement, on avait l'impression d'être à l'école. Il a su tirer ce qu'il fallait de nous pour que nos chansons cartonnent davantage et passent beaucoup en radio.

R&F : Assez curieusement, vous avez commencé par marcher en Australie, puis au Royaume-Uni, avant de finalement connaître le succès chez vous. Cela ne vous a-t-il pas semblé curieux à l'époque ?
Deborah Harry : Oui, mais c'était le cas de nombreux groupes américains de notre génération qui, au début de leur carrière, ont créé le buzz ailleurs qu'aux USA.

Photo DR

R&F : Certains ont même marché surtout en Europe. La France a la réputation d'avoir bien accueilli des artistes qui n'ont jamais eu le succès escompté chez eux...
Deborah Harry : Nous l'avons effectivement constaté. Là où Chapman a fait très fort, c'est en modelant un son qui correspondait au monde entier. Il n'a jamais insisté non plus pour coécrire avec nous, ce qui est le défaut de certains producteurs qui ont de nombreux tubes à leur actif, et notamment certains qu'ils ont cosignés.

R&F : Il y a des reprises sur plusieurs de vos albums, "Denis", "Hanging On The Telephone", "The Tide Is High"... Quels étaient vos critères de sélection ?
Deborah Harry : On les choisissait avant tout parce que c'étaient de bonnes chansons, et on estimait qu'elles pouvaient élargir notre prisme musical.

Photo DR

"La ville grouillait de rockers"

R&F : A la fin des années 70, votre son devient un peu plus funky, comme si vous subissiez l'influence de ce que vous écoutiez au Studio 54. La mode est aux remix disco et des chansons comme "Heart Of Glass" ou "Rapture" vont bénéficier de ce traitement...
Deborah Harry : En vérité, la technologie y est pour beaucoup. Les nouveaux synthétiseurs et les premières boîtes à rythmes permettaient d'accéder plus facilement à ses climats et ambiances, et on y est allés à fond. Blondie n'a jamais été un groupe dance à proprement parler, mais nous avons incorporé ces nouvelles sonorités qui ont contribué à nous faire sonner plus modernes d'une certaine manière.

R&F : A la réécoute de votre discographie, un constat s'impose : le style Blondie, c'est de ne pas en avoir. Ce qui la caractérise, c'est la multitude de genres abordés...
Deborah Harry : Ah, merci ! Mais notre musique doit également sa personnalité à notre style de jeu. Clem Burke frappe sa batterie d'une manière très caractéristique et Chris possède une technique bien à lui, qui vient principalement du bluegrass.

Visages d'animaux

R&F : En 1979, pour "Eat To The Beat", alors que MTV n'existe pas encore, vous décidez de tourner un clip pour chaque chanson de l'album.
Deborah Harry : Ça n'avait jamais été fait avant je crois, et on avait les moyens. Au lieu d'une succession de clips, j'aurais préféré qu'il y ait une sorte de trame qui les relie entre eux, une histoire... Mais nous n'avons pas eu assez de temps pour ça. On a laissé David Mallet faire car il était déjà bon et avait des idées géniales. Ça a coûté une fortune à l'époque.

R&F : A partir de "Heart Of Glass", vous allez enchaîner les numéros 1 de chaque côté de l'Atlantique, notamment avec "Atomic", extrait en single de "Eat To The Beat", et bien sûr "Rapture" sur "Autoamerican". Blondie a-t-il su gérer ce succès planétaire *(arrive Chris Stein, libéré de son interview précédente, qui se joint à la conversation)* **?**
Chris Stein : Les dangers du succès ? Mmm, je dirais les drogues gratuites, pour commencer *(rires)*.

Photo DR

BLONDIE DISQUE A DISQUE

Cet historique de la discographie du groupe a été réalisé avec la complicité d'Etienne Daho, grand amateur de Deborah Harry et Chris Stein depuis 1976. Chacun de leurs dix albums est suivi de la sélection d'Etienne : les titres à écouter d'abord. Daho a également pris le temps de déclarer : ***"La contribution de Blondie à l'art rock est phénoménale. Défrichant l'avant-garde et la musique de la rue pour les partager avec le plus grand nombre, le groupe a réussi à exploser les cloisons et porter la pop à son sommet, laissant des traces indélébiles à nos sensibilités d'adolescents et d'hommes faits. Si les déchirements, les drames et les déceptions ont eu raison de la créativité et de l'unité du groupe au début des années 80, leur reformation inespérée a rassemblé des nouvelles générations de jeunes aficionados. En 2014, le duo Debbie Harry/ Chris Stein reste furieusement cool."***

"BLONDIE" *1976*
Private Stock

Le guitariste Chris Stein rejoint les Stilettos de New York en 1973 et s'amourache de Deborah Harry (ex-The Wind In The Willows), une de leurs chanteuses. L'année suivante, le couple fonde un nouveau groupe (Fred Smith y tient la basse), qui se stabilise en 1975 avec Clement Burke à la batterie, Jimmy Destri aux claviers et Gary Valentine en remplacement de Smith. Signé par le label Private Stock, Blondie enregistre avec Richard Gottehrer ce premier album de pop américaine classique mais revisitée avec tact.

SELECTION ETIENNE DAHO : ***"X Offender", "In The Flesh", "In The Sun", "Rip Her To Shreds"***

"PLASTIC LETTERS" *1978*
Chrysalis

Deux chansons vont contribuer à la qualité de ce deuxième album conçu avec Richard Gottehrer alors que Blondie est encore sous contrat avec Private Stock : "Denis", une reprise *féminisée* d'un titre de Randy & The Rainbows, et "(I'm Always Touched By Your) Presence, Dear", une intouchable laissée en guise de cadeau d'adieu par Gary Valentine (il quitte alors Blondie pour une carrière solo et deviendra ensuite auteur à temps plein).

SELECTION ETIENNE DAHO : ***"Denis", "(I'm Always Touched By Your) Presence, Dear", "Fan Mail", "I'm On E", "Love At The Pier"***

"PARALLEL LINES" *1978*
Chrysalis

A la suggestion de Chrysalis, Blondie débute une collaboration de quatre albums avec Mike Chapman, producteur australien qui s'est fait un nom en Angleterre dans les seventies glam en produisant (et cosignant) avec ou sans son compère Nicky Chinn, des tubes pour Sweet, Suzi Quatro ou Mud. Amusé par le groupe, il va en tirer le meilleur sur le plan du songwriting et "Parallel Lines", enregistré avec deux nouveaux membres (Frank Infante à la guitare et le bassiste Nigel Harrison), est souvent considéré comme le meilleur Blondie. Temps fort de l'album vendu à plus de vingt millions d'exemplaires, la pétillante "Heart Of Glass" à laquelle le groupe ne croyait pas plus que ça.

SELECTION ETIENNE DAHO : ***"Heart Of Glass", "Hanging On The Telephone", "Picture This", "Pretty Baby", "11:59"***

"EAT TO THE BEAT" *1979*
Chrysalis

Aussi musclé sur le plan sonore et consistant au niveau de l'écriture, "Eat To The Beat" est sensiblement plus pop que son prédécesseur, et les radios du monde entier ne vont pas s'y tromper en passant massivement ses quatre singles ("Dreaming", "Neon City Blues", "The Hardest Part" et "Atomic"). Ebranlé mais pas encore déstabilisé par les aléas d'un succès faramineux — la formation est alors

Deborah Harry : On n'en prenait pas au début, Chris fumait quand même un peu...
Chris Stein : Oui, quand même *(rires)*. Mais rien de méchant.
Deborah Harry : Au fur et à mesure, certains membres du groupe se sont mis à la coke, mais pas moi...
Chris Stein : Personnellement, ça m'a pris un peu de temps à les rattraper *(rires)*. Tiens, Debbie, regarde *(il lui montre une photo sur son téléphone)*.
Deborah Harry : Waow, il y en a déjà tant que ça ? Il neige énormément à New York, c'est terrible. Bon, allez, on continue. Où en sommes-nous ?

R&F : Euh, "Autoamerican" en 1980...
Chris Stein : Eh bien cette année-là, nous marchions vraiment très fort, et pour ce disque, on a eu le droit au grand jeu.

R&F : Même si on vous voit à New York sur la couverture, ce cinquième album est le premier que vous n'y enregistrez pas...
Chris Stein : Effectivement, on l'a fait à Hollywood, le grand jeu on vous dit *(rires)*. On s'est retrouvés dans la situation qu'ont connue la plupart des groupes qui ont eu la chance de cartonner : *"On veut un grand orchestre !"* Pan ! Voilà l'orchestre qui déboule. Et vous savez quoi ? Le bassiste de l'orchestre avait joué sur la musique de "Lawrence d'Arabie".

R&F : Pas mal !
Chris Stein : Exact ! Je me suis dit que ma vie pouvait s'arrêter là *(rires)*. Et l'arrangeur était Jimmie Haskell, compositeur de musique de film... Je lui ai joué toutes les parties au synthé et il a mis un peu d'ordre dedans avant d'écrire les partitions pour les cordes... Pour les cuivres de "The Tide Is High", je lui ai chanté les parties et hop, il n'avait plus qu'à les écrire. Quant au saxophoniste sur "Rapture", c'est carrément Tom Scott qui a joué avec les plus grands *(des Beach Boys à Sinatra en passant par McCartney, Pink Floyd et les Blues Brothers)* et sur des thèmes de film comme celui de "Taxi Driver".

R&F : "Rapture" a fait l'effet d'une bombe à l'époque. Ce n'est pas la première chanson enregistrée avec du rap dedans, mais c'est la première qui se soit si bien comportée dans les charts. Debbie, vous sembliez très à l'aise dans cette partie rappée...
Deborah Harry : Mmmouais, si on veut...
Chris Stein : Elle renâcle car elle a le sentiment qu'elle aurait pu mieux faire. Une fois la prise terminée, qui était une sorte d'essai pour elle, Chapman a dit : *"C'est parfait, on ne touche plus à rien."*
Deborah Harry : J'écrivais le texte au fur et à mesure que je chantais et je pensais que j'allais pouvoir tout refaire à la fin.

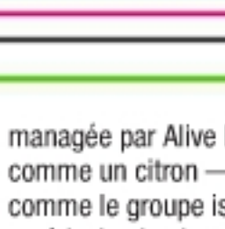
R&F : A partir du début des années 80, c'est vraiment la folie sur le plan de vos activités. Debbie enregistre "Call Me" avec Giorgio Moroder pour la BO du film "American Gigolo", publie "KooKoo", un premier album solo produit par Chic, puis paraît "The Hunter", un sixième Blondie en un peu moins de six ans...
Deborah Harry : Oui, c'était trop et bien trop

"On voulait taper du poing"

Photo DR

managée par Alive Enterprises qui la presse comme un citron — Blondie s'impose comme le groupe issu de la new wave américaine le plus populaire dans le monde et notamment en Angleterre où "Eat To The Beat" se classera en tête du top albums.
SELECTION ETIENNE DAHO : ***"Atomic", "Dreaming", "Union City Blue", "Shayla", "Die Young Stay Pretty", "Slow Motion", "Sound-A-Sleep", "Victor"***

"AUTOAMERICAN" *1980*
Chrysalis
Alors qu'il en rêvait depuis longtemps, Mike Chapman aura donc dû attendre 1980 et son troisième album avec le groupe pour l'emmener enregistrer loin de New York.



A Los Angeles et avec un budget faramineux, ils vont mettre en boîte un disque riche en climats différents (du cinématographique titre d'ouverture "Europa" à la reprise de "Follow Me", extraite de la comédie musicale "Camelot", en passant par l'incantation funky "Rapture" déclinée à l'époque, comme "Live It Up", sur des maxis 45 tours – *Special disco mix*).
SELECTION ETIENNE DAHO : ***"The Tide Is High", "Rapture", "Europa", "Here's Looking At You", "T-Birds", "Follow Me"***

"THE HUNTER" *1982*
Chrysalis
Après trois années passées au sommet, ce quatrième et dernier album produit par Mike Chapman est paru alors que Blondie, de plus en plus volage au cours des mois qui ont précédé sa sortie — Deborah Harry a enregistré "Call Me" avec Giorgio Moroder et un premier album solo écorné par la critique — est également en pleine détresse sur le plan personnel et financier. Le groupe jette ses dernières forces dans ce concept album assez tortueux dont certaines chansons abordent des sujets sérieux ("War Child" ou

"English Boys", hommage aux Beatles pour décrire la fin des utopies). "For Your Eyes Only", écrite pour le James Bond du même nom, sera finalement refusée par la production du film qui lui préférera un thème chanté par Sheena Easton.
SELECTION ETIENNE DAHO : ***"English Boys", "Orchid Club", "The Hunter Gets Captured By The Game"***

"NO EXIT" *1999*
Beyond
A la fin des années 90, quinze ans après une séparation forcée par le destin et les aléas d'une profession qui ne fait pas de quartier, Deborah Harry et Chris Stein, devenus simples amis, sollicitent les membres

originaux du groupe pour quelques concerts de retrouvailles aux USA puis en Europe. Mais c'est à quatre (avec Clem Burke et Jimmy Destri) que Blondie, assisté par Craig Leon, va enregistrer son premier album en dix-sept ans. Malgré la présence du tube "Maria" signé Destri, le disque n'aura pas la résonance de ses lointains prédécesseurs.
SELECTION ETIENNE DAHO : ***"Maria", "Nothing Is Real But The Girl", "Night Wind Sent", "Under The Gun", "The Dream's Lost On Me"***

"THE CURSE OF BLONDIE" *2003*
Epic
Boosté par la production solide de Steve Thompson (finalement préféré à Craig Leon en cours d'enregistrement), "The Curse Of Blondie" est l'album le plus controversé du groupe après "The Hunter". Il possède

pourtant son lot de titres rock enlevés ("Golden Rod", "End To End") et de bonnes chansons electro-pop dont "Good Boys", extraite en single après avoir été moulinée et remixée par Giorgio Moroder. Parmi les autres curiosités de cet ensemble disparate (et donc cohérent pour Blondie), on signale la présence de "Hello Joe", hommage à Joey Ramone.
SELECTION ETIENNE DAHO : ***"Good Boys", "Golden Rod", "Rules For Living", "Desire Brings Me Back", "Song Of Love"***

"PANIC OF GIRLS" *2011*
Five Seven Music
Il a beau avoir été question qu'il y participe, Jimmy Destri est absent de ce second album (après "Autoamerican") enregistré hors de New York (à Woodstock et dans le New Jersey) sous la houlette de Jeff Saltzman (The Killers) et Kato Khandwala (Paramore). Classique dans son approche, le duo de producteurs octroie

néanmoins une tonalité contemporaine à ce disque electro-rock où se distinguent de nouvelles recrues dont le guitariste Tommy Kessler, le bassiste Leigh Foxx et Matt Katz-Bohen aux claviers. Chris Stein et Deborah Harry n'ont pas hésité à faire participer ce dernier à l'écriture de cette petite dizaine de chansons originales.
SSELECTION ETIENNE DAHO : ***"What I Heard", "Words In My Mouth", "China Shoes", "Horizontal Twist"***

"GHOSTS OF DOWNLOAD" *2014*
Five Seven Music
Disponible en mai prochain dans un package spécial — "Blondie 4(0) Ever" — contenant également un CD d'une douzaine de ses tubes récemment revisités par le groupe ("Deluxe Redux : Greatest Hits"), histoire de célébrer dignement ses quatre décennies d'existence, "Ghosts Of Download"

est certainement l'album le plus electro de la discographie du groupe. Concocté pour l'essentiel par Chris Stein, chez lui avec Jeff Saltzman, le disque donne également l'occasion à Beth Ditto ("A Rose By Any Name"), Miss Guy ("Rave") ou Systema Solar ("Sugar On The Side") de collaborer avec Blondie pour la première fois.
SELECTION ETIENNE DAHO : ***"A Rose By Any Name", "Winter", "Rave", "Euphoria"***

La discographie originale (Chrysalis) de Blondie, rééditée en 2001 avec des chansons bonus, est disponible chez Capitol/ Universal. Une édition Deluxe de "Parallel Lines" (CD/ DVD) est parue en 2008 avec des bonus différents. Les trois albums sortis depuis 1999 figurent encore au catalogue des labels qui les ont distribués. Les quatre albums solo enregistrés par Deborah Harry pour Chrysalis ont disparu du catalogue mais sont tous disponibles sur les sites de vente en ligne. "Necessary Evil", son dernier publié en 2007 chez Eleven Seven, est également commercialisé par iTunes.

de stress. J'ai toujours pensé que c'est ce qui avait causé la maladie de Chris. On ne faisait jamais de breaks, le groupe a fini par exploser.
Chris Stein : En fait, notre management laissait le label diriger les opérations, Blondie était à sa merci. A cette époque, ça marchait comme ça. Aujourd'hui, les bons managers sont en guerre contre les maisons de disques.

R&F : Malgré la pression et la folie ambiante, la plupart de ces albums ne sonnent pas datés aujourd'hui. Comme si, au bout du compte, votre musique avait été épargnée...
Chris Stein : Tant mieux et j'espère que c'est le cas. Beaucoup de groupes de l'époque sonnent très années 80, mais dans le mauvais sens du genre...
Deborah Harry : Je trouve tout de même que certains de nos disques sonnent moins bien que d'autres...

R&F : Oui, mais, ce ne sont pas les tout premiers dont le son continue de faire fantasmer aujourd'hui. Ceux qui ont souffert sont ceux qui ont été enregistrés avec une technologie très reconnaissable et donc caractéristique de son époque : certains sons de synthé, de caisse claire, l'emploi de *gate reverb*... Les faux cuivres de "Island Of Lost Souls" sur "The Hunter"...
Deborah Harry : Ce disque a été enregistré en plein chaos. La tournée qui a suivi a été amputée de moitié, et l'état de santé de Chris se dégradait rapidement. Le groupe a fini par se séparer en 1982.
Chris Stein : Ce qui a niqué cet album, c'est surtout sa pochette *(rires)*. Le concept, c'était de nous faire des visages d'animaux, tout ça, c'était juste avant la folie de "Cats", mais franchement, ça ne l'a pas fait du tout.
Deborah Harry : Plus sérieusement, je crois qu'à cette époque, plus personne, dans le groupe, n'était d'accord sur rien.
Chris Stein : C'est dommage, car il y a des trucs pas si mal sur ce disque...

R&F : "English Boys" était votre hommage à John Lennon, assassiné fin 1980 ?
Chris Stein : Oui, pour nous, ç'a vraiment signifié la fin d'une ère, les années 70.
Deborah Harry : Ça a fait trembler le monde, tu veux dire.

Démarche intellectuelle

R&F : Vous remontez Blondie à la fin des années 90 et publiez "No Exit", produit par Craig Leon, l'assistant de Richard Gottehrer. Alors que vous auriez pu la jouer prudent avec des chansons pop propres sur elles, il vous aide à confectionner un son assez dur...
Chris Stein : C'était exactement notre propos : surtout ne rien sacrifier à la nostalgie, montrer que nous étions capables d'affronter l'avenir.
Deborah Harry : L'idée n'était pas de se contenter de jouer nos anciens tubes... On voulait taper du poing.

R&F : Et un nouveau hit a surgi presque instantanément de l'album, "Maria", une chanson écrite par Jimmy Destri...
Chris Stein : Oui, c'était particulièrement excitant de constater que notre musique rimait encore à quelque chose, mais on savait que ce n'était pas gagné pour autant. Fitzgerald a dit : *"Il n'y a pas de deuxième acte dans une vie américaine"*... On aura au moins réussi à passer ce cap *(rires)*. C'était super de se retrouver avec Craig, on travaille bien ensemble. Ce disque, comme le suivant, a été en partie réalisé dans ma cave, à Tribecca où j'ai monté un studio.

R&F : Avec "No Exit", vous faites à nouveau allusion à la France puisque son titre est celui d'une pièce de Jean-Paul Sartre ("Huis Clos" en français). Il y a également une citation sur la pochette : *"Il ne sera pas dit que nous n'aurons pas tenu quinze minutes."*
Chris Stein : Ça vient d'un livre assez obscur qu'il a écrit pendant la guerre...

R&F : "La Mort Dans L'Ame", le troisième volume des "Chemins De La Liberté"...
Chris Stein : Voilà... C'était une manière détournée de faire allusion à la téléréalité.

R&F : "The Curse Of Blondie", en 2003, est distribué par un label différent du précédent et du suivant. Les choses sont devenues un peu plus complexes pour vous sur le plan discographique. Jouer en live n'est pas un problème, mais vendre des disques commençait à l'être...
Chris Stein : Eh oui. On peut voir ce qu'on veut dans ce titre mais, pour moi, la malédiction de Blondie c'est que ce groupe continue de n'en faire qu'à sa tête, en refusant les contraintes et les modèles. Et puis Internet est en train de bouleverser les règles du métier, tout le monde essaie de s'y adapter tant bien que mal.
Deborah Harry : Il faut tirer des enseignements de ce qui se passe, parvenir à positiver.

R&F : C'est ce que vous vous êtes dit lorsque les bandes de l'album ont été *bloquées* pour des histoires d'argent...
Chris Stein : Quel délire... C'était la faute de Craig, un problème de note d'hôtel je crois *(rires)*...
Deborah Harry : Effectivement, on ne réussissait pas à récupérer les chansons. Ce n'est pas la première fois qu'un de nos disques était bloqué. Mike Chapman a fait le coup à Chrysalis une fois ou deux. Le label trouvait qu'il n'y avait pas de singles sur "Parallel Lines" et "Autoamerican", et Chapman a décidé de garder les bandes. Ç'avait finalement tourné à notre avantage, les disques étant sortis comme on l'entendait...
Chris Stein : ... Et donc on ne s'était pas plaints à l'époque *(rires)*.

R&F : En 2011, paraît "Panic Of Girls" distribué par EMI en Europe, mais uniquement en vente sur Amazon aux USA. En Angleterre, le disque est d'abord sorti dans un magazine...
Chris Stein : Le monde et la pop ont bien changé. Les superstars de notre génération se moquaient bien de rouler en Rolls-Royce ou de posséder un jet et des bijoux... On avait une démarche que, comparée à celle de gens comme Kanye West, on est bien obligés de qualifier de plus intellectuelle. Franchement, je n'ai jamais rien eu à battre d'avoir une Rolls ou pas. ★

"Le monde et la pop ont bien changé. Les superstars de notre génération se moquaient bien de rouler en Rolls-Royce"

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Photo DR

Blondie 2014

Au bon endroit au mauvais moment

PAUL COLLINS

Souvent classé du côté des héros maudits mais toujours actif, l'esthète des Nerves raconte un parcours jalonné d'embûches et de chansons royales.

Paul Collins est culte. Il n'a donc jamais boxé avec les poids lourds. Il doit se contenter de cette position bâtarde, celle de l'homme respecté mais sans le sou, à l'audience réduite mais fanatique, soit le tribut de ceux qui étaient *au bon endroit au mauvais moment*. Comment n'a-t-il jamais perdu la foi ? Réponse ici.

Plus dangereux que la drogue

"Savoy Club, San Francisco, j'écoute. — *Salut. Est ce que le groupe les Ramones joue chez vous ce soir ?* — Bah ouais, mais ils sont en train de faire leur dernier morceau. — *Merde ! Vous pouvez tendre le téléphone vers la scène ?*" Jack Lee, Peter Case et Paul Collins collent leurs oreilles au combiné. *Hanging on the telephone*. L'extase les gagne : *"Putain, ils restent sur l'accord de ré ! Incroyable."*

"Ce que j'ai appris avec Jack et Peter, c'est la concentration et la dévotion totale aux chansons. Ils réfléchissaient le moindre son, détail." Sans Jack, ils forment un groupe éphémère nommé The Breakaway — dont les démos sont désormais disponibles — puis, sentant le vent tourner, Paul change d'instrument : il sera désormais guitariste et chanteur. Case part. The Beat naît.

Les Beat décrochent un contrat chez CBS/Columbia et ont Bill Graham pour manager. Ne boudant leurs plaisirs à aucun niveau, Bruce Botnick, le producteur des Doors, Love et "Kick Out The Jams", s'occupera de leurs deux premiers albums. *"Les astres étaient alignés"*, souligne Collins. Pas pour longtemps. Dès le deuxième album, les Beat se voient rendre leur contrat. *"A Los Angeles, quand on est musicien, il y a quelque chose de plus dangereux que la drogue, c'est à tout prix vouloir faire partie du business."* Avec son bassiste Steven Huff, Collins s'accroche, se casse les dents, part à New York, enregistre l'EP déjà interrogatif "To Beat Or Not To Beat ?" puis finit par s'exiler... En Espagne. *"Nous n'avions aucun plan aux USA, plus rien. On avait un concert prévu en France, un autre en Espagne, on a pris des billets pour trois mois, nous sommes restés quatre ans."*

Humble objectif

A l'aube des années 90, pour la première fois depuis ses 17 ans, Paul doit prendre des petits boulots pour faire vivre sa famille. La dépression rôde. La perte de foi aussi, ce régime fatal. *"Je livrais les journaux, j'étais coursier, je jouais dans des bars pour 5 dollars et personne n'en avait rien à foutre. Puis j'étais trop vieux pour commencer une nouvelle carrière. Là, je me suis souvenu de cette phrase de Jack Lee :* 'Il n'y a rien de plus doux que transformer l'échec d'une vie en succès'." Quelle force extraordinaire a poussé Paul Collins à reprendre les gants ? La conviction de ne savoir rien faire d'autre ? Le choix tragique entre la persévérance et en finir à tout jamais ? Personne ne sait, pas même lui. Toujours est-il qu'après 12 ans de mutisme, Paul Collins sortit un album auto-produit, enregistré à la maison : "Flying High" en 2004. Puis internet remit ses albums en circulation, permettant à une nouvelle génération de le découvrir. Mouvement concrétisé en 2010 par un tribute album aux Nerves, Beat et Plimsouls où se retrouvent Hunk & His Punk, White Fence et tous les kids arborant *power pop* dans leur vocable. Paul Collins, de son côté, a monté une Beat Army numérique, un réseau dont l'humble objectif se chiffre à 100 billets payants par concert. Objectifs revus à la baisse, incluant un retour dans les caves, mais les actions concrètes sont là. Paul Collins ressemble désormais aux *rockers* de sa trempe : plus souvent sur scène qu'à ses 20 ans, vendant moins d'albums, mais gagnant en gallons iconiques. Icône minuscule, romantique, mais persévérante. Un acharnement qui permet à cette sous-culture, le rock'n'roll, de rester vivante, donc imparfaite. ★

THOMAS E. FLORIN

Photo Courtesy Of Alive Naturalsound-DR

Paul Collins joue la batterie pour les deux autres. Ensemble, ils forment ce groupe exceptionnel — excuser la deuxième couche — The Nerves. Paul a quitté son New York natal en 1973, à 17 ans, pour pouvoir faire du *"vrai rock'n'roll"* sur la côte Ouest. Manque de pot : deux ans plus tard, sa ville allait inventer le punk rock. *"A l'époque, nous étions tous très isolés. Du coup, nous pouvions être concentrés sur notre musique, mais nous nous sentions très seuls."* Paul Collins fait ses classes de composition auprès des deux têtes chercheuses du groupe, songwriters exceptionnels. Après la sortie d'un quatre-titres et des tournées avec la nouvelle scène punk, le compliqué Jack Lee s'évapore dans la nature.

Concours de Beat

En 1978, l'Angleterre lance un autre Beat : un groupe de revival ska comme les Specials, Madness et Selecter. On y trouve trois des futurs Fine Young Cannibals et Saxa (Lionel Augustus Martin), qui a joué avec les stars du ska jamaïcain dans les sixties. Grâce à des hits comme "Mirrors In The Bathroom" et "Stand Down Margaret" (contre Thatcher), ils font la première partie de Clash lors de sa semaine parisienne à Mogador en 1981. Voilà pourquoi The Beat US s'appella Paul Collins' Beat au Royaume-Uni. Les deux groupes ont tourné ensemble en 2012 lors du *Two Beats Hearting As One Tour*.

AUX RACINES DE LA

Créé pour faire oublier l'absence des Beatles, le mouvement power pop a connu son âge d'or qu'on aimerait bien réentendre à la radio parfois... et résumé d'un mouvement qui perdure et

Badfinger

"STRAIGHT UP" *1971*

C'est en 1969 que les Beatles, bien mal-en-point, semblent désigner Badfinger comme un groupe fondamental. Signé sur Apple, aidé par Macca, le quatuor monte vers son apogée de 1971. La suite sera moins romantique, aboutissant au double suicide de musiciens s'estimant grugés par la machine pop.

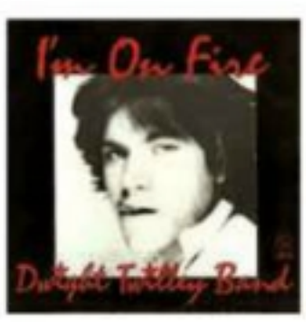
Big Star

"#1 RECORD" *1972*

Le groupe de Alex Chilton et Chris Bell, dès 1972, invente sa formule : travail méticuleux en studio et concerts à l'énergie, à l'arrache. Les trois albums de Big Star sont des monuments qui ont influencé tout le monde depuis, de REM à Supergrass.

Dwight Twilley Band

"I'M ON FIRE" *1975*



Attention, génies ! Dwight Twilley et son compère Phil Seymour se font connaître par un single choc ("I'm On Fire") suivi de deux albums roboratifs et exsudant de mélodies, mais les malheurs de leur maison de disques Shelter détruisent trop vite le duo magique.

Todd Rundgren

"FAITHFULL" *1976*

Saint ermite de la pop, ancien du groupe Nazz, Todd Rundgren est un sorcier des studios qui réalise moult merveilles (Band, Badfinger, New York Dolls, etc) mais se réserve la part du lion dans de grandioses albums solo.

The Nerves

"THE NERVES" *1976*

Ce premier EP pose les Nerves en héros précurseurs. A un moment où le punk West Coast se cherche, trois talents phénoménaux (Jack Lee, Paul Collins et Peter Case) assemblent leurs forces pour redonner de l'oxygène à la pop.

The Flamin' Groovies

"SHAKE SOME ACTION" *1976*

Le Californien Cyril Jordan est fan des Beatles et des Beach Boys. Il décide en 1976 de tourner le dos au rock stonien pour imaginer l'utopie pop. Un moment fondateur qui aboutira à trois albums somptueux.

Blondie

"DENIS" *1978*

Ce morceau est une reprise punky d'un tube bien oublié, "Denise" (Randy And The Rainbow, 1963).

Cette version permettra à Blondie de s'évader du strict cadre punk new-yorkais et de faire sa première apparition sur les radios internationales.

The Undertones

"TEENAGE KICKS" *1978*

Officiellement, voici un groupe punk irlandais. Mais avec un talent mélodique incomparable, une classe phénoménale et un chanteur unique, l'immense Feargal Sharkey dont le timbre rend chaque refrain novateur.

The Cars

"MY BEST FRIENDS GIRL" *1978*

Aujourd'hui bien oublié, ce groupe de Boston, mené par Ric Ocasek, allait s'introduire avec une régularité métronomique dans les hit-parades mondiaux, de 1976 à 1984, transformant régulièrement le simple plastique en double platine.

The Knack

"MY SHARONA" *1979*

Exception qui confirme la règle, The Knack sera le seul groupe de power pop à remplir tous les objectifs et publier un single énorme, colossal, "My Sharona" vendu par millions et titre symbole de l'année 1979.

POWER POP

à la fin des années 70. Petit rappel de titres persiste et refuse de disparaître.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Cheap Trick

"SURRENDER" *1979*

Groupe de Chicago, Cheap Trick est un combo plein d'humour qui mitraille une série d'imparables singles et trouve son habitat naturel sur les FM mondiales suite à un corrosif album live au Japon.

Nick Lowe

"JESUS OF COOL" *1979*

Marié à la fille de Johnny Cash, Nick Lowe tourne avec Rockpile mais multiplie les incursions en studio où il produit une série de disques solo roboratifs, osant de redoutables singles qui feront parfois leur marque dans les charts.

Squeeze

"COOL FOR CATS" *1979*

Avec Glenn Tilbrook et Chris Difford, Squeeze avait les bons écrivains : cinq tubes placés haut dans les charts anglais. La greffe en Amérique s'avérera quasi impossible, treize albums n'enfonceront pas les lignes de défense yankee.

Paul Collins' Beat

"ROCK'N'ROLL GIRLS" *1979*

A la dissolution des Nerves, Paul Collins signe chez Columbia où il va publier un sensationnel premier album, truffé de mélodies imparables, de refrains guillerets et de riffs accrocheurs.

XTC

"MAKING PLANS FOR NIGEL" *1979*

XTC, de Swindon (Grande-Bretagne) débute sa carrière en pleine agitation post punk et réussit à convaincre avec d'admirables singles. Après cet âge d'or, le groupe se perdra quelque peu en studio avant de se réincarner en formation garage, sous le nom de Dukes Of Stratosphear.

The Plimsouls

"A MILLION MILES AWAY" *1983*

Dès sa fondation, ce groupe devient l'un des préférés du public de Los Angeles et de la radio KROQ. De grands concerts, un tube qui figure dans la BO de "Valley Girl", le groupe se sépare trop vite... et se reformera avec Clem Burke à la batterie.

The Bangles

"WALK LIKE AN EGYPTIAN" *1986*

Quatre Californiennes, qui avaient accompagné Sky Saxon, rencontrent un succès international, sur la foi de singles percutants, reprises ou compos personnelles. Refusant la mise en avant de leur chanteuse Susanna Hoffs, les Bangles explosent en 1989.

Supergrass

"ALRIGHT" *1995*

Venus d'Oxford, Gaz et Danny forment leur groupe en 1993. Un premier single indé, "Caught By The Fuzz", attire l'attention des majors et le groupe signe chez Parlophone. Sa carrière sera parfaite. Electron libre de la britpop, Supergrass jette l'éponge en 2010.

Fountains Of Wayne

"THAT THING YOU DO !" *1996*

Repérés par Tom Hanks (pour qui ils composent un hit néo-Beatles), les FOW sont un combo de provinciaux qui se rencontrent à New York et vont produire nombre de singles, thèmes TV, jingles, albums et autres, tous capiteux.

Weezer

"HASH PIPE" *2001*

Rock et mélodique à la fois, naturellement produit par Ric Ocasek des Cars, ce titre est un extrait de l'album *vert* de Weezer. Voici donc la pop du millénaire : sarcastique, arrogante, mélodieuse et procurant de bons frissons d'extase à l'auditeur.

Mélodies imparables et riffs accrocheurs

Trompe l'œil

Cage The Elephant

"MELOPHOBIA"

RCA

Vingt ans après que Kurt a fatalement pressé la détente de son fusil de chasse, que sont nos héros des nineties devenus ? A bien y regarder, on se rend compte que leur situation n'est pas si déplorable : les Pixies tournent à nouveau, Stephen Malkmus, Pearl Jam et Alice In Chains ont récemment livré de corrects albums et "Cut Me Some Slack", captée par ce qui reste de Nirvana augmenté de Paul McCartney, vient même de remporter le Grammy Award de la Meilleure chanson rock. Plus intéressant encore, le grunge semble connaître depuis peu une passionnante résurgence. Ils sont jeunes, dégingandés, se nomment Let's Wrestle, Yuck, Cloud Nothings, Pangea, Tomorrow Tulips ou Mikal Cronin, et se sont appropriés la fameuse alternance *calme/ tempête* comme signe d'un mal-être persistant, noyant leurs plus accrocheuses mélodies sous des piles de saturation. Parmi ceux-là, Cage The Elephant, pas le moins doué de la bande, avait botté en touche à la question essentielle du paradoxe de Cobain. Son "Thank You Happy Birthday", dûment célébré en ces pages, semblait en effet tiraillé entre intégrité punk et aspirations populaires : d'un côté d'adorables titres pop, de l'autre de bruyantes orgies de larsen. Pris en main par une major, le quintette aux cheveux gras venu du Kentucky n'a pas vraiment eu le temps de tergiverser, se voyant imposer un strict plan de conquête à base de concerts incessants, premières parties maousses (Black Keys, Foo Fighters) et festivals divers (d'aucuns se rappelleront d'un set mémorable à Rock En Seine en 2011). Une période hautement harassante, au point que son vocaliste et principal compositeur Matt Shultz ait un moment sombré dans les affres de la dépression, d'où la *mélophobie* du titre, et cette pochette au graphisme dérangeant. Une ambiance compliquée qui se ressent très bien dans les paroles lugubres de l'inaugurale et excellente "Spider Head", qui fait parfaitement le lien, sur un plan sonore, avec son précédent opus. On y retrouve l'influence évidente des Pixies, le chant mi-parlé mi-hurlé de Matt, les guitares cyclothymiques, la production baraquée, colossale. Ceci étant, la suite de l'album démontre plutôt une accalmie évidente, nos gars ayant développé à la force du poignet un art stupéfiant de la ballade introspective, entre David Bowie et le meilleur des Arctic Monkeys. Nostalgie émue ("Telescope"), spleen lumineux ("Hypocrite") et questionnement existentiel ("Cigarette Daydreams") servent donc de toile de fond à d'obsédantes rengaines aux mélodies de nacre, striées de refrains enjôleurs, communicatifs. Cage The Elephant délaisse même ici les plus stridentes options de son répertoire, raffinant considérablement son approche musicale. "Take It Or Leave It" s'ouvre ainsi à de guillerettes effluves reggae sur fond de rupture amoureuse, offrant un contraste cinglant. Des arrangements inattendus (piano, cuivres, voix de fausset, basse proéminente) fleurissent, comme pour ravir la demoiselle toxique de "Black Widow". Enfin, il y a l'étonnante "It's Just Forever", complainte lascive piaillée en duo avec Alison Mosshart des Kills, qui fera peut-être office de single perce-muraille avec son ambiance vaudou, sexy en diable.
En dix titres sans faiblesse, "Melophobia" prouve merveilleusement que de grands disques peuvent naître sur les décombres de la vie. Cage The Elephant semble ici se concentrer, en trompe-l'œil, sur un contenu plus radiomical, mais y travestit ses doutes, son désenchantement. Serait-on en face du proverbial album de la *maturité* ? Sans aucun doute. Reste à espérer que ces types attendrissants ne s'abiment pas dans le tourbillon du succès planétaire, qu'ils poursuivent leur marche en avant. Là réside leur défi pour les temps à venir. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Photo DR

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Elysian Fields

"For House Cats And Sea Fans"

VICIOUS CIRCLE

Elysian Fields symbolise la vie après la mort dans la mythologie grecque et signifie *Champs Elysées* en français, mais constitue aujourd'hui l'une des plus denses et persistantes formations de la Grosse Pomme. Centré autour de Jennifer Charles (voix) et Oren Bloedow (guitare, voix), le duo de rock noir persiste à écrire des chansons intemporelles, en proposant toujours cette musique hantée sans compromis qui se love dans un sombre écrin poétique. C'est parce que le parcours d'Elysian Fields a commencé dans les vapeurs no wave originelles de la Knitting Factory aux côtés de John Zorn et de The Lounge Lizards que la pochette du septième album se voit aujourd'hui signée John Lurie. Elysian Fields entraîne d'emblée dans un

cabaret onirique au son d'une mélodie limpide et non aseptisée ("Come Down From The Ceiling"). Entre voix sensuelles et paroles surréelles, la Camille Claudel et l'Auguste Rodin de New York se répondent toujours avec bonheur en couvrant un spectre de plus en plus large. Glissant lentement du bon au très bon, de madrigal urbain ("Alms For Your Love") en jazz psychédélique propulsif à l'aide d'une guitare soudain incisive ("This Project"), Elysian Fields évoque également le décor *corporate* de la ville à la façon de John Carpenter ("Escape From New York"), avec la crème de la famille souterraine, l'énigmatique Ed Pastorini ou le bassiste James Genus, mais aussi James Chance, JG Thirlwell ou John Medeski. Plus proche d'une montée yeux bandés de la plus belle avenue du monde que de la lecture du bottin de New York *downtown*, "For Houses Cats And Sea Fans" se charge de suspendre le temps. ✪✪✪✪ 1/2

VINCENT HANON

John Butler Trio

"Flesh & Blood"

BECAUSE

Quand on sait que la cassette de ses premières chansons, qui lui a servi de carte de visite à l'aube de sa carrière, s'intitulait "Searching For Heritage", on trouve finalement assez logique que pour qualifier sa musique, la presse musicale parle généralement de *roots rock*. L'Australien John Butler, depuis 1998, ne fait pas exactement dans la dentelle. Pourtant, les cinq albums qu'il a déjà publiés — "Grand National" et "April Uprising" ont occasionné des remous qui n'ont pas épargné les berges européennes — ont généralement été appréciés par cette frange du public sensible aux mélodies bien troussées et aux arrangements qui en sont vraiment. Epaulé de deux musiciens qu'il a récemment changés (sans qu'une discorde soit à l'origine du remaniement, juste pour le plaisir de s'entendre sonner autrement), il donne suite avec ce "Flesh & Blood" qui triche encore moins, si c'est possible, que ces enregistrements précédents. Personnalité remuante, activiste qui ne se laisse pas amadouer et conserve délibérément une part d'ombre, Butler traite cette fois de sujets plus intimes, en levant un peu le pied. Dans la folky "Spring To Come", il aborde le thème de la dépression, celui d'une rupture devenue inévitable dans la tranquille et irrésistible "Bullet

Girl", et la perte d'un être cher dans "Wings Are Wide". L'instrumentation est sobre et acoustique, le son est brut mais la production de John Butler — le disque a été enregistré chez lui — n'est jamais rudimentaire et contribue à faire de ces onze titres qui n'inspirent pas que la mélancolie ("Devil Woman", "How You Sleep At Night") une des plus belles surprises de ce début d'année. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Kevin Morby

"Harlem River"

WOODSIST/ DIFFER-ANT

On avait beau l'avoir déjà croisé — et le trouver plutôt sympathique — rien n'avait préparé aux délicieux frissons provoqués par son premier album solo. Jusqu'à présent, le dénommé Kevin Morby, originellement bassiste de Woods, était surtout connu pour être le co-leader de The Babies, groupe imaginé avec Cassie Ramone des (feues) Vivian Girls et auteur de deux disques à haute teneur pop-punk ingénue. Depuis les derniers jours de l'année 2013, le garçon — allure négligée, boucles châtain sur visage angélique, un quart de siècle au compteur — s'est dévoilé en artisan *songwriter*. Car "Harlem River", lettre d'amour adressée à New York où ce natif de Kansas City a débarqué à 17 ans, passé un septennat (avant

d'atterrir à Los Angeles) et vécu ses premiers émois artistiques, ressemble à un carnet intime dans lequel le jeune homme a consigné émotions et impressions, mirages et autres images. En huit chansons et autant de *chroniques*, ce Macadam Cowboy des temps modernes décline folk électrique et rock ascétique, confesse une forte obsession *dylanienne*, se désigne en héritier de Lou Reed ("Wild Side..."", "Reign") ou tutoie le Springsteen de "Nebraska" ("If You Leave And If You Marry"). Petit frère de Jonathan Richman, cousin de Cass McCombs, Kevin Morby en profite également pour offrir l'une de ces chansons dont on sait immédiatement qu'elle va nous hanter pour la vie : ainsi est "Slow Train" (un clin d'œil appuyé au Zim ?), ballade crépusculaire à fleur de peau, portée par un orgue lancinant et magnifiée en fin de parcours par la voix ensorceleuse de la Galloise Cate Le Bon. Alors, à chaque écoute, on se dit tout bas qu'on n'a pas fini d'en pleurer, des (Harlem) rivières. ✪✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

Nashville Pussy

"Up The Dosage"

SPV/ WAGRAM

Nashville Pussy ne décolle pas de son circuit underground qu'il sillonne pourtant si intensivement depuis une bonne quinzaine d'années — merci à la ferveur des nombreux fans français, grâce auxquels ces infatigables et libidineux vétérans connaissent probablement mieux que quiconque toutes nos sous-préfectures. Cependant, dans l'espoir de, le quartette d'Atlanta semble vouloir sortir sa carte "Back In Black" : pochette noire, éclair *high voltage* qui ne trompera personne, et surtout une petite prétention supérieure à ses albums précédents niveau production. Point de Mutt Lange ici ni de ténor de la console, mais les *Pussies*, plus toutes fringantes, se sont payé un petit lifting sonore, une épilation plus proprette qui, attention, n'altère en rien l'incandescence de leur organe. Non, seulement plus abordables, avec un son très américain, massif et compressé, qui ne défigure en aucun cas leur hard rock'n'roll basique et indémodable, ni quelques écarts plus traditionnels : "Before The Drugs Wear Off", avec son piano honky-tonk et ses chœurs féminins gorgés d'âme sudiste, des curiosités soit country bluegrass cabossée certifiée 100 % redneck ("Hooray For Cocaine, Hooray For Tennessee"), soit speederie punk de 47 secondes hurlées par Ruyter Suys

tous poumons dehors ("Taking It Easy"). Avec un riff élémentaire et ce mid-tempo qui claque, "Till The Meat Falls Off The Bone" est certes mille fois entendu, mais fait le job comme certains en rêveraient toute leur carrière : si les AC/DC étaient nés en pleine Bible Belt, ils auraient un tel hymne pour strippeuses, arrosé de sauce BBQ, dans leur cartouchière. Evidemment "Pussy's Not A Dirty Word", tandis que "White And Loud" résume l'école de pensée Ted Nugent. ✪✪✪

JEAN-CHARLES DESGROUX

Ubik

"Pogo Mundo"

WILD WILD RENNES/ COOPBREIZH

Drôle de zigoto, ce Ubik. Son précédent (et premier) album est paru en 1985. Alors signé par Philippe Constantin, le Rennais faisait depuis figure de grand espoir non transformé. Après Ubik, il y eut pourtant des albums solo, sous le nom de Philippe Maujard. Scoumoune, galères, départ de zicos, rachats de labels : Maujard a tout vécu, y compris la fin de son monde, plusieurs fois. Il se réinvente sous le pseudonyme DJ Le Clown et se lance dans l'aventure des *mashups*. Remixant à tour de bras, il se prend à mélanger dans son home studio voix de Jagger et rythmiques de Jackson. Sa conception du son s'en trouve, à force, altérée. Un beau matin, Philippe Maujard décide de ressusciter son alter ego cintré et lui fait enregistrer un double album vinyle de plastique

bleu sur lequel on trouve seize titres de folie furieuse. Un long délire techno-glam, qui salue Lou Reed et sa promenade dans les rues chaudes. Conçu pendant deux années en studio, "Pogo Mundo" se présente comme un best of de tous les disques que Ubik aurait dû enregistrer au cours des trente dernières années. C'est également un brillant exercice d'autoproduction. Personne ici pour trouver que "Les Martyrs De La Nuit" est trop négatif ou qu'on ne mélange pas guitares, Moog et boîtes à rythmes. Ubik a déliré grave. Quelque titres sortent du lot, notamment "Le Chemin A L'Envers". Si on aime les bastons guitare/ synthés, on écoutera en priorité "Pogo Mundo" ou "Toucher Terre". Et puis il y a "Tout Va S'Arranger", peut-être la morale de cette histoire étonnante, solitaire, folledingue, encore une victoire sur le silence. Bravo Ubik, *welcome back*.

✪✪✪✪

PHILIPPE MANŒUVRE

Beck

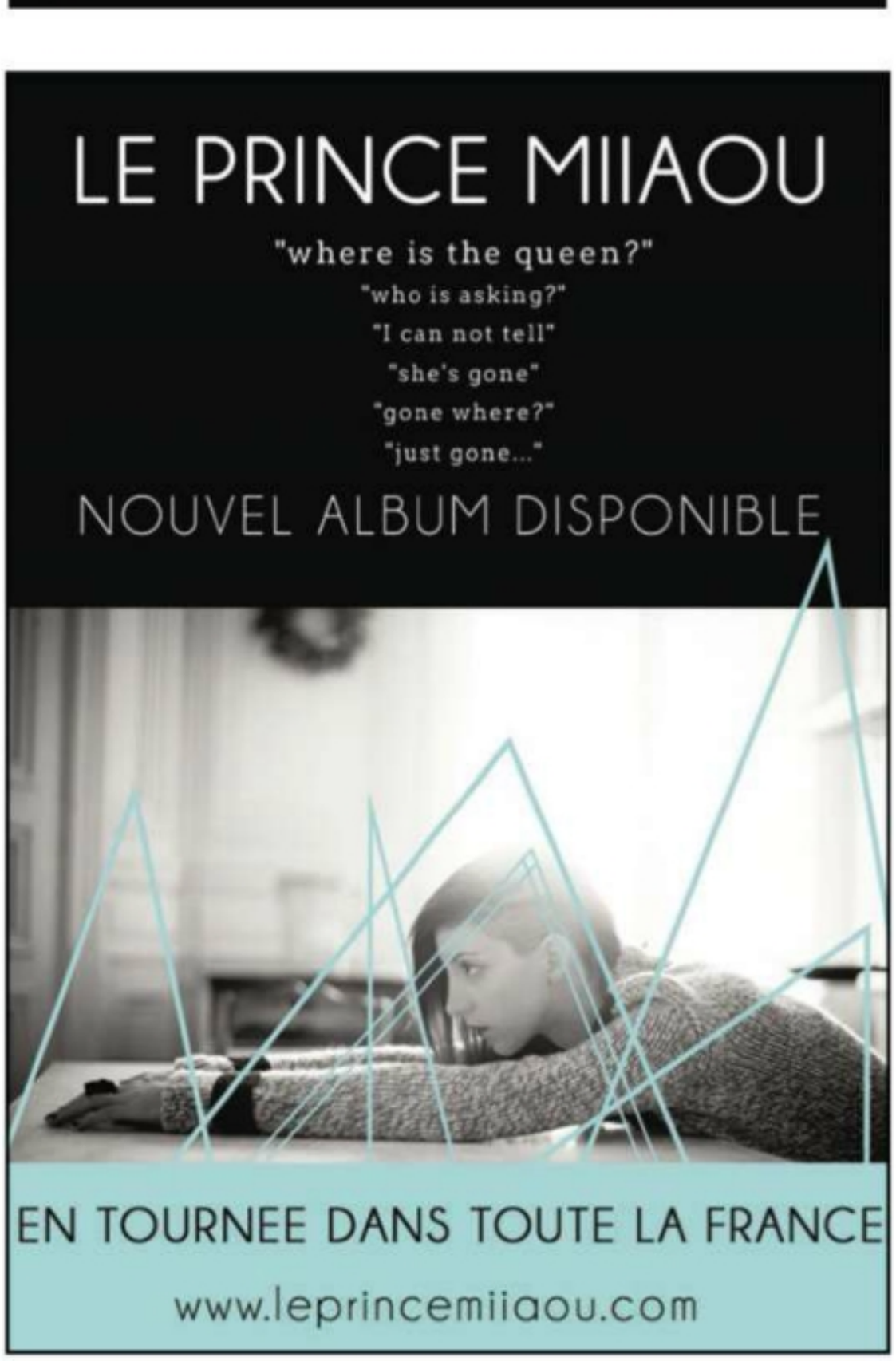
"Morning Phase"

CAPITOL/ UNIVERSAL

Beck Hansen sort son treizième album, le premier en six ans, l'objet est annoncé comme une suite à "Sea Change" (2002), connu comme *l'album de la rupture*. Dans ce joyeux contexte, l'auditeur, un peu sadique, se prend à espérer : incapable de tourner, aux fraises, le blondinet pourrait enregistrer là son grand disque californien décadent et dépressif, tel Fleetwood Mac ou Dennis Wilson en leur temps. Il semblerait que ce soit le cas. Avec ses compositions folk tristes, son rendu ouaté, ses arrangements seventies classieux "Morning Phase" nous dit ceci : voici le disque d'un type riche mais profondément malheureux et paumé, voici le disque d'un type essoré qui n'a rien dit depuis dix ans mais qui a conservé le goût du beau. Dans la forme, Beck, en bon disciple de Nigel Godrich, se révèle à nouveau remarquable producteur. Les six-cordes acoustiques, la batterie, la basse, le glockenspiel, tout sonne avec majesté. Beck est entouré de son *crew* habituel (Meldal-Johnsen, Waronker, Manning Jr, Falkner) et on connaît peu de personnes qui jouent aussi bien aujourd'hui. Sur le fond, Beck semble décidé à se livrer un peu. L'ambiance est au finger picking introspectif et aux paroles écrites le cœur en miettes. "Say Goodbye" est sans doute ce qu'il

a fait de plus habité depuis des lustres. Et "Wave", "Country Down" ou "Blackbird Chain" (avec son refrain en valse) valent mieux que les morceaux en forme de cathédrale vide auxquels le garçon avait habitué sur ses derniers efforts. Peut-on croire un scientologue ? Beck a toujours été un excellent faiseur, un entourloupeur de première. Est-il sincère ? Peu importe en réalité, tout cela est très beau. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS



Disques garage

Pangea

"Badillac"

HARVEST/ UNIVERSAL

Les talentueux garnements de Fidlar, révélation punk de l'an passé, ne tarissaient pas d'éloges sur Pangea, combo ami de Los Angeles au look tout aussi négligé. De ce trio, dont le bassiste Danny Bengston arbore courageusement casquette et bacchantes peroxydées, on connaissait déjà "Living Dummy", réjouissante collection de titres cradingues et débraillés ("No Feelin' " ou "Too Drunk To Cum"), qui souffrait cependant d'une production un rien trop *lo-fi*. On comprend donc qu'une fois leur contrat signé chez Harvest, étiquette mythique récemment relancée, nos prometteurs gandins en aient profité pour muscler considérablement leur approche, lorgnant sur Weezer ou Smashing Pumpkins. Et c'est ce qui

fait toute la différence : cette fois, l'écrin est à la hauteur du contenu, adoptant un son balaise qu'on jurerait ciselé par Butch Vig. On s'en rend compte dès lors que les premiers accords d' "Alive" résonnent, évoquant la lourdeur d'un Black Sabbath, avant de verser dans une totale folie associant leurs acquis garage à une patine grunge, voix éraillée, refrain hymnique et solo échevelé. Puis c'est la claque : "Badillac", porté par une ligne de basse à la simplicité lumineuse et quelques notes d'harmonica, est un tube immédiat. Dans un autre style, "Offer" associe une mélodie nipponne à un mid-tempo folk. Enfin, suite à un déferlement de grâce *nirvanesque* ("Depress", "Sick Shit"), la roborative affaire s'achève sur deux ballades en forme de redescente de trip, "No Way Out" (avec un discret violoncelle) et la mercurielle "Where The Night Ends". De toute évidence, ce "Badillac" a été pensé pour frapper un grand coup et c'est une insolente réussite : Pangea se place déjà parmi les gangs les plus excitants des temps à venir. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

The Norvins

"No Tyme For Tears"

SOUNDFLAT

The Norvins sont une des valeurs sûres de la scène rock parisienne, des gardiens du temple d'un genre musical en *revival* permanent : le rock garage façon années soixante, celui des compilations *Back From The Grave* et de groupes tels que Paul Revere & The Raiders ou Sir Douglas Quintet. Leur formule éprouvée, à base de guitares fuzz, de claviers Farfisa et de chansons envoyées en 2 minutes 30, en fait un des meilleurs représentants du genre en Hexagone. En deux albums, le groupe s'est attiré le respect des puristes les plus exigeants et, comme ses prédécesseurs, "No Tyme For Tears" sort sur le label allemand Soundflat, référence en matière de rock d'obédience sixties en Europe. A l'instar de leurs aînés The Lyres ou The Miracle Workers, The Norvins perpétuent sur "No Tyme For Tears" cette musique immortelle avec une quinzaine de morceaux à la patine impeccable et interprétés avec fougue. La guitare fuzz, merveilleusement vintage, s'abat comme la foudre ("Dark Avenue", "Are You With Me"), un clavier tournoyant donne le vertige ("Shake You Girl"), un harmonica mène la danse ("Gunshy"). Le garage des Norvins possède la dose d'énergie punk indispensable à ce type d'exercice. Au passage, le groupe se fend d'un

clin d'œil aux Carpet Sellers, excellent groupe parisien disparu trop tôt ("Carpet Seller Blues"), et s'offre un passage folk psychédélique ("Turn Off The Light") en guise de final. Un bel exercice.

✪✪✪

ERIC DELSART

Warm Soda

"Young Reckless Hearts"

CASTLE FACE/ DIFFER-ANT

On apprécie beaucoup Matthew Melton, ce grand échalas à la moustache espiègle et aux fringues bariolées. Un talent monstre qui était devenu, à la tête de ses Bare Wires, l'une des figures de proue de la scène de San Francisco avant une terrible implosion sur la route du festival South By SouthWest. Bien heureusement, son rebond fut immédiat avec Warm Soda, quatuor plutôt fortiche dans un genre de bubblegum à guitares, aux évidentes réminiscences des Strokes. L'an dernier, il avait usiné l'exaltant "Someone For You", belle petite fabrique de tubes avant, donc, ce retour surprise quelques mois plus tard. Alors, quid de ce "Young Reckless Hearts" ? Disons qu'il connaît l'écueil traditionnel des deuxièmes albums trop rapidement dégainés, soit une légère

baisse d'inspiration — "When Your Eyes Meet Mine" est même une redite de "Waiting For Your Call" — et une écriture moins tranchante. Mitonné dans les studios personnels de Melton, il s'agit d'une suite assez timorée à l'opus précédent, malgré le renfort d'un violon occasionnel, mais qui en garde les atouts maîtres : des mélodies sucrées ("Thing That We Saids"), enrobées d'une rythmique enlevée et de textes au romantisme fleur-bleue ("The One I Need") susurrés par un Melton au filet de voix caractéristique. Ce qui ravit particulièrement, c'est que ce dernier retrouve ici une certaine flamboyance guitaristique qu'il avait un peu laissée de côté récemment, comme en attestent "Forbidden Emotions", "Postcards", et surtout la fière "Stranger To Me", superbe chevauchée psychédélique et sûrement l'un de ses meilleurs morceaux à ce jour. Un disque attachant, donc, et dont le charme naïf porte la marque de son auteur. ✪✪✪ 1/2

JONATHAN WITT

Birth Of Joy

"Prisoner"

GRAND PALAIS/ MODULOR

Fort du succès de sa compilation sortie l'an passé ("The Sound Of Birth Of Joy"), le power trio hollandais Birth Of Joy frappe le fer tant qu'il est chaud et revient avec un nouvel album tellurique. On s'était amusé l'an dernier à décrypter les influences apparentes sur chacun de ses morceaux (Doors, Canned Heat...), le groupe s'étant fait une spécialité de synthétiser le son des grands groupes blues-rock des années soixante. Il semble qu'une année de concerts ininterrompus ait induit un certain changement d'approche chez Birth Of Joy. Plus monolithique que jamais, le groupe a décidé de pousser les amplis à onze et propose un son résolument hard rock, tendance stoner. Afin de durcir le ton et d'obtenir une mélasse épaisse, le trio joue la surenchère en doublant systématiquement la saturation de sa guitare d'un clavier Hammond rauque. Il en résulte une collection de riffs hénaurmes ("Grow", "The Sound", "How It Goes", "Rock'n'roll Show") sur lesquels le chanteur Kevin Stunnenberg vient scander des textes paranoïaques. Ce dernier a d'ailleurs la bonne idée cette fois-ci, de mettre le holà sur ses inflexions *morrisoniennes* (qui pouvaient être une distraction). Seul le titre "Holding On" vient rappeler cet héritage dans cet album où Birth Of Joy emprunte plus au vocabulaire stoner

qu'au classic rock (notons toutefois dans cette veine l'excellent "Longtime Boogie"). Entre deux coups de sang, le groupe sait ralentir le tempo afin d'apporter des respirations bienvenues. Il en résulte des titres épiques tels que "Clean Cut" ou ce "Three Day Road" fait de passages atmosphériques et de solos héroïques, preuve que Birth Of Joy est en train de devenir une drôle de bête. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

SIDILARSEN

NOUVEL ALBUM CHATTERBOX

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE

Une pulse dantesque, on dégage le passage, Sidilarsen est de retour !

EN CONCERT

13.03.14 BORDEAUX (33) Rock School Barbey
15.03.14 TULLE (19) Des lendemains qui chantent
21.03.14 MONTAUBAN (82) Le Rio
28.03.14 AUCH (32) Le Cri'art
29.03.14 MACON (71) La Cave à musique
11.04.14 SAVIGNY LE TEMPLE (77) L'Empreinte
12.04.14 LILLE (59) Le Splendid
25.04.14 BREST (29) Le Vauban
26.04.14 NANTES (44) Le Ferrailleur
30.04.14 COGNAC (16) West rock
03.05.14 HAGEN (Allemagne) Kuz Pelmke
06.05.14 HAMBURG (Allemagne) Hafenklang
07.05.14 KÖLN (Allemagne) Underground
28.06.14 ST CALAIS (72) Festival Soirs au village
18.07.14 DOUR (Belgique) Dour Festival
15.08.14 TRUYES (37) Festival Cosmopolite

+ D'AUTRES DATES À VENIR...

LE CLIP "COMME ON VIBRE" ICI

www.sidilarsen.com | www.facebook.com/sidilarsen | www.sidistore.fr

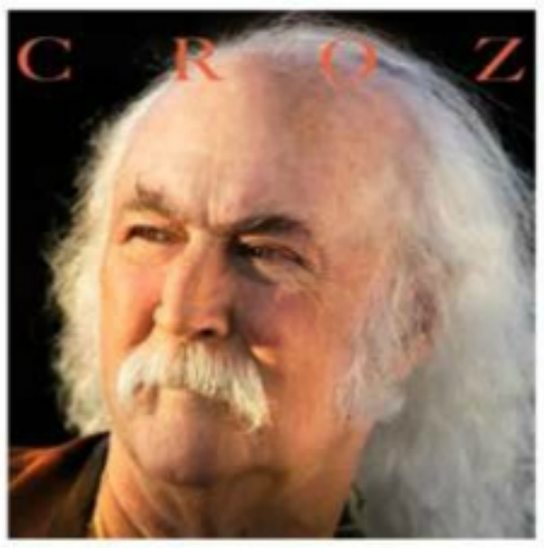
Disques classic rock

David Crosby

"Croz"

WARNER

Le terme s'applique plus volontiers aux guitaristes, mais David Crosby est un chanteur authentiquement *planant*. Une voix charpentée dans l'éther, un phrasé comme un glissement d'air. Cette sensation, on l'avait presque oubliée : "Croz" est son premier album en vingt ans (son quatrième en six décennies de carrière), l'homme ayant préféré se consacrer aux tournées avec ses acolytes Nash et Stills ou au groupe CPR, formé avec son fils James Raymond. Ce dernier coproduit et cosigne cet album inespéré, à la hauteur de la légende de ce grand survivant des sixties. David Crosby n'a pas oublié ses combats, préoccupé de l'état du monde — *"Fear is the antithesis of peace"*, déclame-t-il dans "Time I Have" — ou sidéré par les



attaques de drone conduites par son pays au point d'y trouver la matière de l'une de ses plus belles chansons ("Morning Falling", que ne renierait pas Thom Yorke). Accords ouverts, métriques peu orthodoxes, harmonies vocales cristallines, Crosby réaffirme un univers sans équivalent parmi sa génération, dont il posa les jalons dès le troisième album des Byrds, en 1966. Grâce à une excellente section rythmique, il y ajoute ici une urgence et un souffle qu'on pouvait craindre de ne pas entendre. Seul "Dangerous Night", tentative trip-hop dont le refrain rappelle le tournant FM des années 80, dépareille les réussites que sont l'élégiaque "Holding On To Nothing" transpercé par la trompette de Wynton Marsalis, "The Clearing" tout en tensions orientalisantes, ou "Set That Bagage Down", incisif mais mal nommé : à 72 ans, son auteur n'a toujours pas posé ses valises. Le cow-boy cosmique voyage même encore très bien. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Joe Louis Walker

"Hornet's Nest"

ALLIGATOR/ SOCADISC

Bluesman emphatique mais sans cuistrerie, Joe Louis Walker milite pour la droite décomplexée, celle qui sort de la manche, laisse des Ray-Ban sans monture et des dentitions à damier. JLW est l'un des rares *soloteurs* de blues qui, comme Buddy Guy ou Robert Cray, ne récite pas son bréviaire héroïque. Il joue des solos d'abord récalcitrants qui deviennent fous, et déraillent parfois en éclats de rire hystériques ("Ramblin' Soul"). 64 bougies sur le gâteau, une vingtaine d'albums sur le CV, *le nid du frelon* est son deuxième laser pour Alligator. JLW tourne encore un joyeux bordel canalisé par une vraie dynamique de producteur, en l'occurrence *"le Willie Dixon blanc"* Tom Hambridge, celui qui emmène toujours ses patients enregistrer à Nashville. JLW n'a pas la chasteté inviolable d'un Muddy Waters. Rythmiques martiales, blues chargés au hard rock, béliers de cuivres soul et chant à l'avenant, rock sudiste, *gospelbilly*, mixage spécial sourds et malentendants, pagaille de chœurs, orgues de Staline, de la reverb comme si elle venait d'être inventée, un orage de guitares qui gronde tout le long de l'album... A part "I'm Gonna Walk Outside", que reste-t-il du blues dans cette jungle ? Un flottement menaçant peut-être, et quelque chose de si

réaliste dans l'apostrophe. Comme disent les Rics : *"All killer no filler."* Deux reprises respectueuses et joliment rhabillées : un Stones de 1965 ("Ride On Baby") et un Roy Hamilton de 1957 ("Don't Let Go"). "Hornet's Nest" s'impose surtout comme un grand disque de rock et de gospel à l'embonpoint délicieusement vulgaire, une shooteuse pleine à ras-bord de bons produits dopants. ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Paul Rodgers

"The Royal Sessions"

PIE/ 429

Un album de reprises soul n'est certes pas l'idée la plus innovante du siècle, mais Paul Rodgers fait un candidat intéressant. Comme la plupart des shouters anglais de sa génération, le natif de Middlesbrough fut traumatisé à l'adolescence par les déferlantes de hits Stax ou Motown. Il en fit ensuite autre chose et triompha sur le terrain qu'il s'était choisi : le heavy blues de Free, teinté d'accents soul (ah, la basse d'Andy Fraser !), puis le hard rock, moins subtil, de Bad Company. Se frotter aujourd'hui aux chansons originelles constitue sans doute le rêve d'une vie, comme l'intéressé l'écrit dans les notes de pochette, mais il l'expose également au risque de la comparaison. Pour l'occasion, Rodgers n'a pas fait les choses à moitié : le Royal Studio

de Memphis, antre du label Hi (guère représenté ici dans le répertoire, presque exclusivement centré sur Stax), et les musiciens historiques de celui-ci avec, en tête, les légendaires frangins Hodges, Charles et Leroy, orgue et basse, respectivement. En appui : cuivres, chœurs, cordes, le tout capté live sur bandes analogiques, à l'ancienne. Quatre morceaux d'Otis Redding sont au menu, des monuments comme "I've Been Loving You Too Long". Pas fou, Rodgers troque la pure ferveur de Redding contre des modulations sucrées qui virent à l'afféterie, ajoute ici et là quelques phrases de son crû et ne dissipe pas un sentiment d'embarras. Le reste, surtout les blues d'Albert King ("Down Don't Bother Me", "Born Under A Bad Sign"), est plus probant, mais les arrangements collent par trop aux versions d'origine et Paul Rodgers n'a plus le coffre de ses vingt ans. Comparaison plutôt défavorable, donc. ✪✪ 1/2

BERTRAND BOUARD

Robben Ford

"A Day In Nashville"

MASCOT/ PROVOGUE

Robben Ford aime décidément les contraintes stimulantes. Son impeccable "Bringing It Back Home", l'an passé, avait été gravé avec le même micro d'une unique guitare ; celui-ci, son nom l'indique, ne lui a pas pris plus d'une journée. Nuance de taille : là où le précédent offrait sept reprises et deux compositions, "A Day In Nashville" inverse presque exactement les proportions, histoire de rappeler que l'homme a tiré quelques leçons de songwriting lors de ses gigs aux côtés de Joni Mitchell ou George Harrison, dans les années 70. Le voici donc narrateur d'épopées mexicaines tournant vinaigre ("Green Grass, Rainwater") ou se persuadant de résolutions improbables ("Ain't Drinkin' Beer No More"). On en voit qui froncent les sourcils : Ford n'a pas non plus viré singer/ songwriter. A 62 ans, le guitariste n'a même jamais mieux joué. Le voilà qui perfore le slow blues "Midnight Comes Too Soon", jubile sur des tourneries rhythm'n'blues et décolle à la verticale sur deux instrumentaux funky à se pâmer. Ses phrases chaudes, pleines de subtilités jazzy sans perdre en incision, sont un modèle d'intelligence, à mille lieux des clichés qui polluent de trop nombreux disques de blues-rock. L'unité d'humeur du disque, une

allégresse contagieuse, bénéficie bien sûr de la rapidité de l'enregistrement, d'autant que Ford a eu l'excellente idée de reconduire un trombone (déjà présent sur "Bringing It Back Home") qui confère à l'ensemble une patine funky du meilleur effet — notons la présence de l'ancien Black Crowes Audley Freed comme guitariste rythmique. Conclusion : un disque chaudement recommandé à tous les groupes qui planifient des semaines de studio. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Disques français

Skip The Use

"Little Armageddon"

POLYDOR

Révélons le tout de suite : cette *"Petite Apocalypse"* a tout d'un grand disque, remarquable fait d'armes concernant le toujours difficile second album après un premier effort couronné de succès. Les Skip The Use lillois sont nos Pierres Qui Roulent. Ils ont construit leur rock fusion parfois teinté d'electro sur les cendres d'un punk abrasif pour mieux s'émanciper ensuite d'influences parfois mortelles quand elles ne sont pas perverties à temps. Matt Bastard s'est imposé lors de la dernière saison estivale comme une bête de scène dont l'énergie le dispute à l'humour. Skip The Use montre ici une capacité incroyable à s'investir dans des genres très différents avec évidence et maestria mais il surprend vraiment avec des titres disco colossaux comme ce reggae qui

aurait couché avec Daft Punk ("Nameless World"), "The Taste" ou l'ultra tube "Lust For You" évoquant, la voix de Matt mise à part, le meilleur Blondie *vs* Moroder. "Etre Heureux", seul titre en français, s'avère aussi un hit, texte triste et presque désespéré. Skip The Use livre la dose nécessaire de rock ("Second To None", "Gone Away"), de ska ("The Wrong Man"), de glam ("Little Armageddon") et de punk rock sans fioritures ("STU") sans quasiment jamais faillir au long de ces 15 titres titanesques qui risquent bien de faire de lui le grand gagnant de 2014. En effet, la force du groupe est d'avoir su donner suffisamment d'amplitude et de grooves malins à sa rage pour en faire un challenger très sérieux de toutes les ondes FM et vu la force des compositions, il risque bien d'illustrer l'une de ses fameuses *punchlines* à la face d'un business cramoisi : *"We're like Johnny Cash's middle finger !"* Disque de l'année *so far*. ✪✪✪✪

HERVE DEPLASSE

Lou Marco

"Sous La Peau"

MUSIC UNIT

Ces quelques lignes commencent par un joli paradoxe : comment peut-on éprouver autant de joie et de plaisir en écoutant cette collection de chansons aussi tristes et sombres qu'une nuit sans lune un premier novembre sous la pluie ? Eh bien c'est possible, tellement Lou Marco a su poser les bases d'un univers entre Tim Burton, le cabaret, les Sparks, Emilie Simon et bien d'autres sur fond d'electro évoluant du rock à la chanson française. Bon ? Ça, c'est pour brièvement décrire l'ambiance avant de passer au plat principal : la voix. Elle est simplement fascinante et devrait accrocher sans problème tous les amateurs de fragilité gravée dans la cire. A ce sujet, la reprise subtilement dépouillée de "India Song" de Marguerite Duras en duo avec Arthur H pointera certainement du doigt une voix sans doute un peu trop habillée à grands renforts d'effets sur les dix autres titres. C'est un peu dommage de camoufler de la sorte un tel argument vocal. Cela dit, l'habillage electro étant plutôt bien coupé, nombreux seront les auditeurs qui apprécieront l'engin tel qu'il est présenté. Parmi les points forts de l'album, la grande majorité des textes sont des créations de Nikola Acin qui devraient en toute logique achever de convaincre le public que le jeune homme est parti bien trop tôt.

Pour s'en convaincre, l'écoute de "No One" en ouverture d'album résume le sujet à elle toute seule même si le constat est aussi valable pour "Angry At The Fridge" et "Cherry Red". Pour le reste, mention spéciale au batteur dont le jeu très enlevé propulse la voix sans jamais l'écraser. Comme quoi une frappe bien virile n'est pas incompatible avec une certaine forme de sophistication musicale. ✪✪✪✪

GEANT VERT

Normandy All Stars

"Forty Five"

NAS

Depuis les premiers exploits, dans les années 60, du parrain historique et défricheur Little Bob, jusqu'à Dick Voodoo, le duo qui crée le buzz aujourd'hui, la saga du rock havrais n'a jamais été un fleuve tranquille. Et pour cause, l'estuaire de la Seine est ouvert à tous les embruns. Mais curieusement l'écume de ces vagues-là, qui mousse de nombreuses influences et agit comme un aimant sur les musiciens de la ville, en a attiré d'autres. Oui, c'est là que Dr Feelgood a joué en premier en France, et où Elliott Murphy a enregistré un paquet de ses albums les plus récents. L'air marin y est pour beaucoup, mais l'Américain de Paris s'y connaît également en accompagnateurs de qualité et, après avoir requis les

services du guitariste Olivier Durand il y a une grosse quinzaine d'années, il travaille désormais avec deux autres musiciens du cru. Profitant de rares *days off* — Elliott tourne beaucoup — ils ont mis en boîte ce premier opus dont l'essentiel a été enregistré à Bruxelles, avec l'aide de Charles de Schutter et Alain Digue. En dix titres originaux (dont deux en français) et une reprise ("Rock Ballad"), Olivier, Laurent Pardo (basse) et Alan Fatras (batterie) confirment que l'Amérique, en face, n'est finalement pas si loin. Dans la mouvance de Springsteen (Bruce), Nile (Willie) ou Forbert (Steve), les Normandy All Stars jouent le rock('n'folk) comme là-bas ("Yesterday", "Peace Of Mind"), et Durand se débrouille mieux qu'honorablement au chant ("Forty Five"). Et si "Enjoy Your Stay" sonne comme un cousin éloigné du "Take Me To America" de Marc Minelli, autre Havrais magnifique, c'est parce que cette famille-là, *dysfonctionnelle* peut-être, en est bien une. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Fauve

"Vieux Frères – Partie 1"

FAUVE CORP/ WARNER

En quelques mois, Fauve est devenu un véritable phénomène. Parti à l'assaut du web avec plusieurs clips habilement réalisés, le collectif, qui sait soigner son image, s'est retrouvé propulsé dans les hautes sphères du buzz. Surfant sur la vague et porté par un titre puissant ("Blizzard"), il a réussi à imposer son premier EP et, en tournée, s'est mis à collectionner les concerts à guichets fermés avant même que ne sorte cet album. Pas besoin d'être devin pour imaginer l'attente qu'il y a autour de celui-ci et la pression plus ou moins consciente que la formation a subie pendant sa préparation. Sans chercher à ternir le tableau, il faut bien reconnaître que le registre dans lequel elle évolue est relativement étroit. Utilisant le talk-over, cultivant une névrose dépressive permanente comme toile de fond de ses textes (attitude censée exprimer le mal-être de toute une génération), le style Fauve a tout pour très vite tourner en rond. On sentait déjà les limites de l'exercice sur l'EP, la bonne idée sur cet album aurait été d'ouvrir tant le champ musical que celui de la réflexion. Malheureusement, hormis quelques trop rares exceptions comme le très convaincant "Voyous", le collectif continue d'exploiter la même veine, frôlant par moments sa propre caricature ("Requin Tigre") et n'évitant

évidemment pas l'écueil de la redite, voire par endroits celle de l'auto-plagiat ("Jeunesse Talking Blues"). On a très nettement l'impression que Fauve se retrouve pris à son propre piège. Une belle posture, presque trop confortable, à laquelle un large public a fortement adhéré, et de laquelle il va bien être difficile de s'éloigner sans se perdre complètement. ✪✪

ERIC DECAUX

Dick Voodoo

"Dick Voodoo"

PAPA'S PROD

Il aura donc fallu attendre la fin 2013 (et le début 2014) pour qu'un groupe havrais — ils ne sont que deux, mais ça compte — fasse enfin une sorte d'unanimité dans la presse musicale nationale, qui, depuis peu, tresse de jolies lignes à son endroit. On ne risque pas de bouder ce plaisir-là, tout en rappelant que la scène historique locale (City Kids, Fixed Up, Bad Brains, Roadrunners, Backsliders, Crumble Lane, etc) n'a jamais manqué de groupes enthousiasmants. On ne saura jamais pourquoi ils n'ont que rarement trouvé grâce aux oreilles d'une profession qui fait la pluie et le beau temps un peu partout mais, effectivement, pas au Havre où le vent, la flotte qui dégringole du ciel et les influences implacables de l'Angleterre

et des USA constituent le seul baromètre auquel on se réfère. Remarqués depuis une petite dizaine d'années, Dave (chant) et Maxime (machines) ne forment pas un groupe comme la cité portuaire en a tant enfanté. Leur rock à eux, dru et fier, rappelle davantage Suicide, Sigue Sigue Sputnik ou Dead Sexy Inc et, dès leurs premiers EP ("Glossy Lips" en 2005, "Mirage Of Lust", paru l'année suivante), on sentait poindre quelque chose d'unique. L'electro-crade minimaliste, urgent et maîtrisé (par DJ Krikor qui a aidé le duo à finaliser ce premier album) de Dick Voodoo, vient des entrailles d'une ville qui ne tolère ni la posture, ni la supercherie. Dans "Under Breath", "Ben's Truck", "Low Tide" ou "Sylvie", Dave et Maxime déploient, sans trahir leurs racines, la puissance de feu d'un jet-ski-torpilleur, piloté par un robot épileptique qui ferait des huit entre les digues pour amuser les touristes et rappeler qu'en matière de patrimoine, il n'y a pas que celui de l'UNESCO qui vaille. Qu'on se le dise. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

The Inspector Cluzo

"Gasconha Rocks"

FUCKTHEBASSPLAYER

Le quatrième album autoproduit (en cinq ans) du duo de Mont-de-Marsan impose d'emblée sa singularité et réserve son lot d'excellentes surprises. Les deux Gascons aiment désorienter et ne s'en privent pas, tout en entretenant une passion rock qui n'est jamais prise en défaut. L'ouverture irrésistible ("Hello/ Goodbye Education") constitue une attaque techno rock qui cultive les guitares heavy, les riffs obsédants et un chant anglophone à l'arraché. Cette option se confirme quand disparaît toute référence modernisme au profit d'un riff de guitare obsédant et de voix proches du hurlement suraigu ("Black Spirit") ou d'un rythme lascif et sinueux, tel "I Am (Not) A Super Heroe"... Et puis, on a l'impression d'un véritable saut dans le temps : ne serait-on pas à Londres, entre fin des sixties et début des seventies, quand les guitares en folie prennent le pouvoir et que les shouters enflamment un blues-rock qui opère sa mutation hard ? Mais l'inspecteur bicéphale a plus d'une corde à son arc et, avec l'aide d'une section de cuivres additionnelle, il s'offre une parenthèse funky où l'organe vocal révèle toutes ses potentialités groovy ("Lo Camin De La Hesta", "The Duck Guit Blues") avant de revenir aux fondamentaux

rhythm'n'blues à l'occasion d'une charge pétaradante ("Move Over Monsanto") ou d'un hymne lancinant porté par des chœurs obsédants ("Better Off In Afghanistan"). Et tout se termine par une ballade déchirée ("Crossroads Rendez-Vous") qui constitue l'unique pause d'un album virevoltant et d'autant plus impressionnant qu'il est d'une extrême concision et donne ses lettres de noblesse à un artisanat sonore proche du rock garage. ✪✪✪✪

H.M.

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

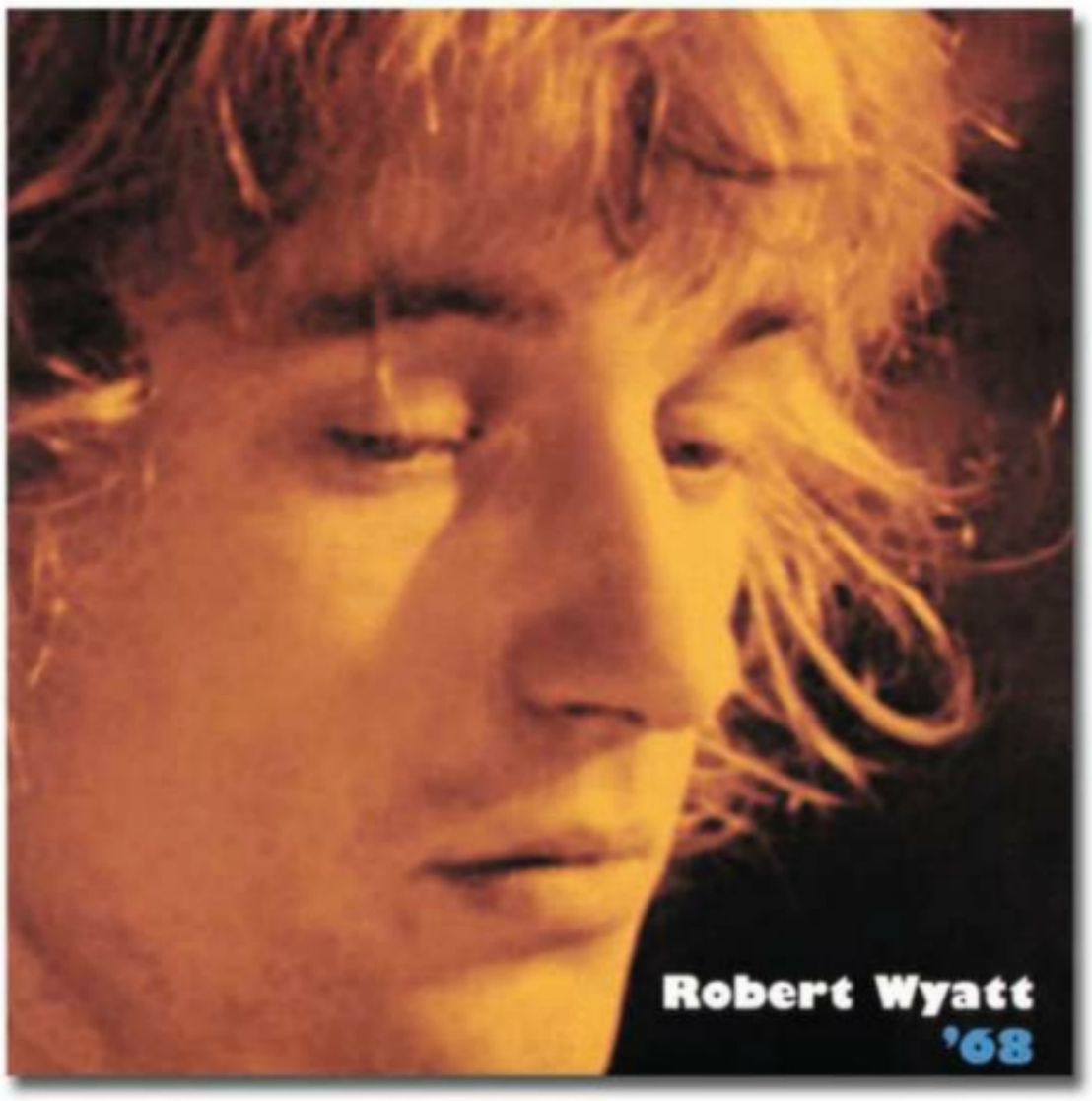
Punk brutal et glaciation arty

Small Faces

"HERE COME THE NICE"

Immediate/ Charly

La grosse affaire du mois est naturellement ce coffret assez coûteux (près de 200 € — il y a encore quelques années, nous aurions tout de même parlé de 1200 francs...) dédié au passage des Small Faces chez Immediate. Lorsqu'is débarquent dans le magique label monté par Andrew Oldham, Marriott et ses troupes sont encouragés à se sentir libres — ce qui n'était pas le cas lorsqu'ils étaient managé par le rustre Don Arden pour leurs disques chez Decca — c'est-à-dire prendre des drogues, passer beaucoup de temps en studio et tester de nouveaux instruments et autres effets sonores. Bien. Il y a deux ans, Charly/ Universal avait magistralement réédité les deux albums Decca ("The Small Faces" et la compilation de hits et démos hâtivement assemblée par Arden intitulée "From The Beginning") ainsi que les deux suivants pour Immediate ("The Small Faces", un titre parfait pour compléter la confusion, et "Ogdens' Nut Gone Flake", la compilation posthume "The Autumn Stone" étant prévue pour la fin de l'année 2014). Aujourd'hui sort ce coffret ultra luxueux baptisé "The Immediate Years"... Comment justifier cela ? Au-delà de la présentation (memorabilia fabuleuse avec posters, cartes postales, quatre 45 tours vinyle, reproductions de photos signées Gered Mankowitz, publicités d'époque, livre superbe format 33 tours avec des témoignages de Pete Townshend disant que les Small Faces étaient pour lui le meilleur groupe du monde — c'est bizarre, il a dit la même chose à plusieurs reprises à propos des Stones — et que Kenney Jones est le *"meilleur putain de batteur"* avec qui il ait jamais joué — merci pour Keith Moon — David Bowie, Paul Weller, Glen Matlock, Chris Robinson, ou Robert Plant qui avait tout volé à Marriott, mais aussi Lita Ford, Paul Stanley, Suzi Quatro, un Sparks, un Cheap Trick ou un gonze de Journey (qui souvent n'ont rien à dire mais le disent quand même), que propose ce coffret a priori mirifique ? Quatre CD. Un pour les singles faces A et B, puis trois autres de *prises alternatives*, de répétitions en studio, agencées de telle manière (parfois plusieurs versions différentes à la suite, comme les CD d'inédits de Charlie Parker à la fin des années 80) qu'il est à peu près garanti que personne ne les écoutera jamais plus d'une fois. Eh oui, on lit bien, il n'y a pas l'intégralité des titres pour Immediate, soit les deux albums et la compilation cités plus haut. Les concepteurs de l'objet justifient leur choix dans une longue introduction expliquant que les bandes-master d'Immediate ont été détruites et qu'ils ont donc choisi de proposer ces *work in progress*, ébauches très courtes de morceaux prétendues fascinantes. Fascinantes, on s'en doute, uniquement pour Paul Weller, Steve Craddock et quelques très riches fanatiques qui, d'ailleurs, n'auront pas à le payer. Naturellement, les fans, dont on fait partie, s'amusent d'entendre les multiples étapes, dont certains faux départs de 20 secondes, de morceaux aussi mythiques que "Green Circles" ou "Red Balloon", de purs passages instrumentaux de travail, et d'entendre les cockneys se causer en studio, mais tout cela vaut-il vraiment plus de 160 livres sterling ? Bien sûr que non. D'autant qu'en ce qui concerne le CD de singles, Charly n'a pu récupérer que des bandes instrumentales éparses, et a donc *reconstitué* (avec l'aval de Kenney Jones et McLagan, sans doute heureux de toucher enfin leurs droits après des années de rééditions sur différents labels ne leur rapportant pas un flèche) en un nouveau mix les morceaux connus piste par piste. Tout cela sonne très neuf, et parfois fantastique, mais il n'empêche : c'est un douteux boulot de docteur Frankenstein, qui n'apporte strictement rien aux magistrales et récentes rééditions des albums finis, dont on nous avait annoncé à l'époque qu'ils étaient *"remasterisés"*. OK pour Decca, mais si les masters des faces Immediate n'existent plus depuis 1973, les deux rééditions de "Small Faces" et "Ogdens'..." vendues à grand renfort de publicité (et qui sonnent merveilleusement), l'ont été à partir de quoi ? En résumé : une arnaque totale, heureusement limitée à 3000 exemplaires.



Robert Wyatt

" '68"

Cuneiform/ Orkhestra

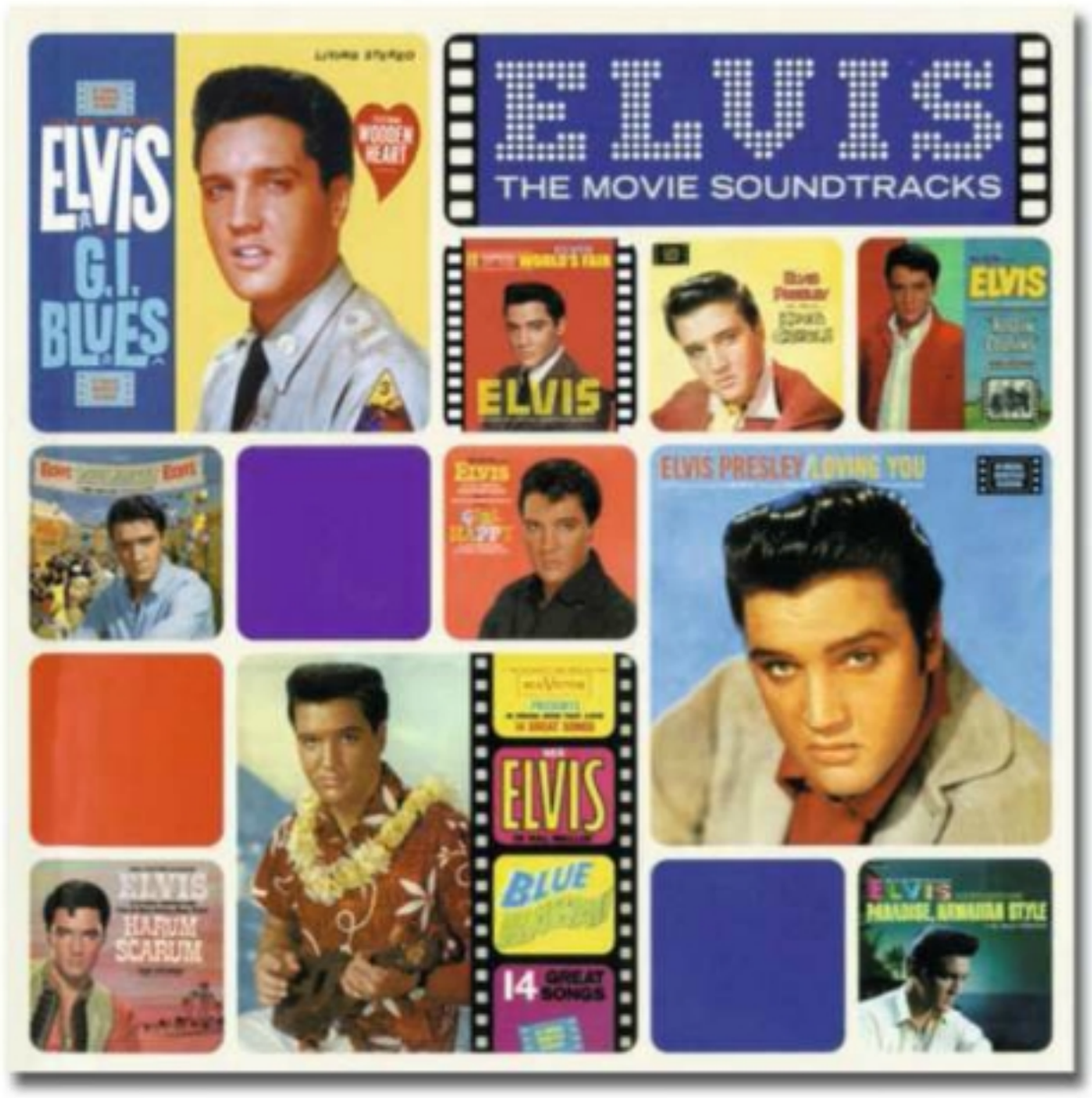
Le bon Robert en 1968. Il sort d'une tournée aux Etats-Unis en première partie de Jimi Hendrix, et on imagine que le public local n'a pas dû s'éclater sur les expérimentations de Soft Machine. A vrai dire, les membres du groupe *burroughsien* sont tellement déprimés que chacun s'isole et bricole de son côté. Wyatt, resté aux Etats-Unis où l'entourage de Hendrix lui offre du temps gratuit au studio Record Plant, n'échappe pas à la règle. Et enregistre ces titres dont certains sortiront sur le deuxième album de Soft Machine. Mais, et c'est l'intérêt de ce disque totalement inédit, il s'agit déjà de Wyatt en solo. Avec ses charmes, ses défauts, bref, tout ce qu'on adore chez lui. Excentrique, délicat, lettré, le Bob s'en donne à cœur joie (en particulier durant les 18 minutes de "Rivmic Melodies") et invite le Jimi à tenir la basse sur "Slow Walkin' Talk", assez jubilatoire. Hugh Hopper et Mike Ratledge sont parfois de la partie. Le son est très correct, les morceaux pas totalement achevés, on s'en fout : on parle de Robert Wyatt.

Elvis Presley

"THE MOVIE SOUNDTRACKS"

Sony

Le meilleur des BO d'Elvis avait été réuni sur le coffret "The Essential 60's Masters Vol 2", l'intégralité était quant à elle restituée dans un autre présenté en forme de boîte de bobine de film (comme "Metal Box" de PiL). Ces deux machins étant très chers vu la qualité très relative de



leur contenu, on peut recommander aux adorateurs d'Elvis, et à ceux-là seulement, ce nouveau coffret (21 CD) au prix nettement plus démocratique. On distinguera naturellement les premiers volumes, des albums réunissant quelques titres utilisés au cinéma, et d'autres ajoutés à l'occasion, souvent excellents mais peu nombreux : "Jailhouse Rock", "Loving You", "King Creole" et "GI Blues", truffés des perles que l'on sait. Arrive ensuite le reste, ces innombrables musiques de films catastrophiques aux compositions très faibles malgré quelques éclairs ("Viva Las Vegas", "Can't Help Falling In Love", "You're The Boss", "Guitar Man", "Return To Sender"). Tout cela tiendrait naturellement sur un seul CD (95 % du reste est une certaine vision de l'enfer) mais les complétistes ne sauraient se contenter de si peu.

"Punk 45"

"VOL 2 - PUNK AND POST PUNK IN THE UK 1977-81"

Soul Jazz

Après un volume consacré à la scène américaine, Soul Jazz consacre une anthologie à quelques raretés britanniques. On n'y retrouvera pas Cabaret Voltaire, Magazine et autres stars du genre, les plus connus ici étant les Mekons, Swell Maps, Josef K, Johnny Moped et Television Personalities (pour leur classique et hilarant "Part Time Punks"). Pour le reste, c'est du pointu : Cravats (très intéressants), Cigarettes, Prefects (excellents), Disturbed, Jermz, Nerves, Users, O Level (du mythique et très excentrique Ed Ball), Lines, Scabes, Roses Are Red. C'est l'âge d'or du DIY, des labels indépendants (Small Wonder

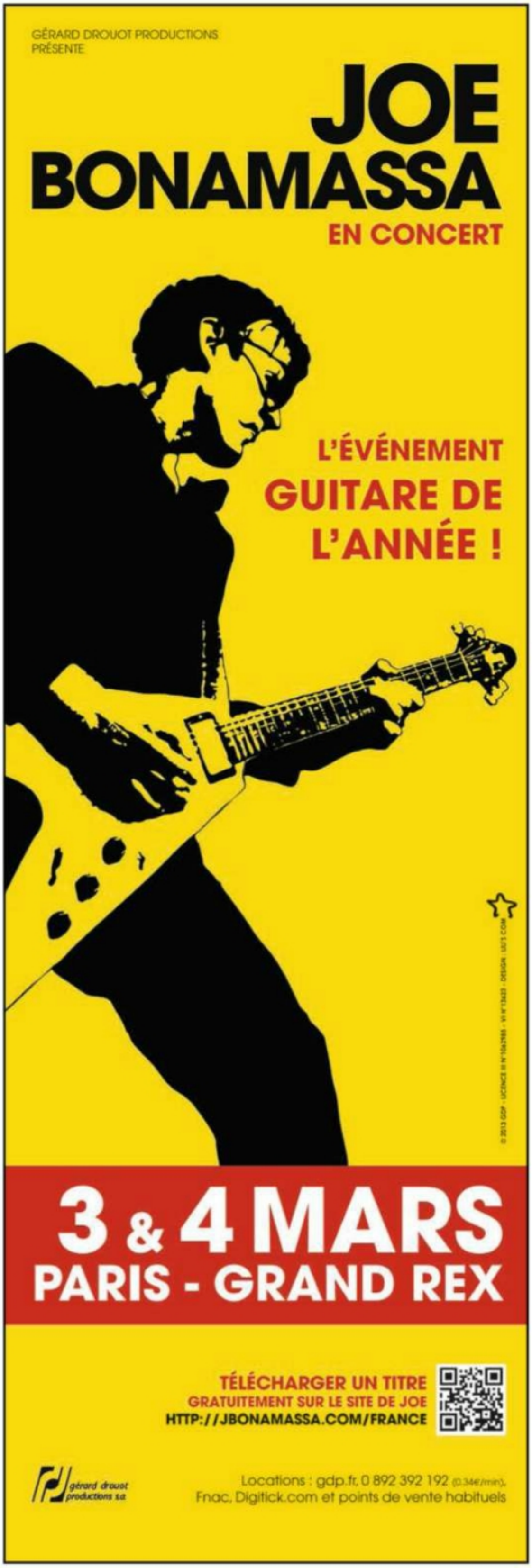
et Rough Trade en particulier) et des singles autoédités. Le tout hésite entre punk brutal et glaciations arty quasi industrielles (Eric Random, signé sur Les Disques du Crépuscule à Bruxelles) et montre parfois de curieuses évolutions, comme les Killjoys de Kevin Rowland, qui sonnent curieusement comme Sham 69 (lui-même chantant exactement comme Pursey), c'est-à-dire très différemment des Dexy's Midnight Runners qu'il allait bientôt fomenter. Une compilation idéale pour les maniaques du genre et autres traqueurs de pépites rares

Al Green

"GETS NEXT TO YOU"
"LET'S STAY TOGETHER"
"I'M STILL IN LOVE WITH YOU"
"LIVIN' FOR YOU"
"THE BELLE ALBUM"
"GREATEST HITS"

Hi Recordings/ Fat Possum

C'était l'époque (1972, année de sortie de ces deux albums quintessenciels) où Al Green et sa clique de Memphis avaient révolutionné la soul avec une idée dont on s'étonne qu'elle ait si bien marché.



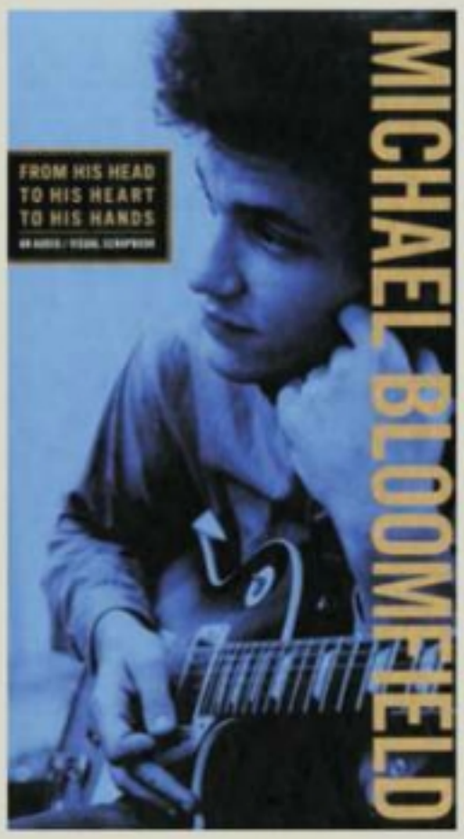
Minimalisme revendiqué, économie de moyens : quelques cuivres ponctuels, une batterie métronomique dévouée à sa charley (Al Jackson), quelques chœurs tout en retenue, deux ou trois giclées d'orgue, et la production taiseuse de Willie Mitchell, le Sam Phillips de Hi Records. Les bonnes compositions tombaient comme la pluie sur Londres en février : "Let's Stay Together", "La-La For You", "I'm Still In Love With You", "What A Wonderful Thing Love Is", accompagnés de reprises fonctionnant plus ou moins bien ("Pretty Woman" du Big O, "How Can You Mend A Broken Heart" des Bee Gees), et certains de ces albums ("Let's Stay Together", "I'm Still In Love With You" et "The Belle Album" en particulier) sont devenus de grands classiques de la musique noire seventies. Les années passant, on peut apprécier de moins en moins les petits couinements pré-Prince du futur Révérend, comme son absence totale d'énervement viril, la pauvreté répétitive de son orchestration, mais il faut bien admettre qu'il a largement contribué à renouveler le genre — même si on préfère largement, à la même époque, les grandes avancées de Curtis Mayfield — et à influencer beaucoup de gens, parmi lesquels, des années plus tard, les blancs-becs d'Orange Juice, en Ecosse. Enfin, pour emballer tout en servant un drink, c'est tellement suave que c'en est idéal. Superbes remasterisations.

Guy Skornik
"POUR PAUWELS"
Martyrs of Pop

Dans le genre rare et étonnant, cette réédition que l'on doit à l'exégète Jean-Emmanuel Dubois. Un album à la gloire de Pauwels. C'était, on s'en doute, avant la conversion au catholicisme, la création du Figaro Magazine et le *"sida mental"*. A l'époque, Pauwels était l'idole de tous les niais fascinés par son "Matin Des Magiciens" (co-écrit avec Jacques Bergier), l'occultisme, l'ésotérisme, le secrets des nazis, le tunnel traversant la terre, les *"hommes en noir"*, l'alchimie et

LE MATCH DES SIX-CORDES

Michael Bloomfield
"FROM HIS HEAD TO HIS HEART TO HIS HANDS"
Sony



A ma gauche, Mike Bloomfield, guitariste juif américain nordiste mort d'une overdose en 1981 à l'âge de 37 ans. La guitare qu'on lui a offerte lors d'une bar-mitsva aura été vite maîtrisée. Dès 1964, il est signé par John Hammond senior chez Columbia, et les auditions qu'il passe alors, dont certaines inédites ouvrant ce coffret, montrent un talent époustouflant. A l'aise dans le style de Merle Travis comme dans les solos blues, le gamin était un ténor. Avec, toujours ce son acéré, hyper tranchant, celui de sa Telecaster qui enflammera naturellement le Paul Butterfield Blues Band, probablement le groupe de blues de Chicago le plus respectable de sa génération, puis "Highway 61 Revisited", qui lui permettra de rencontrer Al Kooper et d'éclabousser l'album de ses giclées aigrelettes (le fameux *son mercuriel*). Il s'intéresse alors à la musique indienne, comme tant d'autres à l'époque, et incorpore ces nouvelles influences au Paul Butterfield Blues lorsqu'il y retourne. La carrière de Bloomfield devient alors ce parcours heurté réservé aux guitaristes prodiges n'ayant pas la chance d'être solidement figés dans un groupe à succès. Il y aura Electric Flag, capable de grandes choses, puis diverses associations, avec Al Kooper, John Hammond Jr, Dr John, Rick Grech (Traffic) ou Carmine Appice. Le glam rock, le hard et le punk défilent, la musique de Bloomfield, toujours ancrée dans le blues, n'est plus à la fête tandis qu'on célèbre de nouveaux guitar heroes plus gymnastes, plus tape-à-l'œil. Bloomfield se console dans l'alcool et l'héroïne, qui aura sa peau à l'orée des eighties, une décennie qui n'était assurément pas faite pour lui. Cet excellent coffret lui rend justice, sélectionnant le meilleur de sa carrière, donc certaines versions inédites des séances avec Dylan, dont un "Tombstone Blues" qu'il dynamite avec ses notes nerveuses. Il y a également le fabuleux "East West", enregistré en 1966 avec le PBBB, où on le voit s'envoler dans des solos libérés du carcan blues, puis on le retrouve chez Electric Flag (belle version de "Killing Floor" avec Buddy Miles à la batterie, d'ailleurs) pour ce mélange réjouissant de rock and roll et de soul, et ainsi de suite jusqu'à sa mort, parfois accompagné de Muddy Waters ou Janis Joplin. Trois CD, un DVD documentaire très touchant, rien à dire, c'est du très bon travail.

Duane Allman
"SKYDOG – THE RETROSPECTIVE"
Rhino (import Fargo)

A ma droite, Duane Allman, guitariste américain sudiste et protestant, mort d'un accident de moto en 1971 à l'âge de 24 ans. Une légende, célébrée par cet extraordinaire coffret de 7 CD qui ravira les fans. C'est une orgie : les Escorts, les Allman Joys, Hour Glass, 31st Of February (belle version de "Morning Dew" de Bonnie Dobson) ou The Bleus, d'abord, sympathiques groupes garage, blue-eyed soul ou psychédéliques, puis le Allman Brothers Band, et le reste. Et ce reste est impressionnant : *Skydog* a prêté ses talents considérables à Derek & The Dominos, Delaney & Bonnie, Aretha Franklin, Clarence Carter, Arthur Conley, Wilson Pickett, King Curtis, Laura Lee, Spencer Wiggins, les Sweet Inspirations, Otis Rush, Ronnie Hawkins, Lulu, Doris Duke, Laura Nyro, Boz Scaggs ou même le flûtiste Herbie Mann, brillant sans interruption dans les studios de Muscle Shoals. Parce que Duane Allman n'était pas un simple soliste : c'était, avant tout, un très grand accompagnateur, capable de sublimer les œuvres des autres, de s'adapter à leur style tout en apportant sa patte. Il faut entendre ce qu'il fait avec Pickett lorsque celui-ci explose littéralement "Hey Jude" et "Born To Be Wild". C'est à couper le souffle de finesse et d'inventivité. Parce que Duane n'était pas ce sudiste dégénéré que les détracteurs des Allman ou de Lynyrd Skynyrd se plaisent à imaginer. Adorateur de la musique noire, jouant dans un groupe racialement mixte, il a, avec sa guitare, contribué à sa manière à la lutte pour les droits civiques, se passionnant pour le blues, la soul, le jazz. Aussi à l'aise avec sa fidèle Les Paul qu'avec un antique Dobro, brillant avec ou sans bottleneck, le garçon était énervant de talent. C'est donc un gigantesque panorama de la musique du Sud des Etats-Unis qui s'offre ici en 129 morceaux qui devraient intéresser beaucoup de monde, y compris ceux, nombreux, qui ne goûtent guère le Allman Brothers Band, clairement sous-représenté ici.
Un coffret monstrueux.

tout le tremblement, aujourd'hui réservé, Dieu merci, aux lecteurs de Dan Brown. Pauwels et sa revue Planète avaient touché beaucoup de gens en cette sixième décennie du 20e siècle, où tout le monde avait puissamment envie de rêver. C'est là que le Français Guy Skornik, fortement marqué par ses lectures, sort cet album conceptuel en hommage au Louis, sur lequel il chante Fulcanelli, l'escroc débile Gurdjieff, et signes quelques titres invraisemblables comme "What Is Réalité ?", "Qu'Est-Ce Que Le Dream ?" ou "L'Ile De Pâques" (chacun sait que ces statues hideuses viennent de galaxies lointaines). Musicalement, son projet est pas mal, bien arrangé, bien joué, même s'il n'y a aucune mélodie réellement mémorable. Le problème de cette curiosité se niche dans les paroles incroyablement hilarantes (ce qui n'était pas voulu) et une voix pas très éloignée de celle de Lenorman, la banane des gens heureux. Il faut entendre Skornik bêler aux étoiles *"dwouim, dwouiiim, dwouiiiiim, qu'est-ce que le dwouiiiiiiiiiiim ?"*, pour réaliser quelle année fabuleuse devait être 1970, date de sortie de cet engin indescriptible.

The Beta Band

"THE REGAL YEARS (1997-2004)"

Regal/ EMI

Avec un peu de retard, rappel des fait : un coffret de six CD a paru, réunissant les œuvres des cinglés du Beta Band. C'est un peu beaucoup, mais tout de même, dès "Dry The Rain" (1997), le talent de ces gonzes de Manchester ne ressemblait pas à celui de leurs voisins. C'était Beck revu par le psychédélisme, la pluie, le cidre et les fish & chips. Ou, dans le sens inverse, le trip baggy revu et corrigé par des influences américaines. Instruments acoustiques, chœurs défoncés, nonchalance assumée. Un groupe rare, mais rarement convaincant d'un bout à l'autre de ses albums. Dans cette anthologie, pourtant, des moments de grâce impressionnent durablement : d'où sortaient-ils cette musique invertébrée, fantasque, heureuse ? On ne sait trop, mais le résultat est un opiacé en soi.

Speedy West & Jimmy Bryant

"BUSTIN' THRU – FLIPPIN' THE LID"

Bear Family

Imaginons les Joe Satriani et Steve Vai de la country fifties s'affrontant en duel. C'est inimaginable, naturellement, puisque Speedy West (pedal steel) et Jimmy Bryant (Telecaster folle) avaient, eux, une certaine classe. Voici donc ces virtuoses se courant après, le temps de 34 titres affolants (souvent instrumentaux) incorporant beaucoup de jazz et de Django dans leur country sudiste, le tout dans un halo de reverb proprement jouissif. Impressionnant. ❑

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

The Haden Triplets
"The Haden Triplets"
Third Man Records

Après les Stanley Brothers, Les Flying Burrito Brothers, Les Toxic Twins et autres Glimmer Twins, il faudra désormais compter avec les Haden Triplets !

Nées en 1971, Tanya, Petra et Rachel ne sont pas des néophytes de la scène musicale: Petra et Rachel officiaient dans les années 90 au sein du groupe de power-pop de Los Angeles That Dog.

Les filles du musicien de jazz Charlie Haden - leur frère Josh quant à lui va prochainement sortir un nouvel album de Spain - nous proposent un retour aux sources familiales.

Au début du siècle dernier, les grands-parents paternels originaires du Missouri avaient un show radio sous le nom de The Haden Family, parmi leurs invités de marque la Carter Family notamment. La mémoire des enfants et petits-enfants Haden reste marquée par ces moments partagés au son de la musique américaine du folk à la country, du bluegrass au jazz, du blues au gospel. Cet héritage reste bien ancré.

Comme tout bon disque, celui-ci part d'une rencontre: invité par son fils Joachim qui est batteur dans le nouveau projet des filles Haden, Ry Cooder - véritable ethnologue musical s'il en est - est emballé par leur prestation et leur reprise d'un titre de Bill Monroe est un véritable déclic. Le lendemain de la prestation, Cooder père se fend d'un appel téléphonique et d'une proposition: produire un album sous le nom des Haden Triplets et interpréter ces titres que plus personne ne peut entendre afin de les préserver.

La sélection des chansons oscille entre Bill Monroe, Carter Family ou bien Charlie et Ira Louvin, le tout enregistré live dans une maison transformée pour l'occasion en studio d'enregistrement, ce qui permet de retranscrire au mieux l'ambiance chaleureuse de ces pépites chargées d'émotion.

Jack White et son label Third Man Records héberge très logiquement ce Haden Triplets éponyme. Bravo.

GIBERT JOSEPH

Paris • Versailles • Toulouse • Dijon • Lyon • Clermond-Ferrand • Poitiers • Chalon sur Sâone • Macon • St Germain en Laye •

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

EDGAR BROUGHTON BAND

Planqué au sein de l'underground londonien des seventies, l'Edgar Broughton Band, bien que rarement cité par les *historiens* du rock, semblait, quelque part, le pendant de MC5 au Royaume-Uni : il cultivait un son sale et saturé sur fond d'utopies révolutionnaires, préfigurant par là le mouvement punk de quelques années.

Nos pas nous portent vers Warwick, paisible cité de l'Ouest de l'Angleterre. Un petit patelin tranquille ? Trop, certainement. Le jeune Ron Broughton et son frère Steve s'y ennuient, terriblement. Heureusement, bientôt surgissent le rock and roll des pionniers et le blues électrique estampillé Chess. Ron s'éprend de Howlin' Wolf, John Lee Hooker ou Buddy Guy, avant de craquer plus tard pour Cream, John Mayall et surtout Captain Beefheart. Sevrés de loisirs — il n'y a ni cinéma, ni discothèque en ville — les frangins décident d'agripper deux voisins, Arthur Grant (basse) et Victor Unitt (guitare), direction la salle de répète. Le quatuor devient l'Edgar Broughton Blues Band puis investit le pub du coin. Deux ans d'apprentissage seront nécessaires avant que les garçons, désormais des *freaks* arborant d'effrayantes tignasses, ne tentent leur chance à Londres. Ils déménagent donc pour Notting Hill, s'installant dans un squat peuplé d'étudiants sous *influence*... Pas de temps à perdre, l'époque frétille : au bout de la rue, le All Saints Hall abrite une scène très prometteuse, avec les Deviants ou Tyrannosaurus Rex. Cette ambiance communautaire et débridée imprègne la musique des frères Broughton, qui s'éloigne des traditionnelles douze mesures. Conséquence immédiate, l'irréductible Victor Unitt claque la porte, tel Clapton en son temps avec les Yardbirds. Le trio attire l'attention de deux managers, Peter Jenner et Andrew King, qui avaient déniché Pink Floyd au Marquee dès 1966. Ils arrangent une signature chez Harvest, filiale d'EMI. Un premier simple est immédiatement gravé, la diabolique "Evil", ainsi qu'un premier album nommé "Wasa Wasa". Celui-ci révèle en Ron Broughton un chanteur à la personnalité hors norme : sa voix évoque souvent les grondements râpeux d'un Captain Beefheart, mais sait aussi verser dans le baryton façon Jim Morrison, avec un goût certain pour la théâtralité. Ron est également un guitariste instinctif, qui maltraite le blues avec virulence. Derrière lui, son frère martèle, hilare, comme un petit Mitch Mitchell, tandis qu'Arthur Grant supporte l'édifice grâce à de robustes lignes de basse. Ce remarquable premier opus aligne des saillies blues tordues et lacérées ("Crying", "Neptune") et se conclut sur une épopée de quatorze minutes au riff mémorable ("Dawn Crept Away"). Après cela, l'Edgar Broughton Band impose sa griffe : hirsute, anarchiste, le redoutable trio déballe des morceaux engagés ("Up Yours !") et organise moult concerts gratuits. Malgré la censure, sa popularité augmente et il investit les studios Abbey Road pour son effort suivant ("Sing Brother Sing") qui se hisse à la 18e place des charts, ce qui constitue un bel exploit pour un disque aussi difficile d'accès. Car si les influences de Howlin' Wolf ("Old Gopher") et Bo Diddley ("Granma") sont toujours décelables, les titres plus étranges se multiplient comme "Psychopath" ou "It's Falling Away", litanies bizarroïdes récitées sur une rythmique lancinante. Après le 45 tours "Apache Dropout", qui mêle le célèbre instrumental "Apache" au "Dropout Boogie" de Captain Beefheart, les trois chevelus décident de rapatrier Victor Unitt (qui a entretemps fait un court passage chez les Pretty Things, officiant sur le lumineux "Parachute") afin d'affiner leur style. Cet attelage confectionne "The Edgar Broughton Band" en 1971 et publie là un sommet méconnu, d'une surprenante diversité musicale.

Les imprécations douteuses passent aux oubliettes au profit d'entêtantes mélopées folk ("Poppy", "Thinking Of You") au sein desquelles brille particulièrement la pépite "Evening Over Rooftops". Evoluant allègrement du boogie blues nerveux ("Call Me A Liar") à la ballade soul ("What Is A Woman For ?"), en passant par la country ("Piece Of My Own", avec un joyeux *fiddle*), les garçons démontrent une foudroyante maturation. Désormais il reste à conquérir les Etats-Unis et le groupe délaisse ses gérants historiques pour rejoindre l'écurie NEMS, compagnie de Wilf Pine, mafioso à forte poigne qui a su imposer Black Sabbath outre-Atlantique. Très vite, les manières quelque peu brutales dudit colosse — menaces et intimidation sont monnaie courante — déplaisent à nos rockers et le long-format qui suit est capté dans une ambiance délétère. En 1972, "In Side Out" reflète une inspiration aléatoire (malgré la virile "I Got Mad" et l'épique "It's Not You") et le folk est moins présent. Les affaires ne s'arrangent guère par la suite, car Vic Unitt s'éclipse définitivement et Harvest saque le groupe. Il a heureusement eu le temps d'enregistrer son proverbial chant du cygne : l'excellent et sous-estimé "Oora", qui surprend par sa production raffinée (violons, chœurs, guitares acoustiques) et ses mélodies délicates ("Green Light", "Hurricane Man"), imbriquées le long d'ambitieuses suites (sur le modèle de la seconde face d' "Abbey Road"). Suit une pause de deux années, puis l'honnête "Bandages" est publié. Las, le ver est dans le fruit, et les discordes sont telles que le groupe et Pine en viennent à s'écharper par voie de justice. Les frères Broughton l'emportent, une nouvelle trêve est décrétée. Un live sympathique (avec une version incandescente d' "Evening Over Rooftops") est chargé d'occuper le terrain en 1978, avant que Ron et Steve ne décident de reprendre du service, publiant confidentiellement l'anecdotique "Parlez-Vous English ?" puis le concept album new wave "Superchip". Sur cette ultime production, Ron et Steve tentent laborieusement de coller à l'air du temps (synthés, voix trafiquées) pour un piteux résultat où l'on peine à reconnaître les furieux de "Wasa Wasa". L'Edgar Broughton Band arrête ici les frais, puis se reformera épisodiquement au cours des décennies suivantes.

HELLFEST

20 21 22 JUIN 2014
CLISSON FRANCE

VEN 20 JUIN

IRON MAIDEN
ROB ZOMBIE
Queensrÿche
SABATON THERAPY?
SATAN CROSSFAITH NIGHTMARE

SLAYER
TRIVIUM
SEPULTURA DEATH ANGEL
M.O.D. TOXIC HOLOCAUST FUELED BY FIRE
DOYLE AIRENCE ANGELUS APATRIDA

SAM 21 JUIN

AEROSMITH
Deep Purple
StatusQuo
EXTREME SKIDROW BUCKCHERRY
LEZ ZEPPELIN KILLERS

AVENGED SEVENFOLD
SOULFLY
HATEBREED DAGOBA
WE CAME AS ROMANS PROTEST THE HERO
MISS MAY I OF MICE AND MEN DARKNESS DYNAMITE

DIM 22 JUIN

MAINSTAGE

BLACK SABBATH
SOUNDGARDEN
MEGADETH
ALTER BRIDGE SEETHER
CROWBAR LOFOFORA BLUES PILLS

MAINSTAGE

EMPEROR
ICED EARTH
BEHEMOTH ANNIHILATOR
ANGRA POWERWOLF IN SOLITUDE
SCORPION CHILD YEAR OF THE GOAT

THE ALTAR

KATAKLYSM SEPTIC FLESH
HAIL OF BULLETS NOCTURNUS AD LOUDBLAST
BLOCKHEADS KRONOS WEEKEND NACHOS

NILE BRUTAL TRUTH GORGUTS
THE CHURCH OF PUNGENT STENCH INCANTATION
SUPURATION BENIGHTED MERCYLESS

Opeth
PARADISE LOST SOILWORK
THE BLACK DAHLIA MURDER UNLEASHED REPULSION
ULCERATE OBLITERATION CARNAL LUST

THE TEMPLE

Watain
ENSLAVED TURISAS
IMPALED NAZARENE DESTROYER 666
GEHENNA IMPIETY NECROBLOOD + 1 GROUPE

Gorgoroth
ELUVEITIE TSJUDER
SHINING SKYCLAD MGLA
TROLLFEST TEMPLE OF BAAL + 1 GROUPE

1349
VREID - SOGNAMETAL SOLSTAFIR
EQUILIBRIUM URFAUST DORDEDUH
THE RUINS OF BEVERAST ALUK TODOLO AZZIARD

THE VALLEY

ELECTRIC WIZARD
GODFLESH KYLESA
KADAVAR ROYAL THUNDER DOWNFALL OF GAIA
CASPIAN CONAN MARS RED SKY

MONSTER MAGNET
CLUTCH PHILIP H. ANSELMO & THE ILLEGALS
ACID KING WITCH MOUTAIN SUBROSA
SAVIOURS HERDER HARK

unida
SPIRIT CARAVAN DOZER
HOUSE OF BROKEN PROMISES BLACK TUSK
LOWRIDER ZODIAC SATAN'S SATYRS WATERTANK

THE WARZONE

WALLS OF JERICHO
PRO PAIN DOWNSET SLAPSHOT
DEFEATER FIRST BLOOD BRUTALITY WILL PREVAIL
STICK TO YOUR GUNS + 1 GROUPE

MILLENCOLIN
COMEBACK KID 7 SECONDS
BL'AST! MISCONDUCT BURNING HEADS
AYS STINKY BOLLOCKS

TURBONEGRO
FLOGGING MOLLY MISFITS
MAD SIN LAST RESORT THE BONES
TAGADA JONES CRUSHING CASPARS COBRA

INFOS ET BILLETTERIE SUR WWW.HELLFEST.FR

Brasseries Kronenbourg · Metallian · RockHard · myROCK · digitick.com · EMP Holy Records · Metaluna · Soundrive.com · 20 Minutes · Enora TV · arte LIVE WEB · RIFFX.fr · SFR · 17

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Attention...

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

THE BEATLES
"Live At The BBC"
Capitol

Attention, on parle ici de la première compilation d'enregistrements radio des Fab Four (parue en 1994) et non l'ersatz sorti cet hiver. A l'époque de sa sortie originale, "Live At The BBC" avait pour but de couper l'herbe sous le pied des pirates qui vendaient les passages radio du groupe sous le manteau.
Ce qu'on y entend ? La meilleure prise sonore du groupe en configuration scénique entre 1962 et 1965, enchaînant classiques et reprises inédites (une trentaine de titres ne figurent sur aucun autre album des Beatles). Cette édition remasterisée possède en outre trois morceaux de plus que l'originale (extrêmement rare en vinyle jusqu'alors).

THE VELVET UNDERGROUND
"White Light / White Heat"
Universal

En marge de la classieuse réédition CD, l'album que Lou Reed décrivait modestement comme la *"Statue de la Liberté du punk"* revient hanter nos platines. Etonnamment, cette édition propose un second disque apportant son lot de bonus. Une drôle d'idée, étant donné qu'on trouvait déjà les superbes "Temptation Inside Of Your Heart" et "Stephanie Says" sur l'album (posthume) "VU". Cet ajout de titres à l'approche plus mélodique vient briser le mystère et la noirceur qui ont fait la légende de "White Light/ White Heat". Dommage, on aurait préféré trouver sur ce deuxième disque la version mono de l'album, extrêmement rare en vinyle.

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL
"Bayou Country", "Cosmo's Factory"
Fantasy

On les croise souvent en piteux état dans nombre de vide-greniers : il était temps que les albums de Creedence soient réédités afin que le peuple puisse enfin les écouter en vinyle correctement.
Les deux albums publiés ce mois-ci sont sans doute les deux meilleurs du groupe et enchaînent chacun tubes ("Proud Mary", "Born On The Bayou", "Looking Out My Back Door", "Up Around The Bend") et grooves bluesy imparables ("Keep On Chooglin' "). Le son est idéal, ce qui n'a pas toujours été le cas avec les rééditions du groupe de John Fogerty.

THE MOTHERS OF INVENTION/ FRANK ZAPPA
"Unde Meat"
Zappa/ Barking Pumpkin

L'œuvre de Zappa peut être classée en deux périodes. La première avec les Mothers, où le génie moustachu mêlait pop, doo-wop, humour absurde et collages avant-gardistes. La seconde, essentiellement faite sous son nom propre, où le guitariste s'est tourné vers une musique plus sérieuse, faite de rythmes jazz et solos virtuoses (bien que toujours accompagnée de textes potaches). "Uncle Meat", sorti en 1969, se situe à la charnière de ces deux périodes. C'est l'album au sein duquel Zappa largue définitivement les amarres, un pot-pourri d'expérimentations musicales et de private jokes, toujours aussi jubilatoire 35 ans après. Le tout réédité avec le soin et le sens du détail maniaque propre à la famille Zappa.

THE BARRACUDAS
"Mean Time"
Closer

Heureuse nouvelle : le label havrais Closer renaît de ses cendres vingt ans après sa disparition. Afin de célébrer ce retour avec style, la maison de disques réédite une de ses plus belles pièces, "Mean Time", le meilleur album des Barracudas, sorti à l'origine en 1983.
Ce groupe anglais versé dans le surf-rock venait alors d'embaucher Chris Wilson (Flamin' Groovies) qui allait orienter le son du groupe vers une power pop de haute volée. Tous les classiques des Barracudas ("Dead Skin", "You've Come A Long Way") sont sur cet album superbe, que Closer publie exclusivement en vinyle, sur picture-disc.

HOLLYWOOD STARS
"Shine Like A Radio : The Great Lost 1974 Album"
Last Summer

Avant les Runaways, il y avait Hollywood Stars, groupe créé de toutes pièces par Kim Fowley pour plaire à la fois aux filles et aux fans de hard rock.

Armé de chansons écrites par Mars Bonfire (Steppenwolf) et Fowley, les Hollywood Stars firent sensation sur Arista avant de signer chez Columbia qui, dans une de ces infortunes qui font l'Histoire du rock'n'roll, sabota le projet. Un album fut enregistré mais ne sortit jamais et le groupe disparut. Près de 40 ans après la conception du disque, on peut enfin écouter ce qui devrait remuer les amateurs de Big Star et du Alice Cooper Band. Les grandes chansons pleuvent ("King Of The Nightime World", "Modern Romance"), ce n'est pas tant une réédition qu'une véritable révélation.

BUTTHOLE SURFERS
"Psychic... Powerless... Another Man's Sac", "Rembrandt Pussyhorse", "Locust Abortion Technician", "Hairway To Steven"
Latino Bugger Veil

En raison de problèmes légaux, la discographie des Butthole Surfers n'était plus disponible en vinyle depuis des lustres. C'est aujourd'hui sur leur propre label que ces dadaïstes punks rééditent leurs quatre premiers albums, parus entre 1984 et 1988. Parmi eux, les deux ovnis "Locust Abortion Technician" et "Hairway To Steven" sont chaudement recommandés aux amateurs de rock bruitiste, psychédélisme déviant et humour noir.

Nouveautés

"A BUNCHA BANDS FROM SAN FRANCISCO..."
"I Need You Bad"
Polyvinyl

Des nouvelles de San Francisco, d'où nous provient une compilation (sur vinyle vert) montée par Sonny Smith, leader de Sonny & The Sunsets. Sans Thee Oh Sees et Ty Segall, exilés à Los Angeles, Smith choisit de mettre en avant les dernières valeurs sûres de la ville (Warm Soda, Magic Trick, Sandwitches) tout en faisant la part belle à la nouvelle génération. Une sélection plutôt axée sur le lo-fi, d'où émergent quelques groupes à suivre : Cool Ghouls, Pure Bliss, Wet Illustrated.

THE GORIES
"The Shaw Tapes : Live In Detroit 5/27/88"
Third Man

Certains accusent Jack White d'avoir trahi Detroit mais, dès qu'il s'agit de mettre à l'honneur le patrimoine musical de la ville, le guitariste répond toujours présent. Ainsi, quand il a eu vent que Jim Shaw (Destroy All Monsters) avait en sa possession un concert entier des Gories, White n'a pas hésité. Le trio de Mick Collins (aujourd'hui leader des Dirtbombs) est une institution à la Motor City, *la* référence en matière de rock garage rustre, une influence majeure sur le son des White Stripes. Ce live est un bijou qui vient le rappeler.

THEE OH SEES
"Singles Collection Volume 3"
Castle Face

Alors que le groupe vient de se mettre en pause, Castle Face achève son travail de compilation des singles des Oh Sees et complète les deux premiers volumes parus en double album l'an dernier. On s'attarde ici sur la période 2011-2013, soit la version krautrock du quatuor. L'intégralité de ces (introuvables) singles est donc désormais accessible, ce qui permet de découvrir la facette plus expérimentale des Oh Sees ("Girls Who Smile") et de s'extasier sur un superbe morceau live ("Block Of Ice"). Idéal en attendant le prochain (et dernier ?) album du groupe prévu bientôt.

45 tours

JUNIORE
"Christine"
Entreprise

Belle surprise que le premier single de ce girl-band versé dans la pop des années 60, façon Françoise Hardy. Comme dans tout bon single, la vraie pépite se trouve en face B ("Dans Le Noir").

JC SATAN / REGAL
"JC Satàn / Regal"
Azbin

Deux des groupes garage français les plus doués s'affrontent sur un single, à raison de deux titres par face chacun. Résultat des courses : quatre chansons excellentes, plus pop qu'attendu, et préférence pour "There's No Goodness In The World" de JC Satàn.

Photo Bruno Berbessou

PHILIPPE MANŒUVRE
PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*
EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM

CLUB VINYL ®
fnac
OÜI FM
ROCK&FOLK
® un label Fnac

ALICE COOPER
Easy Action
Produit par David Brigg, ***Easy Action*** livre des compositions sobres et efficaces.

CAPTAIN BEEFHEART
Clear Spot
Enregistré en 1972, ***Clear Spot*** est une œuvre fascinante… la pochette parle d'elle-même.

DR. FEELGOOD
Malpractice
Reprises et titres originaux écrits par le génial Wilko Johnson composent l'album.

RAMONES
Ramones
Enregistré en trois jours, cet opus est considéré comme le premier album punk.

ROCK&FOLK OÜI FM fnac

122
MODERN ELECTRICS
HI-FI EQUIPMENT

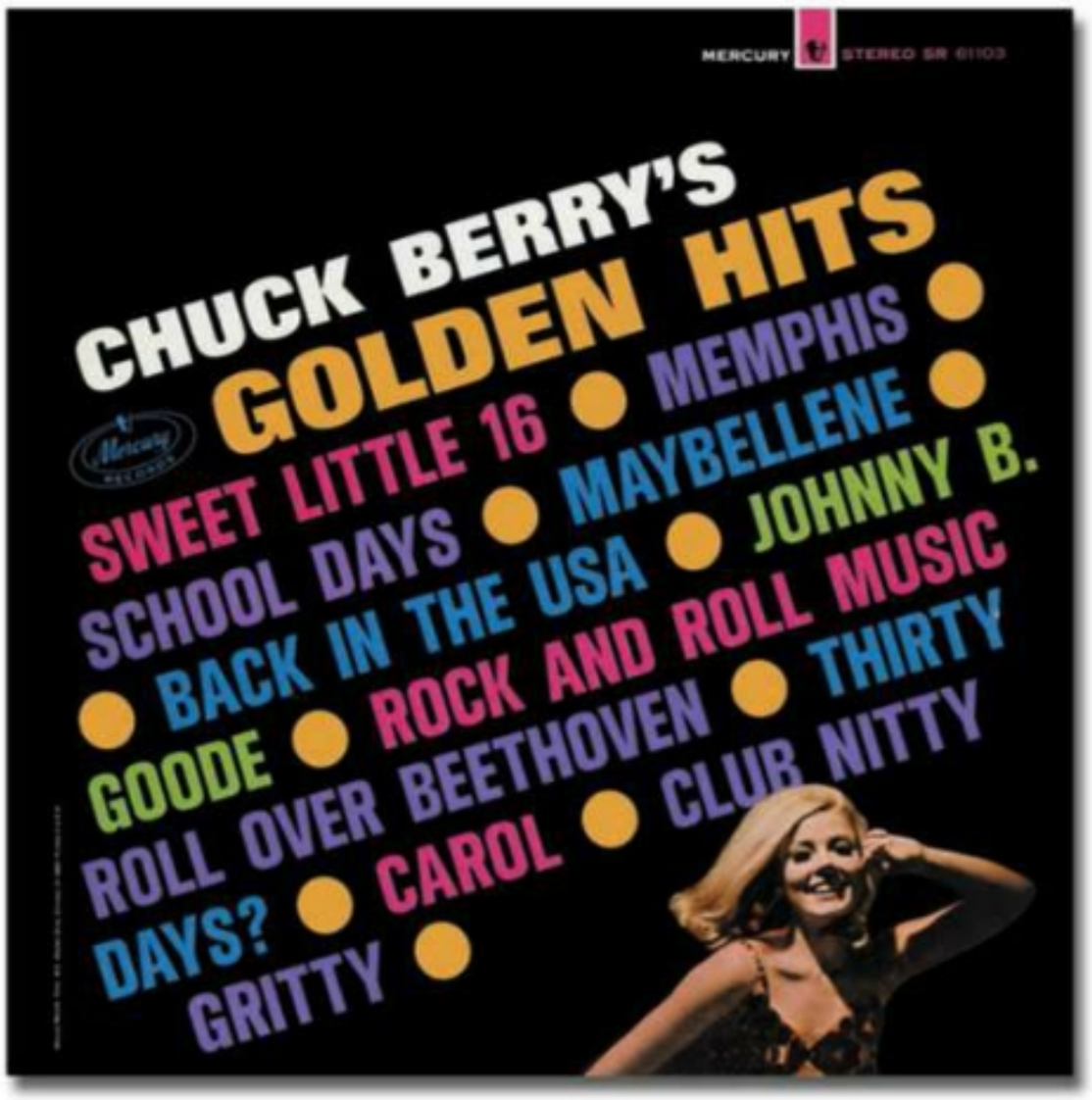
PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Speed et joyeux

CHUCK BERRY

"Golden Hits" *Mercury*

PREMIERE PARUTION MARS 1967



Dans son livre de mémoires "Chuck Berry The Autobiography" (qu'il a probablement écrit lui-même), Chuck Berry décrit ainsi cet album : *"Le 17 juin 1966, après bien des négociations, je signe avec les disques Mercury, obtenant au passage une avance de soixante mille dollars sur mes futures royalties. Les mecs de Mercury exigeaient que je réenregistre tous mes hits du passé, mais sur un tempo plus rapide que les originaux. Ils ont sorti ces enregistrements avec une nouvelle chanson, 'Club Nitty Gritty' sur l'album 'Chuck Berry's Golden Hits'…"*
Voilà. Tout ce qu'il faut savoir au niveau contexte est dit.
Et qu'attendre de plus du maître absolu de l'économie stylistique ?
Cette rubrique n'existerait pas sans Chuck Berry. On ne peut envisager de comprendre quoi que ce soit au rock'n'roll sans se pencher des heures et des heures sur l'économie de moyens de Chuck Berry, son élasticité, son humour, ses expressions percutantes.
"Golden Hits" allait connaître une carrière étrange. Il réapparaît en 1971 sous une pochette psyché, en édition Pickwick très bon marché. Chez les soldeurs parisiens, il est alors vendu six francs (moins d'un euro).
Une génération découvre Chuck Berry à travers ces versions — plutôt hard rock — de son œuvre. La grande nouveauté de la maison Mercury avait été de présenter à Chuck un bassiste électrique. Le seul son de la Fender Precision change tout, modernise totalement le propos. Le bassiste s'appelle Forrest Frierson. Une fois encore, Chuck demande à son pianiste fétiche Johnny Johnson de jouer les chandelles de piano primesautier électrifié.
Et les séances ont lieu, à 120 à l'heure. La voix de Chuck aboie, décontractée, lubrique. Les riffs de guitare sont simplement posés.
Ce disque est monumental. A l'écoute des arrangements, speed et joyeux, on imagine facilement Chuck arrivant en chemise à fleurs, bousculant malicieusement ses troupes au pas de charge. Tout est pris en quatrième vitesse, à toute berzingue, et ça en devient un fascinant exercice. L'enregistrement a lieu aux studios Technasonic de Clayton (Missouri).
Nous sommes en octobre 1966. Le batteur Ebbie Hardy est un vétéran qui suit Chuck depuis des années. Il mène l'affaire à la limite du cartoon.
Vingt ans plus tard, Keith Richards tentera de monter un groupe de rêve pour donner *enfin* à Chuck Berry un écrin à la hauteur de son talent. L'affaire génère un concert légendaire, mais la musique est appliquée. Le rock, ce n'est pas ça ! Ça ne se tire pas au cordeau, à l'anglaise. Alors que ce "Golden Hits", enregistré à la *va comme j'te pousse*, est un vrai, un pur moment d'énergie électrique. Un rêve filou et lascar. Un hold-up du roué guitariste qu'on imagine sans mal, repartant avec son chèque à cinq zéros en échange de trois jours de séance.
Ce jour-là, oui, Chuck a bombé le torse en reprenant la route de Saint-Louis. En même temps, il ne leur refilait pas du moisi, aux Mercury boys ! Que du premier choix, du fulgurant qui avait ses preuves dans les charts. A commencer par "Johnny B Goode", triomphale expression d'une histoire simple, hymne d'une génération qui clôture tous les concerts seventies, Vinegar Joe, Bob Seger, Faces, Beach Boys, John Fogerty, Stones, Johnny Winter…
Avec son intro de notes mitraillées, Chuck envoie l'essence du rock'n'roll : sa chanson file comme l'éclair, flash, une locomotive roule sur la bande d'arrêt d'urgence et certains voient dans son riff *"le meilleur de l'histoire de l'enregistrement"*.
Chuck boucle ensuite ce qui deviendra (ironie) sa setlist de toutes ces années d'errance routière, de concert en concert, avec des groupes de fortune : "Sweet Little Sixteen", "Roll Over Beethoven", "Maybellene", "School Days", "Memphis", "Carol", "Back In The USA", "Thirty Days", "Rock And Roll Music". Lorsqu'il enregistre cette compilation, Chuck Berry a treize ans de carrière derrière lui. Il a tout connu. Son premier single "Maybellene" est signé de trois noms : le sien, son producteur et un DJ qui allait *"passer le disque"*. Chuck a survécu aux frères Chess, à leur gestion économe et pingre.
Il est excité de signer chez Mercury et teste une flambante nouvelle guitare Gibson stéréo qu'il branche dans un ampli Fender Twin Reverb.
Pour aucun de ces titres, il ne faudra plus de trois prises.
Chuck ne revisite pas son fonds de catalogue : il le laboure.
Plus tard, on découvrirait toute l'histoire.
Chuck Berry, un artiste noir qui joue des plans country, riffs et licks. Son premier titre "Maybellene" est basé sur "Ida Red", traditionnel hillbilly. Pour camoufler ces emprunts, Chuck s'appuie sur Johnny Johnson, grande figure du boogie-woogie pianistique. Sinon Chuck Berry, c'est Elvis à l'envers. Un Noir qui fait de la musique de Blanc. Avec une écriture toujours passionnante. Aussi vrai que Hemingway n'a jamais écrit une phrase de plus de quinze mots, Chuck est un immense poète américain. Il invente des expressions à volonté *("as I was motorvatin' over the hill")* et admet qu'une fille conduise plus vite que lui. *Qui est le plus grand parolier rock ? Bob Dylan ou Chuck Berry ?* Ce serait un beau sujet de débat, on ne l'entreprendra pas ici. Chuck Berry est un poète immergé dans l'Amérique profonde. Sa voix d'impeccable ténor conte les joies et les peines de teenagers. Le *brown eyed handsome man* n'a pas exactement la vie facile en Amérique sixties. Noirs et teenagers se comprennent bien et rigolent de l'administration avec humour ("Thirty Days").
Lors du passage au CD, les gens de Mercury ont retrouvé les bandes des séances et exhumé au passage trois inédits : "Let It Rock", "Brown Eyed Handsome Man" et surtout un "Around And Around" totalement *jackass*.
Tout est dans ce disque, le Graal du rock. Dans "Roll Over Beethoven", Chuck nous explique que sa musique n'est pas du Brahms, ni du Tchaïkovski, *"juste un truc qui aurait déridé les deux maîtres"*. ❑

Photo Dezo Hoffman/ RexFeatures/ Dalle

SECRET PLACE
Home of Underground Rock
MONTPELLIER

07 FEV — 20H - 18€/ADH
THE EXPLOITED
PUNK - ÉCOSSE
+ DJ TCHO

17 FEV — 20H - 22€/ADH
NASHVILLE PUSSY
HARD ROCK - USA
+ MISTAKEN SONS OF ALABAMA
SOUTHERN ROCK/METAL STONER

20 FEV — 20H - 13€/ADH
VIZA
ROCK ALTERNATIF - LA
+ PUI
NEO PRIMAL ROCK - NY
+ WHITE BOX
ROCK - MONTPELLIER

22 FEV — 20H / 4H - 14€/ADH ROCK ALL NIGHT!
THE 60'S ROYAL-BEAT PARTY
THE MASONICS
GARAGE ROCK - LONDRES
+ TOWERBROWN
FREAKBEAT/HAMMOND GROOVE - GRENOBLE
+ DJ NUMBER 9 + DJ YANN CRACKER + DJ ALEXANDRE

03 MARS — 20H - GRATUIT/ADH*
THE DEEP END
HARD ROCK - AUSTRALIE
+ GUT SCRAPERS
HARD ROCK - NÎMES

09 MARS — 19H - 25€
AU ROCKSTORE
JOHN MAYALL
BLUES - ANGLETERRE
80TH ANNIVERSARY TOUR!

15 MARS — 20H - 13€/ADH*
THE GODFATHERS
ROCK - UK
+ LES ARONDES
SURF - MONTPELLIER
+ LES GRIGRIS
SIXTISE R'N'B - ALÈS/MONTPELLIER
+ DJ LE PLATINIZ

BE FAST !!!
WWW.TOUTAFOND.COM
TOUT À FOND! TAF
* POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2013
SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 64 00 87 11

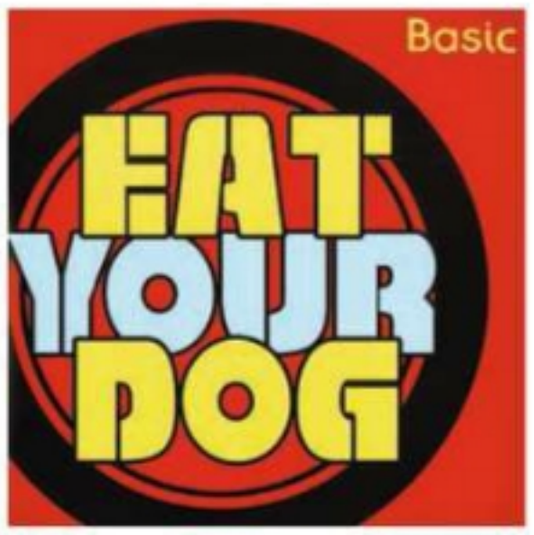
Qualité France

par H.M.

Bouseux

Pour résoudre le délicat problème du financement, de plus en plus de groupes ont recours à des sites participatifs qui permettent de faire appel à la générosité de donateurs inspirés. C'est le cas du premier des huit sélectionnés du

Les **Cotton Belly's** sont cinq jeunes Franciliens qui se sont réunis en 2005 après avoir été fortement impressionnés par le film "O Brother" des frères Coen. Leur second album confirme qu'ils sont restés d'indécrottables adeptes d'un folk-blues bouseux venu en droite ligne des champs de coton (d'où leur nom) et que leur démarche est très crédible, grâce une vivacité émérite et à une voix (anglophone) apte à pousser la complainte *("This Day", Cotton Belly's ✆ 06.86.60.81.59).*



Eat Your Dog est un trio lyonnais anglophone qui défend depuis l'an 2000 un punk rock anglophone. Son troisième album ne baisse jamais la garde pour enchaîner les titres enflammés, un peu à la façon des Ramones. Que ce soit pour les compositions personnelles ou les deux reprises ("Making Plans For Nigel" de XTC et "Teenage Kicks" des Undertones), leurs points forts sont les guitares échevelées et les rythmiques trépidantes au service d'un parti pris *punk for ever ("Basic", Stop Needless Music ✆ 06.62.19.55.10).*

Les quatre Vendéens de **Dive Inn** (nouvelle mouture et appellation du groupe Glucoz fondé en 2008) poursuivent avec un troisième EP leur grand écart entre indie rock et french touch. Harmonies vocales chiadées, electro-pop entêtante, souvenirs funky, bouffées rétro, nappes de synthé vintage et usage immodéré de la reverb : les quatre morceaux (anglophones) mélodiques, agréables et vaporeux défendent une esthétique qui peut sembler surannée mais atteste d'une vitalité intacte *("Half Lights", Dive Inn ✆ 06.10.53.93.80).*

Originaires de Bretagne, **The Craftmen Club** avait minoré le rock garage des débuts (en 2000) pour y injecter une bonne dose de country. Son quatrième album maintient l'option anglophone mais ouvre un horizon musical qui devient plus touffu avec l'utilisation de deux guitares et de machines. Entre envolées lyriques et morceaux obsédants qui cultivent la névrose retenue ("Vampires"), il s'illustre par l'alliance d'un foisonnement musical et d'une douceur vocale tout comme par son habileté à alterner le chaud et le froid *("Eternal Life", French Wine ✆ 06.80.43.44.23).*

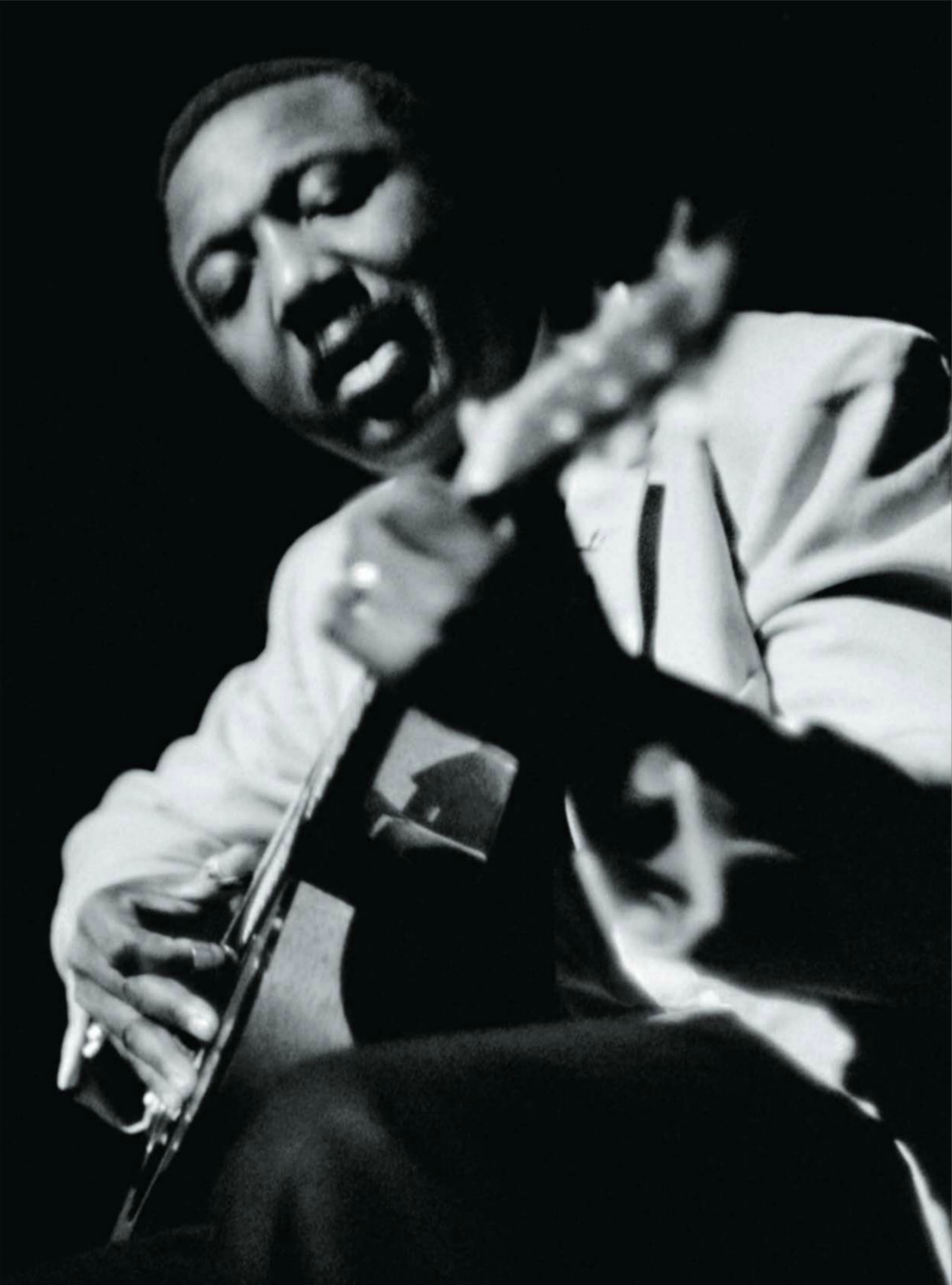
mois (parmi cinquante-cinq envois à la rédaction) qui a pu ainsi récolter les trois mille euros nécessaires à la réalisation de son autoproduction : un exemple à méditer pour tous ceux qui ne parviennent pas à joindre les deux bouts.

Trois ans après leurs débuts, les cinq lycéens énervés de **Last Train** (basés du côté de Mulhouse) se rappellent à notre bon souvenir (après une première chronique dans cette rubrique). Leur second EP six-titres dépote un pop-rock anglophone et fougueux qui délaisse fioritures et chemins de traverse pour privilégier l'énergie et la fièvre, s'évertuant à traquer les émotions fortes avec un gros son de guitare *("She's Got Your Soul", Tentacled Records ✆ 06.82.34.75.20).*

Venu de la banlieue nord-est de Paris, **Ludéal** a adopté une démarche francophone en craquant sur un album de Bashung et poursuit, depuis, sa quête d'une chanson française pop. Son troisième album retient l'attention grâce au timbre particulier de la voix, aux mélodies soignées, aux textes attachants et aux orchestrations qui adoptent la ligne claire pour contribuer à façonner une chanson atmosphérique *("Paon D'Or", Helice ✆ 06.20.99.34.87, distribution Atmosphériques/ Sony Music).*

Paranoid a emprunté son nom à un morceau de Black Sabbath mais lorgne plutôt du côté de Nirvana et Radiohead. Le premier album de ce trio lillois en activité depuis 2006 se révèle particulièrement nerveux et obsédant, à l'image d'une ouverture impressionnante ("Anytime" attaque en douceur et "Frail" déchaîne les passions) : cet essai réussi baigne dans une ambiance post-grunge brute de décoffrage et sait faire parler les guitares *("Paranoid" ✆ 06.77.85.85.47).*

Contrairement à la plupart de ses petits camarades de la planète electro-rock, **OK Choral** a opté pour la voie francophone. Ce trio de Champagne Ardennes parvient ainsi, sur son premier EP quatre-titres (deux ans après ses débuts), à associer claviers analogiques, guitare sous influence Sonic Youth et batterie offensive à un chant harmonieux qui se réclame de la pop française et se caractérise par sa douceur un peu déclamative. Le résultat est aussi troublant que séduisant *("Collision", OK Choral ✆ 06.13.05.75.88).* ❑



Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

PHOTO JEAN-PIERRE LELOIR

JB LENOIR

1929 (Mississippi) – 1967 (Illinois)

"JB, quel est votre prénom entier ? — Mais je n'en ai pas d'autre, JB est mon seul prénom. A ce propos, je vous précise que mon nom est bien Lenoir, et non Lenore comme on l'a orthographié sur certaines étiquettes de disques." Jacques Demêtre et Marcel Chauvard, deux Français arrivés à Chicago cet automne 1959, sont les premiers Européens à découvrir le blues dans son jus. Chez eux, le politburo du jazz veut croire que le genre s'est sclérosé dans les années 30 et n'est plus qu'un folklore honteux. Dans sa redingote zébrée, JB détartre les clubs de Chicago depuis la fin des années 40. Il a sorti 17 singles sous divers labels et connu deux succès locaux : "The Mojo Boogie" (JOB, 1953) et "Mama Talk To Your Daughter" (Parrott, 1954). Mais JB ne se contente pas de laisser le bon temps rouler, il s'insurge au cœur même du pandémonium contre la guerre de Corée ("Korea Blues") et la misère de sa caste ("Deep In Debt Blues"). En 1954, Parrott presse "Eisenhower Blues". Le brocard de JB tourne bien dans les juke-boxes de St Louis. Un mois plus tard Al Benson, patron du label, lui demande de réenregistrer la chanson et d'en gommer toute allusion au président des Etats-Unis. Elle énerverait les tauliers d'une radio locale, peut-être la WGES dont il est le DJ vedette. Mais le brocard n'énerve peut-être personne en particulier, Benson craignant seulement de perdre des annonceurs. A Chicago, la version expurgée s'intitule désormais "Tax Paying Blues" et porte, curieusement, la même référence qu' "Eisenhower Blues" : Parrott 802. JB se distingue encore du bluesman standard par la voix, le ton et le style. Il chante aigu. Ses messages sont francs ou burlesques, exprimés avec une candeur ironique, un gimmick plutôt folk. Il commence à tracer la ligne brisée de ses incidences discographiques chez Chess en 1951, dans les canons stricts du Chicago blues. Les rafales de piano sont tirées par Sunnyland Slim *les gros battoirs*. En passant chez JOB puis chez Parrott, JB perd les automatismes cryptiques de l'écurie Chess, puis une touche Jimmy Reed qui vire rapidement rock'n'folk. "The Mojo Boogie" et ses couplets qui broutent en stop-time annoncent les bonheurs de la période Parrott, entre saillies sociales et vraies parties de plaisir. La grande chanson de l'épisode Parrott est "Mama Talk To Your Daughter", avec cet accord final en état de choc, comme si le disque était rayé. Chez Parrott, JB a la bonne idée d'emmener un premier saxo, puis deux à l'unisson, alto et ténor, qui ajoutent une couleur supplémentaire à ce blues, déjà atypique : des riffs de swing ("Mama, Your Daughter's Gonna Miss Me"). Résumé : une voix aiguë, inhabituelle, un chant plein d'élans folk, un shuffle imperturbable et crunchy, un blues excentrique, fileté de jazz, une sorte de rhythm'n'blues folk... et quatre redingotes zébrées qu'il se fait couper sur mesures. Retour chez Chess/ Checker dans le même apparat ("Don't Touch My Head"). Et deux derniers ricochets chez Shad et Vee-Jay. JB Lenoir en est là quand Demêtre et Chauvard viennent le trouver sur South Parkway. Les affaires marchent moyen. Elles vont empirer durant les années qui suivent, avec un 45 tours pour rien en 1963 chez USA Records. Mais voici sa réhabilitation européenne en 1965. Cette année-là, Willie Dixon lui amène Horst Lippmann, l'un des deux Allemands qui organisent l'American Folk Blues Festival. Lippmann est tellement impressionné par ce que lui joue JB, qu'il l'enregistre dans le sous-sol de Dixon, sur Calumet. Politiquement chargé, l'album "Alabama Blues" ne circulera qu'en Europe sous macaron allemand (L+R), suivi de "Down In Mississippi", avec le soutien actif de John Mayall. Lippmann n'a donné qu'une consigne à Dixon : pas de censure. Blues acoustique contemporain, ces deux albums de JB sont les flèches cathédrales du revival. "Born Dead", "Shot On Meredith", ses monogrammes de gospel intenses racontent l'élévation tragique des Noirs-Américains vers les droits civiques. Au début du XX^{e} siècle, un texte disait : *"I will never go back in Atlanta, that's not a place for me."* JB remplace *Atlanta* par *Alabama*. L'actualité du message puise à la source du protest-song noir qu'aucun producteur n'a jamais voulu graver, à quelques exceptions près. Mais JB ne se tient pas quitte d'une complainte, et rejoue toujours ses farces à la pugnacité narquoise, dans lesquelles Fred Below tuméfie les toms d'une frappe complexe, primitiviste moderne, moins batteur que percussionniste génial. JB Lenoir est un homme optimiste et désarmant. Il fait l'AFBF en 1965. Sa redingote zébrée et son masque jovial exaspèrent le pianiste Eddie Boyd. *"Il s'imaginait que les gens l'aimaient pour ça*, déclare Boyd à Sébastien Danchin. *En réalité, ils se moquaient de cet imbécile de Nègre !"* Quand il le voit distribuer ses cartes de visite aux curieux qui rôdent autour du bus, Boyd explose et lui souffle dans les bronches. JB, une auréole sur le crâne : *"Je suis venu ici pour me faire des amis."*

Erudit Rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Le 27 janvier dernier disparaissait une légende de la musique américaine : PETE SEEGER, voix qui a accompagné tous les bouleversements culturels et politiques du 20e siècle aux USA. Au total, il enregistrera plus de 70 albums, studio et live. Ses activités et son aura s'étendent bien au-delà du seul domaine artistique.

Contrairement à son complice Woody Guthrie, Peter Seeger n'était pas originaire d'un monde rural durement frappé par la grande dépression de 1929, mais il est né (le 3 mai 1919, à New York) au sein d'une famille totalement immergée dans la musique et impliquée dans les luttes politiques. Son père, Charles Louis Seeger Jr, était compositeur, chef d'orchestre et un des fondateurs de l'ethnomusicologie. Sa mère était violoniste et enseignante à la célèbre Julliard School. Après la séparation de ses parents, son père se remarie avec Ruth Crawford, elle aussi compositrice et spécialiste du collectage des musiques traditionnelles américaines. Elle a notamment travaillé avec les Lomax, John, le père, et Alan, le fils. Pour compléter la saga musicale des Seeger, son demi-frère, Mike, est également musicologue et musicien, co-fondateur des New Lost City Ramblers, alors que sa demi-sœur, Peggy, est une chanteuse de folk, installée en Angleterre où elle a acquis une belle renommée pour ses productions tant en solo qu'avec son mari, Ewan MacColl. Un environnement particulièrement propice à l'éclosion de la vocation du jeune Pete. Celui-ci commence son apprentissage par l'ukulélé, puis par le banjo à cinq cordes avant de rajouter à sa panoplie, dans les années 50, la pratique de la guitare douze cordes. Pour une tournée estivale en 1939, il intègre les Vagabonds Puppeteers, mêlant musique et théâtre de marionnettes. En même temps, il s'investit de plus en plus dans la politique et parallèlement, assiste Alan Lomax dans son travail de recherche et de classification pour l'Archive of American Folk Song, véritable conservatoire du folk et du country-blues. Il chante également dans les émissions radio de Lomax aux côtés de Josh White, Leadbelly et Woody Guthrie. En 1941, Seeger forme les Almanac Singers avec Millard Lampell, Lee Hays et Woody Guthrie. Le terme *almanach* renvoie à la définition d'un groupe qui fonctionnerait comme un journal décrivant en chansons l'avancée des luttes sociales contre le racisme, la guerre et l'exploitation des travailleurs, se situant dans une ligne politique proche des syndicats et du parti communiste américain dont Seeger fut membre jusqu'au milieu des années 50. Les Almanac Singers accueillent régulièrement d'autres musiciens tels que Cisco Houston, Burl Ives, Josh White, Sam Gary. "Songs For John Doe", en 1941, sera leur premier album, en 78 tours à l'époque, recueil de chansons pacifistes vite retiré de la vente lors de l'entrée en guerre des USA, à l'inverse de "Mr President", paru en 1942, qui soutiendra l'effort de guerre de Roosevelt. Les démêlés de Pete Seeger avec la censure seront un phénomène récurrent pendant les années 1940 et 1950. Les Almanac Singers sortiront cinq disques, proposant, en général, chacun six titres, avant une séparation provoquée en grande partie par les attaques conjuguées de la presse et du FBI. Les deux compilations, "Their Complete General Recordings" (MCA US 96) et "Talking Union Vol 1" (Naxos Nostalgia All 01), constituent un bon résumé de leur parcours. Un sixième album de six titres peut toutefois leur être attribué : "Songs Of The Lincoln Battalion", en 1944, hommage aux combattants républicains de la guerre d'Espagne. Après 1942, Seeger est enrôlé dans l'armée et participe à la guerre du Pacifique, d'abord comme mécanicien dans l'aviation, puis en tant qu'artiste dans les spectacles destinés aux soldats. A son retour, il crée, avec Alan Lomax et Lee Hays, une association pour la promotion des chansons de travailleurs, People's Songs. Fin 1948, il met sur pied un nouveau groupe, les Weavers, avec Lee Hays, Fred Hellerman et Ronnie Gilbert. Ce quatuor de chanteurs, s'accompagnant à la guitare et au banjo, va connaître un énorme succès dès 1950 avec sa reprise d'un futur classique de Leadbelly, "Goodnight Irene", puis "Tzena, Tzena, Tzena". Leur répertoire est constitué pour l'essentiel de classiques du folk américain, mais aussi de différents pays, dans lesquels se glissent des compositions originales. Parmi ces dernières, "If I Had A Hammer" composé en 1949 par Seeger et Hays, chanson passée plutôt inaperçue jusqu'à sa reprise par le trio Peter, Paul & Mary, puis par Trini Lopez, et enfin en France dans une version totalement édulcorée par Claude François. Placés sur la liste noire du FBI et du sénateur McCarthy, les Weavers doivent très vite faire face à une multitude de problèmes lors de leurs concerts et pour la sortie de leurs disques. Ils se séparent en 1952 avant de se reformer en 1955. Pete Seeger qui a déjà entamé une carrière discographique sous son nom les quitte en 1958. Pour redécouvrir les Weavers : "The Weavers At Carnegie Hall" (Vanguard US 57), "The Greatest Hits" (Vanguard US 71) ; "Best Of The Vanguard Years" (Vanguard US 01). De son côté, Seeger, qui refusera toujours de collaborer et de dénoncer, est constamment poursuivi par le comité des activités anti-américaines. En 1961, il sera même condamné à des peines de prison qui seront finalement annulées. Ce qui ne l'empêchera pas de s'investir à fond dans les mouvements pacifistes, anti-nucléaires et en faveur des droits civiques et de l'égalité raciale, notamment par des chansons telles que "Where Have All The Flowers Gone" en 1960, "Turn ! Turn ! Turn !", en 1962, popularisée en 1965 par les Byrds, "The Bells Of Rhymney", en 1958, "We Shall Overcome" adaptée du gospel "I'll Overcome Someday", en 1959, devenue l'hymne des marches pour l'égalité des droits civiques. Il devient le père spirituel du renouveau folk des années 1960 d'autant qu'il fait partie de l'organisation de festival comme l'emblématique Newport Folk Festival et du comité de rédaction du magazine Sing Out!. D'autre part, ayant germé au temps des Almanac Singers, avec Woody Guthrie, il met en pratique l'idée des Hootenannies. Le terme *Hootenanny* va alors désigner des rencontres informelles entre musiciens. Ces rencontres prennent de l'ampleur au début des années 1960 à New York où un club comme le Gerdes Folk City, à Greenwich Village, en organise toutes les semaines, ce qui a permis à de nombreux musiciens de se révéler. Bob Dylan, admirateur de Woody Guthrie, sera de ceux-là. L'ambiance en est très bien décrite dans le film des frères Coen, "Inside Llewyn Davis". Seeger a d'ailleurs immédiatement perçu le potentiel de Bob Dylan, pressant le producteur John Hammond pour lui faire enregistrer son premier album. Les relations se distendront après la mémorable et courte prestation électrique de Bob Dylan au festival de Newport le 25 juillet 1965. On a raconté qu'à cette occasion, Pete Seeger effaré par le volume sonore et la *"trahison"* aurait voulu couper les câbles de la sono avec une hache. En réalité, trouvant la qualité du son si mauvaise, la distorsion couvrant complètement la voix et les textes, il aurait dit : *"Si j'avais eu une hache, j'aurais coupé le câble du micro pour que les spectateurs puissent entendre correctement les paroles de Dylan."* En effet, pour Seeger, la chanson est avant tout un véhicule pour transmettre un message, une idée. Des bluesmen comme Howlin' Wolf et Muddy Waters (le fondateur "At Newport 1960") y avaient pourtant déjà joué en étant branchés sur le courant. Quant à Ewan MacColl, présent lui aussi, il rédigera un papier virulent contre le virage *commercial et rock* d'un porte-parole du folk et du protest-song. Au milieu des années 1960, malgré ses problèmes avec le FBI, Seeger présente une émission télévisée consacrée au folk. Bien entendu, il s'engage dans les combats contre la guerre du Viêt-Nam, donnant le ton lors des nombreuses marches de protestation, lui qui sait si bien faire chanter son public. Par la suite, même lorsque la mode du folk s'essoufflera, il bénéficiera toujours d'un statut particulier sans cesser de combiner prestations musicales et actions militantes, notamment en faveur de l'écologie avec son association Hudson River Sloop Clearwater. Parmi ses dernières apparitions, est restée célèbre celle de janvier 2009, pour fêter l'investiture de Barack Obama, où il monte sur scène chanter le "This Land Is Your Land" de Woody Guthrie à l'invitation de Bruce Springsteen, qui lui avait consacré un album en 2006, "We Shall Overcome : The Seeger Sessions" (Columbia US 06). En mai de cette même année, lors du festival Clearwater, on retrouve Springsteen et une dizaine d'autres musiciens au Madison Square Garden pour célébrer les 90 ans de Pete. Enfin, en octobre 2011, il joue dans la rue lors d'une marche de soutien au mouvement des *Indignés* américains, Occupy Wall Street. Il meurt dans son sommeil, à New York, le 27 janvier 2014. Voici une courte sélection parmi une œuvre discographique très riche qui s'étale sur sept décennies : "American Folk Songs For Children" (Folkways US 54) ; "American Favorite Ballads Volume 1, 2, 3, 4 & 5" (Folkways US 57-63), réédité en 5 CD en 2009 (Smithsonian Folkways) ; "Pete Seeger With Memphis Slim & Willie Dixon At The Village Gate" (Folkways US 60) ; "Sing Out ! Hootenanny With Pete Seeger And The Hooteners" (Folkways US 63) ; "We Shall Overcome" (Columbia US 63) ; "Broadside Ballads, Vol 2", avec des reprises du répertoire de Dylan (Folkways US 63) ; "Rainbow Race" (Columbia US 71) ; "Circles & Seasons" (Warner US 79) ; avec Lorre Wyatt : "A More Perfect Union" (Appleseed Recordings US 012). Compilation : "Greatest Hits" (Columbia Legacy US 02). ❑

Photo Getty Images

Pete Seeger
1919-2014

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Sensations

La Belle Et La Bête de Christophe Gans

Soyons francs : peut-on être objectif quand on doit analyser le film d'un pote de trente ans ? Probablement, mais d'une certaine façon... Pour l'auteur de ces lignes, il est donc question de *nostalgie cinéphagique* plus que de véritable critique. Car ce qui rend la Belle touchante et La Bête émouvante lorsqu'on connaît (presque) par cœur le parcours de vie de son réalisateur, c'est sa vision amoureusement intacte du cinéma. Qui, pour lui, a toujours été le premier art à défaut du septième. Quoi que l'on pense de sa version du conte de Madame de Beaumont, Gans fait toujours transparaître son envie de renouer avec le grand cinéma populaire des années 60-70. Sa madeleine de Proust à lui. Plus encore que "Le Pacte Des Loups" qui sentait déjà fort les décolletés d'Angélique (la marquise des anges), "La Belle Et La Bête" fait également dans le old school élégant. Boosté, il est vrai par la technicité d'aujourd'hui. Tourné entièrement en fond vert pour caler au millimètre près des décors impensables et des effets numériques fous, "La Belle Et La Bête" zappe donc la putasserie beauf inhérente à 90 % des blockbusters à effets spéciaux d'aujourd'hui (Marvel, si tu nous entends). Gans recrée donc le conte en live en fabriquant du rêve et en évitant (malgré son gros budget) la frime et le tape-à-l'œil gratuit. Un véritable exploit... Car le cinéaste respecte trop de films (il en aurait 66 752 dans sa DVDthèque) pour avoir la prétention d'être l'étendard d'un nouveau cinéma de genre. Contrairement à Tarantino qui a toujours fait (en bien ou en mal) dans le copier-coller des films qu'il vénère, Gans fait de même mais en se limitant aux sensations. D'un genre ou d'une époque. Car s'il y a évidemment une certaine poésie *cocteau-esque* dans son "La Belle Et La Bête", on peut y voir aussi des hommages en sourdine aux films fantastiques gothiques de la Hammer (ce qui était déjà le cas dans "Le Pacte Des Loups"), aux monstres géants japonais des sixties (via l'incroyable séquence de résurrection de géants de pierre d'une beauté absolue) et même de... "Evil Dead" (baston dans un château contre des plantes grimpantes). Mais, une fois encore, sans que jamais l'hommage ne prenne le dessus sur l'histoire. La bonne idée est d'avoir confié le script en grande partie à une femme (Sandra Vo-Ahn) qui — au beau milieu de cette impressionnante imagerie — a imposé une tendresse romantique qui pourrait presque sembler anachronique dans le cinéma d'aujourd'hui. Car le film sent gravement la rose et la passion amoureuse. Au point que la bête — comme chez Cocteau — finit par devenir aussi belle que la belle. Côté acteurs, on prend un peu peur au début avec le jeu presque théâtral de ceux-ci. Puis on s'habitue vite puisque les films d'époque — après tout — sont toujours joués de cette façon. Comme s'il fallait cette intonation particulière pour se mettre au diapason rêveur d'un conte. La belle Léa Seydoux semble alors retrouver le charisme glamoureux d'Isabelle Adjani dans "L'Ecole Des Femmes" tandis que la bête Vincent Cassel navigue avec aisance dans le côté Jekyll/ Hyde de son rôle. Ils sont la classe incarnée. Christophe Gans, lui, est à l'image du cinéaste André Hunebelle (réalisateur français des vieux films de cape et d'épée avec Jean Marais) qui parlait de son métier au journaliste Eric Leguèbe en ces termes (propos repris dans l'excellent fanzine Diabolik Zine) : *"Plutôt que de vouloir passer pour un de ces metteurs en scène qui cherchent à scandaliser ou à stupéfier, je préfère avoir l'ambition d'être un chef d'orchestre qui s'applique à faire entendre de la bonne musique. Je me suis toujours juré d'être un cinéaste de divertissement, désireux de faire des films qui puissent être aussi bien appréciés par le grand public que par celui qui se veut intellectuel. Je ne crois pas à la puissance deux, au second degré. Quand un de mes films passe dans une salle, je veux que tout le monde y ait le même rire, mais pas forcément aux mêmes séquences."* Gans serait-il le nouveau André Hunebelle ? Oui, mais pas que (*actuellement en salles*)... ❑

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

Image : DR

Les tubes et les raretés du brillant Canadien

1 an / 12 numéros

+ le double CD Deluxe Edition

Vibrate

The best of Rufus Wainwright

69€

au lieu de 96,95€

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP143A

❑ **OPTION 1** 1 an /12 numéros + 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80€ soit 19% **de réduction.**

❑ **OPTION 2** 1 an / 12 numéros + 4 CD Sampler + **le double CD Deluxe Edition «Vibrate»** pour **69€** au lieu de 96,95€ soit 29% de réduction

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/03/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90€ et le double CD pour 22,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Only Lovers Left Alive

Sous l'influence de Plastic Bertrand

Mea Culpa

Boosté par une impressionnante bande-annonce lui donnant des airs de thriller couillu à l'américaine, le dernier polar de Fred Cavayé déçoit dans la mesure où il n'est... que ça. La multiplication quasi surréaliste de séquences d'action (à la manière des productions Besson) font que Vincent Lindon et Gilles Lellouche n'ont plus réellement la place pour faire exister leurs personnages. En l'occurrence deux potes flics (le premier radié de la police, le second en activité) qui s'attaquent à une bande de mafieux avec autant d'élégance que Steven Seagal. Mais bon. Si on s'en tient à l'action pure et dure (kidnapping d'enfant, course poursuite dans un TGV, gunfight, tabassage) et au comportement hyper machiste des deux acteurs (pantalon moule-burnes, démarche de cacou, veste en cuir élimée, barbe de trois jours... — on reconnaît la patte d'Olivier Marchal, ici scénariste), "Mea Culpa" réussit aussi à distraire *(actuellement en salles)*.

Mea Culpa

Only Lovers Left Alive

Cinéaste rare — il n'avait pas tourné depuis cinq ans — Jim Jarmusch met cette fois sa *langueur touch* au service d'une histoire de vampires fin de race. Un musicien underground au look de chanteur rock des eighties et une femme au visage androgyne qui, depuis des siècles, tentent de survivre dans un monde qui n'est décidément plus le leur. Traînant leur spleen dans leur loft marocain, ils zappent les rayons de soleil et survivent en buvant au compte-gouttes une ultime et exceptionnelle cuvée de sang conservée dans une fiole. Si Jarmusch traîne son film (volontairement) sur un peu plus de deux heures, c'est pour mieux emmener le spectateur dans un étrange trip hypnotique. Avec un brin d'ironie dans les dialogues, beaucoup de fétichisme rock dans les décors — l'espace est bardé de vinyles et de guitares électriques — et éthérée de la décidément fascinante Tilda Swinton, version dandy/ féminine de David Bowie période "L'Homme Qui Venait D'Ailleurs" *(en salles le 19 février)*.

Supercondriaque

Et si Danny Boon était réellement le nouveau De Funès ? La question se pose encore plus avec son nouveau film où l'acteur (et réalisateur) déchaîne

Supercondriaque

de "Mary Poppins" (dont on oublie parfois que c'est un très bon film), les productions Disney ont eu l'excellente initiative... de ne pas en faire un remake. Plutôt un simili biopic détaillant les longues, hilarantes et touchantes tractations entre l'auteur du roman Pamela Lyndon Travers et Walt Disney pour que le bouquin culte puisse prendre vie à l'écran avec tact et sans trahison. Un parcours du combattant où la romancière australienne, toujours sur ses gardes surveille de près la moindre demi-ligne de scénario afin d'être sûre que sa Mary chérie ne soit pas *mickeyifiée*. "Dans L'Ombre De Mary" de John Lee Hancock repose donc sur un formidable duo d'acteurs (Tom Hanks et Emma Thompson) qui s'invectivent, se toisent et se provoquent tout en s'admirant en sourdine. Qui plus est, le film analyse avec beaucoup de malice les rapports très enfouis existant entre la création artistique et les parcours de vie *(en salles le 5 mars)*. ❑

ses zygomatiques en jouant un *supercondriaque* apeuré par le moindre microbe. Toutes les séquences où il tente d'échapper à une éventuelle maladie sont si clownesques que l'hilarité est forcément de mise. Avec, pour son festival de grimaces, un net penchant pour des copier-coller de celles de Stan Laurel. Se greffe sur cet incroyable numéro de Bozo déjanté, une intrigue amoureuse et un simili vaudeville (lorsqu'il est pris pour un révolutionnaire du *Tcherkistan*) qui n'ont que pour seul but d'accentuer encore plus le côté *slapstick* de Danny Boon. Ses fans (20 millions si on compte les entrées de "Bienvenue Chez Les Ch'tis") seront aux anges. Les autres *(en salles le 26 février)*...

Dans L'Ombre De Mary

Pour célébrer les cinquante ans d'existence de sa version filmée

Dans L'Ombre De Mary

21e Festival International Du Film Fantastique De Gérardmer

D'année en année, les films fantastiques (du moins ceux au budget de moins de 15 millions de dollars) perdent du terrain en salles pour sortir directement en DVD ou sur les chaînes câblées. L'unique occasion de les découvrir sur grand écran restant les festivals. Dont celui, indispensable, de Gérardmer qui propose son melting-pot annuel d'angoisses carabinées. Avec entre autres au programme : une douteuse forme de vie bactérienne se développant sur la planète rouge (**"The Last Day On Mars"**), le quotidien peu enjoué d'une famille de cannibales (**"We Are What We Are"**), une communauté religieuse pas très nette (**"The Sacrament"**), un livre maudit qui fait des siennes (**"The Badabook"**), des pom pom girls zombifiées (**"All Cheerleader Dies"**) , des femmes vampires évanescentes semblant sortir d'un rêve éveillé de Sofia Coppola (**"Kiss Of The Damned"**, réalisé en fait par la fille de John Cassavetes). Et même un tueur en série exterminant ses victimes sous l'influence du disco et des chansons de Plastic Bertrand (**"Discopathe"** — quel résumé !). Une trentaine de films au total dont, cocorico, quelques productions françaises réussies. Comme **"L'Autre Monde"**, documentaire bien barré de Richard Stanley sur quelques mythes et autres légendes barrées du Sud-Ouest de la France ; **"Super 8 Madness"** de Fabrice Blin, autre documentaire nostalgique sur les eighties, période où les fans de fantastique tournaient leurs home movies déglingués sur ce support aujourd'hui disparu. Et comme **"L'Etrange Couleur Des Larmes de Ton Corps"**, deuxième *giallo* de Bruno Forzani et Hélène Cattet qui, tout comme leur **"Amer"**, rendent un hommage fétichisto/ zarbi à un genre ultra graphique.

Retrouvez désormais les
PETITES ANNONCES
sur le site rocknfolk.com

Situé à 100 mètres du métro Bobigny pantin Raymond Queneau (ligne 5)
Les Studios NG music vous propose :
•PRISES DE VOIX • MIXAGE • MASTERING • PRODUCTION D'INSTRUMENTALES•
•PRESSAGE CD/DVD • CLIPS VIDÉO • SHOOTING PHOTO•
A disposition :
2 studios d'enregistrements,
1 salle d'attente (salle fumeur).
Confort optimal pour vos séances de travail. Tarifs adaptés, accessibles à tous.
Professionnels nous saurons vous offrir les conditions nécessaires pour mettre toutes les chances de votre côté à la création de vos titres.
Tél : 06 18 10 98 95 Mail : ng.relation@gmail.com

DISQUAIRE SÉRIEUX
CHERCHE LOTS DE DISQUES
GROSSE QUANTITÉ BIENVENUE
06 45 48 56 53

COURS DE MUSIQUE
Pro donne cours de guitare
hard-rock blues tous niveaux, solf impro, techn med.
Premier RDV gratuit.
Contacter François - Portable : 06 60 08 77 87

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Disquaire Eclectique
paul émile vinyls
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

PAT KEBRA
Promotion de votre album sur les radios
Groupes indés
artistes indés
Topo personnalisé sur retours d'écoute.
Label Kebra's Rcds
06.88.47.88.33
facebook.com/kebra
patkebra@patkebra.com
Pour tout renseignement,
contacter Laetitia LALLEMAND
au 01 41 40 33 02 ou par email :
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

DVD cinéma

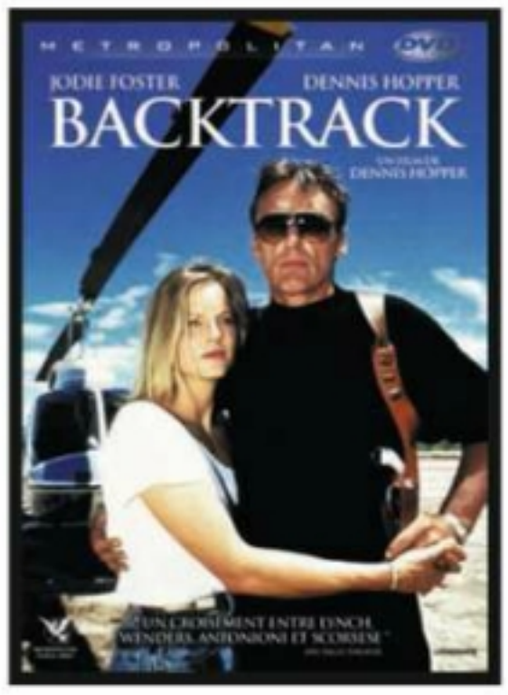
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Requins volants

Sharknado

Free Dolphin

Depuis une dizaine d'années, la boîte de production américaine Asylum s'est spécialisée dans les *mockbusters*, des séries *bzzz* (mi-série B, mi-série Z) qui copient de façon totalement éhontée et absurde les blockbusters et autres films cultes du moment. Genre "Des Serpents Dans Le Train" (démarquage potache de "Des Serpents Dans L'Avion"), "Paranormal Entity" (copier-coller bordélique de "Paranormal Activity") ou encore le déjà mythique "Transmorphers" (version gênante des "Transformers" — eux mêmes déjà gênants d'ailleurs !). Avec des budgets n'excédant jamais, dans le meilleur des cas, un million de dollars. Exactement le coût de leur "Sharknado", mix improbable des "Dents De La Mer" de Steven Spielberg et du film catastrophe "Twister". Soit des centaines de requins furibards qui, emmenés sur les côtes californiennes via un gigantesque ouragan, s'attaquent à la populace. Non pas par la mer, du coup, mais par les airs !
Des requins volants, quoi. Si les effets numériques sont loin d'avoir la grâce des films de James Cameron et si les acteurs semblent sortir d'un sitcom brésilien, "Sharknado" se rattrape par ses nombreuses séquences aussi débiles que totalement hilarantes. Genre un requin planant dans le ciel pour gober une femme tombant d'un hélicoptère ou — clou rouillé du film — le héros pénétrant entièrement avec sa tronçonneuse dans le ventre d'un squale en train d'atterrir sur le bitume. Plus qu'un film, plus qu'un nanar, plus qu'une déjanterie : de l'art brut !



Backtrack

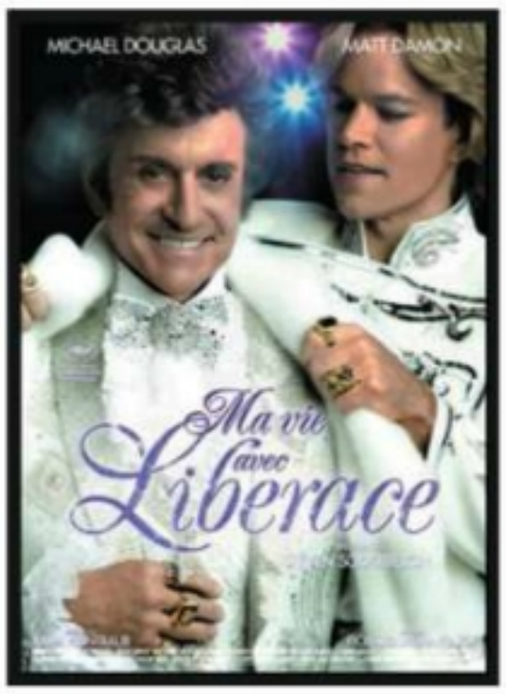
Metropolitan

Quand il passait derrière la caméra, l'acteur Dennis Hopper était on ne peut plus rock d'esprit : "Colors", "Out Of The Blue", "The Last Movie" et, bien sûr, le mythique "Easy Rider", éloge hippie à la fumette et aux deux-roues. Par son tempérament anar, Hopper a aussi bataillé sévèrement avec Hollywood sur certains de ses films. Particulièrement son méconnu "Backtrack" tourné il y a 25 ans et dont le director's cut (qu'il n'a jamais réussi à imposer en salles) débarque enfin dans ce DVD, planqué dans les bonus de la version ciné. Hopper y interprète un tueur solitaire à la solde de la mafia qui, chargé d'éliminer la témoin d'un meurtre, finit par la kidnapper tout en tombant amoureux d'elle. Son idée principale était de rendre hommage aux films noirs hollywoodiens des années 40 (particulièrement "Laura" d'Otto Preminger) à travers ce road trip romantico/ flinguesque jouée par une Jodie Foster érotisante à souhait (la séquence où elle exécute un strip-tease à l'envers est atomique). Dans ses multiples ambiances, le film fait penser à certains cinéastes cultes pour lesquels Hopper avait tourné. Ainsi son personnage de bad guy un peu barré n'est pas si éloigné de celui qu'il interpréta pour David Lynch dans "Blue Velvet", tandis que le côté noir et langoureux du film rappelle l'atmosphère sombre de "L'Ami Américain" de Wim Wenders où il apparaissait également. Histoire de se faire plaisir, Hopper case également quelques références de sa culture personnelle. Y compris au niveau musical avec une apparition quasi gratuite de Bob Dylan.

Dark Star

Carlotta

Bien avant de rendre hommage aux films d'aventures de la Shaw Brothers avec "Les Aventures De Jack Burton", bien avant d'avoir iconisé Kurt Russell en John Wayne du futur dans "New York 1997", bien avant d'inventer le slasher via "Halloween", bien avant de synthétiser l'horreur lovecraftienne avec son remake de "The Thing" et juste avant d'avoir signé "Assaut", *le* polar urbain absolu des seventies, John Carpenter avait tourné un tout premier long métrage dans le cadre de ses études de cinéma : "Dark Star". Une toute petite chose fabriquée entre potes, sorte de space-opéra fauché et foufou qui, sous couvert d'humour, s'amuse à rendre hommage à "2001..." et "Docteur Folamour" de Stanley Kubrick. Commencée en 1970 et achevée en 1974, cette comédie des étoiles interprétée et co-scénarisée par Dan O'Bannon (futur scénariste d' "Alien" et "Total Recall") — et sous son aspect volontairement potache (l'apparition d'un extraterrestre débile au look de baudruche) — marque pourtant la naissance d'un grand cinéaste. Car malgré son évident manque d'argent, Carpenter soignait déjà ses cadres, histoire de prouver au monde qu'il allait devenir le plus grand cinéaste de genre du cinéma contemporain. Agrémenté d'un long documentaire passionnant (près de deux heures !) sur la genèse du film, "Dark Star" ressort en DVD et en Blu-ray collector avec ses deux montages. Dont, fait exceptionnel, un *director's cut* plus court (68 minutes) que la version sortie dans les salles françaises il y a déjà 34 ans (80 mn).



Ma Vie Avec Liberace

ARP

Steven Soderbergh est un drôle de gars. Un cinéaste touche-à-tout capable d'aligner des blockbusters lambda ("Ocean's Eleven" et ses suites) comme de tourner des films expérimentaux volontairement abscons ("Bubble"). Mais que l'on aime ou pas son travail, tout le monde s'accorde à dire que le cinéaste a un sacré atout : c'est un excellent directeur d'acteurs. Surtout avec son dernier film (voire son tout dernier puisqu'il prétend arrêter le cinéma) : "Ma Vie Avec Liberace". Un biopic très inspiré de Liberace, pianiste de music-hall qui slaloma sur ses touches en ivoire des années 50 à 70 dans des spectacles d'un kitch absolu. Une sorte de Richard Clayderman américain qui, sous son aspect ringard (costume pailleté et sourire en toc), fascina pourtant un large public. Principalement les mamies et les mères de famille. Le film se focalise, non pas sur l'art de Liberace, mais sur sa vie très intime. En l'occurrence l'histoire d'amour tenace et compliquée qu'il mena pendant cinq ans avec un jeune bellâtre alors qu'il entamait sa fin de carrière. Si Soderbergh raconte magnifiquement cette love story compliquée (homosexualité cachée dans une Amérique néo-conservatrice), c'est principalement grâce à ses deux acteurs. Matt Damon, excellent en jeune bêta gay qui semble mûrir au fur à mesure de sa liaison houleuse avec le pianiste. Mais surtout Michael Douglas qui navigue avec une telle aisance dans l'excentricité absolue d'un Liberace tyrannique et diva que les rires procurés par son personnage se transforment vite en émotion absolue. ❑

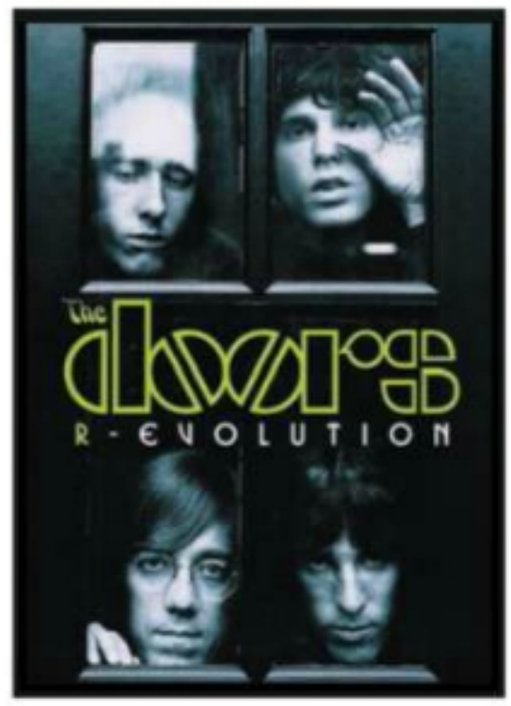
DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Cossu

Metallica
"THROUGH THE NEVER"
Seven Sept

Metallica. On croyait ce groupe nous avoir tout fait et on se rend compte qu'on n'est jamais à l'abri de rien. Qu'il faut s'attendre à tout et à son contraire. Toujours. Au pire (on y a déjà eu droit) ou au meilleur. L'air de rien, en plumant des œufs et en crevant des tympans, ça fera trente-trois ans, en 2014, que cette formation de Los Angeles y va de son metal pesant — *"bas et lourd"* aurait dit Baudelaire — et continue de faire des siennes et des étincelles. Loin du spleen, toujours. D'accord, de "Kill 'Em All" à "Metallica" (le *Black Album*), les cinq premiers disques de cette formation dont le leader — il n'aime pas l'admettre — est un batteur danois, ont davantage marqué les esprits que les quatre derniers. Ce qui ne signifie pas que Lars Ulrich et ses trois comparses ont eu moins de choses à dire à partir de "Load", en 1996. Simplement, comme tant de formations qui durent et sont pressées comme des citrons par leur management ou leur label (parfois les deux...), Metallica s'est mis à pédaler dans la semoule après quinze ans d'existence. A la moitié de la première décennie du nouveau siècle d'ailleurs, hantés par des démons cousins pas si éloignés de ceux qui conduisirent les Beatles à se laisser filmer en pleine crise (en train d'essayer de faire un disque au début de l'année de leur séparation), les quatre teigneux sont même allés jusqu'à publier les images de l'enregistrement douloureux de leur huitième album studio ("St Anger"). Paru en DVD en 2004, ce film a retourné leurs fans comme des crêpes et bien fait rigoler les narquois, par eux et leur psy d'opérette amusés. Devenus des seigneurs dans leur genre (une sorte de thrash metal grand public avec voix mixée en avant...), ils se sont néanmoins fait plus peur que mal et, dès 2009, Metallica entrait de manière fracassante au Rock And Roll Hall Of Fame, suite à un chouette discours de Flea (Red Hot Chili Peppers), bassiste réputé pour ne pas mâcher ses mots et encore moins ses notes. Leader du Big Four du thrash metal (avec Slayer, Megadeth et Anthrax — les quatre ont déjà tourné ensemble et leurs exploits sont visibles sur un DVD paru en 2010), Metallica a passé depuis longtemps la barre des cent millions d'albums vendus dans le monde. Pas toujours très clair lorsqu'il s'agit de sa cuisine interne (lire les récentes déclarations de Jason Newsted, bassiste évincé en 2001 et remplacé par Robert Trujillo), le groupe l'est davantage quand il est question de gros pognon (le quartette, qui vient de monter son propre label, est propriétaire des masters de ses albums que Universal se contente de distribuer), de voler dans les plumes d'un ennemi commun (un des premiers à avoir dénoncé le téléchargement illégal institutionnalisé, Metallica s'en est pris violemment à Napster dès le début des années 2000) ou de s'embarquer dans des projets aux allures de défis. Ainsi, en 2011, le groupe a enregistré avec Lou Reed. De ces séances chaotiques — entre deux prises, le *New York City man* menaçait de casser la figure de Lars Ulrich.— est né "Lulu", album ovniesque et violent qui gagne à être réécouté. En contact avec son public également (certains membres du groupe sont du genre à traîner sur les forums pour lire ce que les fans en attendent...), Metallica l'a sollicité en 2012 pour qu'ils établissent ensemble le tracklisting de "Quebec Magnetic", double DVD live capté au cours de la tournée consécutive à son dernier album. Pas con. Le défi le plus récent du groupe, abondamment promu lors de sa sortie dans certains cinémas en 2013, est "Through The Never", un nouveau concept de film de concert puisqu'il y associe une fiction. Sollicité par IMAX il y a plusieurs années déjà et finalement séduit par l'idée d'être filmé en 3D pour la première fois, Metallica a fait confiance à l'Américain (d'origine hongroise) Nimród Antal qui a imaginé et réalisé cette histoire d'un gamin, Trip (Dane DeHaan), jeune roadie chargé d'une mission pendant un concert du groupe. Entre les titres live filmés avec maestria, on assiste à la progression nocturne de Trip dans une ville où quelque chose tourne encore moins rond qu'à Marseille. On l'a compris, sa mission va virer au dur et, même si le scénario de "Though The Never" tient sur la tranche d'un timbre, force est de constater que le réalisateur de "Predators" s'en est donné à cœur joie et n'a pas lésiné sur les moyens pour en faire une œuvre metal unique en son genre. Le DVD est décliné en plusieurs éditions (prestige, prestige combo et collector limitée) dont les deux dernières présentent le film en 3D. Les principaux bonus à voir sont communs aux trois éditions (bande-annonce, clip de "Master Of Puppets", brèves interviews et making of de plus d'une heure particulièrement instructif) et on recommande le visionnage de la conférence de presse donnée par le groupe, son réalisateur et DeHaan au festival (du film) Mill Valley, et de l'intervention de Lars Ulrich à Orion Music, celui récemment créé par Metallica. Les trois éditions proposent également une séquence sur l'avant-première française au Grand Rex mais, pour avoir le T-shirt exclusif et l'affiche de "Through The Never", c'est l'édition collector limitée, à un peu moins de 45 €, que les fans devront acquérir.



The Doors
"R-EVOLUTION"
Eagle

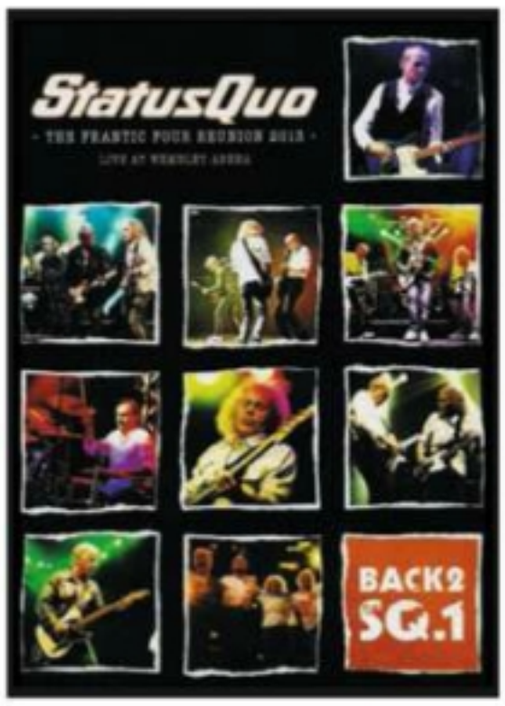
Clairement, 2013 aura été une année pourrie pour les fans des Doors. Et on aura beau chroniquer des rééditions, des DVD de concerts et des bouquins, rien ne fera oublier aux amateurs de la formation californienne qu'ils ne vieilliront pas en même temps que Ray Manzarek. Depuis mai dernier, les Doors sont comme les Beatles et les Who : il n'en reste plus que deux. Eagle qui édite leur catalogue vidéo avec le soin qu'on sait — récemment on signalait la parution d'une *Special Edition* contenant trois DVD — publie cette fois un plein Blu-ray qui, sans supplanter les précédentes sorties, met la barre tout de même très *up there*. "R-evolution" réunit sur une galette haute définition, en 16/9 et son DTS, dix-neuf clips (dont des live et de très courts métrages) du groupe de Jim Morrison. Mais il ne s'agit pas d'une simple compilation puisque beaucoup d'images proposées ici sont rares, et il y a fort à parier que de nombreux spécialistes européens que la chasse aux clips foireux sur YouTube rebute, ne les ont jamais vues. Ceux qui s'étonneront de la très haute tenue de certains de leurs passages télé agencés chronologiquement, ne doivent pas oublier que Morrison et Manzarek ont fréquenté ensemble la UCLA Film School et que les Doors ont été parmi les premiers groupes américains à tourner de véritables clips (en mettant leur grain de sel sur le plan de la réalisation). Parce que les moyens des chaînes étaient souvent ridicules à cette époque, c'est souvent Jim qui insistait pour que les jeux de lumière et les effets spéciaux (!) soient sobres, et c'est ce qui explique que, sur le plan visuel et de "Break On Through (To The Other Side)" à "Ghost Song", la majeure partie de ces images a si bien vieilli.

Frankie Goes To Hollywood

"FRANKIE SAID"

ZTT

Encore un CD vendu avec un DVD, ou le contraire en l'occurrence puisque les clips et extraits d'émissions télé proposés ici sont plus rares que les chansons, et constituent donc ce que les gens du marketing appellent le *plus produit*. En 2014, on fête les cinquante ans de l'invasion, le mot n'est pas trop fort, des USA par les Beatles, mais c'est également l'année du trentième anniversaire de la consécration de Frankie Goes To Hollywood, un vrai groupe anglais à l'origine, que le journaliste Paul Morley, son ami producteur Trevor Horn et Jill Sinclair, la femme de ce dernier, ont signé sur leur label ZTT. Mais pas seulement. En vérité, ZTT a vampirisé FGTH, le vidant de sa substance originelle avant de le reconfigurer complètement. Certes, les monstrueux tubes "Relax", "Two Tribes", "Rage Hard" ou "Welcome To The Pleasure Dome" ont bien été écrits et composés par des membres du quintette mais, on le sait maintenant, aucun des musiciens n'a joué sur le premier album et les fameux singles. Cultivés, malins, doués et machiavéliques (à en croire l'autobiographie du chanteur Holly Johnson), Morley et Horn ont totalement conceptualisé FGTH, lui inventant un look, et truffant les pochettes et certaines paroles de chansons de références plus ou moins obscures. Le succès ayant pris tout le monde par surprise, ZTT s'est développé et a ensuite révélé Propaganda et Art Of Noise, mais aussi 808 State ou Seal. "Frankie Said", une des trois sorties ZTT pour célébrer ce glorieux passé, regroupe les titres forts de FGTH (accompagnés de quelques remix) et surtout plus d'une heure et demie d'images vidéo (clips, passages à Top Of The Pops, pubs télé...) malheureusement non restaurées, et qui ne passent donc que très moyennement sur les grands écrans d'aujourd'hui.



Status Quo

"THE FRANTIC FOUR REUNION 2013"

Eagle

Alors voilà, tout de suite, on en voit qui rigolent. Sous cape ou jaune. Qui sortent des croix. Des qui disent OK pour Slade, Oasis, mais pas Status Quo. Bon, d'accord, le Quo n'est pas Crimson. Mais ce n'est pas non plus du rata et certainement pas de la soupe. Les chiffes ne font pas la qualité, mais on parle quand même là d'un groupe anglais en service depuis plus de quarante ans, dont les deux principaux songwriters n'ont jamais quitté le navire, et qui ont enquillé des dizaines de tubes dans les charts mondiaux. Leurs ventes d'albums sont à l'avenant et le dernier, "Bula Quo", est la BO de leur film (une comédie tournée aux îles Fidji dans laquelle ils jouent leurs propres rôles, tout un programme...) paru en 2013. Managé comme il faut par des gens qui savent comment faire du carbure — les chansons du groupe ont illustré de nombreuses pubs en Angleterre — Status Quo s'est rappelé aux bons souvenirs de ses fans historiques en 2013, en tournant au Royaume-Uni sous sa formation originale : Rossi, Parfitt, Lancaster et Coghlan. Pan ! C'est celle-là qui, après des premiers enregistrements vaguement psychédéliques (les seuls que tolèrent les intégristes), a viré boogie et composé des chansonnettes souvent basées sur la grille du blues, aux refrains qui ne cassent pas trois pattes à un canard, mais ne tournent pas non plus autour du pot. Le concert donné à Wembley de ce Blu-ray (flanqué de son CD et également disponible en DVD) permet d'en redécouvrir une vingtaine (parmi lesquels celui de la fameuse "Down Down") et est accompagné d'un documentaire édifiant sur l'art de vieillir au ralenti, sans se prendre le chou. Autre bonus : un chapitre rassemble, en audio seulement, mais tout de même, tous les morceaux de tous les concerts de cette tournée Frantic Four. Cossu. ❑

LES LEGENDES DU ROCK EN LIVE

THE ROLLING STONES
SWEET SUMMER SUN
Hyde Park Live

LE RETOUR HISTORIQUE ET TRIOMPHAL DES ROLLING STONES À HYDE PARK EN 2013 !

Disponible en DVD, Blu-Ray, 2 CD + DVD, 3 LP + DVD et édition luxe

SPRINGSTEEN & I

DOCUMENTAIRE MUSICAL UNIQUE, PONCTUÉ D'IMAGES D'ARCHIVES INÉDITES ISSUES DE TOUTE LA CARRIÈRE DE SPRINGSTEEN !
UN FILM PAR LES FANS ET POUR LES FANS !

Disponible en DVD et Blu-Ray

PAUL McCARTNEY
LIVE KISSES

PAUL MCCARTNEY INTERPRÈTE EN LIVE LES CHANSONS DE SON ALBUM " KISSES ON THE BOTTOM " AUX LÉGENDAIRES CAPITOL STUDIOS À HOLLYWOOD.

Avec Diana Krall, Eric Clapton, Stevie Wonder, Joe Walsh et Tommy Lipuma.

Disponible en DVD et Blu-ray

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · COMPACT disc DIGITAL AUDIO · naïve VISION · eagle vision

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Chapeau !

Stetson

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Avec les bottes et le jean, quel symbole plus fort de l'Amérique que le Stetson...? Certes, ce couvre-chef est beaucoup plus connoté country & western que rock'n'roll, bien que les exemples de stars du rythme binaire l'ayant adopté soient nombreux.

John Stetson (1830-1906), fils d'un chapelier d'Orange, dans le New Jersey, part pour l'Ouest américain suite au diagnostic d'une tuberculose. Au cours de son voyage, le jeune homme a l'occasion de côtoyer tous les hommes qui partent tenter l'aventure et il est frappé par la piètre qualité de leurs couvre-chefs, en général des chapeaux en peau de ratons laveurs remplis de puces, ou des casquettes de marin. Il rejoint une expédition vers Pikes Peak, dans le Colorado, avec plusieurs pionniers qui utilisent les peaux qu'ils transportent pour s'abriter de la pluie, sauf que celles-ci, brutes et non tannées, se désagrègent rapidement. Son expérience de chapelier permet à Stetson de montrer à ses coéquipiers une technique remontant au Moyen Age pour fabriquer du feutre avec les poils très fins se trouvant sous la fourrure du castor. Grâce à ce feutre, ils vont fabriquer des tentes particulièrement étanches, beaucoup plus résistantes, et Stetson en profite pour se fabriquer un chapeau à larges bords plats. A cette époque, dans les régions sauvages de l'Ouest américain, un chapeau protège à la fois les yeux et la nuque du soleil. Il sert aussi de parapluie, éventuellement de récipient ou de soufflet pour attiser les feux de camp. La légende dit qu'un cow-boy impressionné par les qualités du chapeau de Stetson le lui aurait ensuite échangé contre une pièce d'or de 5 dollars... Retourné sur la côte Est en 1865, Stetson fonde son propre atelier de chapelier à Philadelphie (Pennsylvanie). Parmi les modèles aux formes populaires de l'époque, il lance une copie de son *chapeau de voyage*, qu'il nomme *Boss of the Plains*. Ce premier modèle est un chapeau dont la calotte arrondie et les bords mesurent une dizaine de centimètres de large et dont l'unique décoration est un galon (ruban). Stetson crée également un modèle appelé *Carlsbad*, aux bords relevés et à la calotte beaucoup plus haute et pointue comportant un pli unique à l'avant.

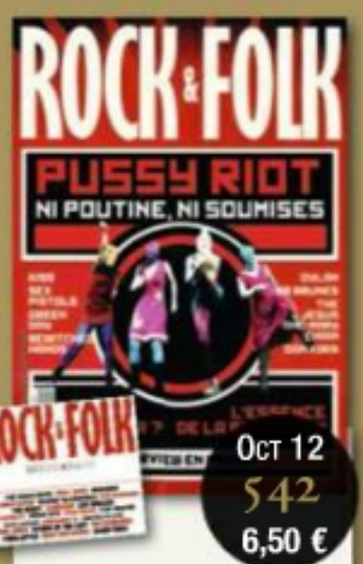
Ce chapeau, aujourd'hui connu sous le nom de *Ten Gallon Hat*, remporte un énorme succès au Texas et on le voit sur la tête des premières vedettes des westerns muets, comme Tom Mix. Le nom *Stetson* est estampillé en lettres dorées sur les bandes de confort internes, et la marque ne tarde pas à rencontrer un immense succès dans tout le pays. En 1886, l'usine de chapeaux Stetson est la plus grande du monde. Ce chapeau fait tant partie de l'image des Etats-Unis que l'ancien médaillé d'argent aux jeux Olympiques d'Innsbruck en 1964 (Billy Kidd) skie avec un Stetson sur la tête. Le skieur aura même plusieurs modèles spéciaux à son nom. Il faut dire que la ville de Steamboat où il réside, dans le Colorado, reconvertie en station de ski depuis les années 1970, est une ancienne ville de cow-boys. Tous les groupes country l'ont évidemment adopté, suivi quelquefois par les folk singers des années 1960, Bob Dylan en tête. On le voit également sur la tête des Beatles, quoique dans un registre plus ironique, lors de la célèbre séance photos à cheval effectuée pendant leur tournée américaine de 1965. Depuis les années 1950 et jusqu'à la fin des années 1980, la marque de cigarettes Marlboro utilise l'image du cow-boy et de son Stetson pour toutes ses campagnes de publicité. En 1981, Harrison Ford relance un peu la mode dans "Les Aventuriers De L'Arche Perdue". Dans les dernières années de sa vie, Joe Strummer porte souvent un Stetson en paille lors des *campfires* qu'il affectionne particulièrement. Lors des tournées de U2 à la fin des années 1980, Bono Vox commence à porter un Stetson sur scène. Billy Gibbons et Dusty Hill, aux débuts de ZZ Top, portent des *Carlsbad* typiquement texans. Neil Young et, évidemment, les membres de groupes sudistes comme Ronnie Van Zant de Lynyrd Skynyrd, mais aussi Johnny Winter, Tom Petty, Calvin Russell, Joni Mitchell, Stevie Ray Vaughan, et quelques Anglais comme Roger Glover de Deep Purple et Boz Burrell de Bad Company, ou Johnny Hallyday arborent le Stetson... tout comme Johnny Depp. On a même vu Elvis Costello en veste à franges et Stetson accompagner Emmylou Harris il y a quelques années. ❑

Pour en savoir plus : www.stetson.com

Un modèle Stetson spécialement créé pour le skieur américain Billy Kidd. Ce chapeau était uniquement disponible dans quelques boutiques du Colorado où l'ancien champion demeure toujours.

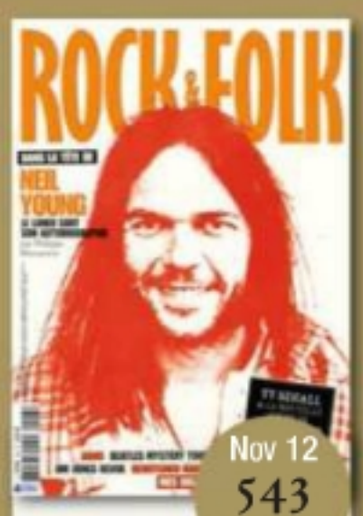
Photo H. Corniere

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !



Oct 12
542
6,50 €

- Sex Pistols
- The Jesus & Mary Chains
- Pussy Riot
- BB Brunes
- Steve Jones



Nov 12
543
5,50 €

- Magical Mystery Tour
- Bewitched Hands
- Velvet Underground
- Can
- Neil Young

Dec 12
544
5,50 €

- Tony Frank
- Led Zeppelin
- M
- Madness
- The Rolling Stones

Fev 13
546
5,70 €

- The Datsuns
- Willy DeVille
- Noir Désir
- Pete Townshend
- The Jim Jones Revue

Mar 13
547
5,70 €

- Joe Coleman
- The Heartbreakers
- Le Stoner
- Rod Stewart
- Nick Cave

Avr 13
548
6,70 €

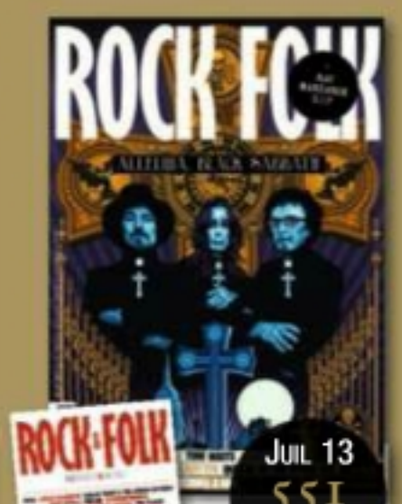
- Daniel Darc
- Hanni El Khatib
- David Bowie
- Jimi Hendrix
- Kevin Ayers

Mai 13
549
5,70 €

- Alvin Lee
- Iggy and the Stooges
- Daft Punk
- Vampire Weekend
- Shuggie Otis

Juin 13
550
5,70 €

- Tricky
- Deep Purple
- Sixto Rodriguez
- Rod Stewart
- Boris Vian



Juil 13
551
6,70 €

- Queens of the Stone Age
- Black Sabbath
- Nativity in black
- Miles Kane
- Ray Manzarek

Août 13
552
5,70 €

- Les festivals de l'été
- Bruce Springsteen
- Dogs
- James Trussart
- Ty Segall

Sept 13
553
5,70 €

- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash

Sept 13
554
6,70 €

- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

Nov 13
555
5,70 €

- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

Déc 13
556
5,70 €

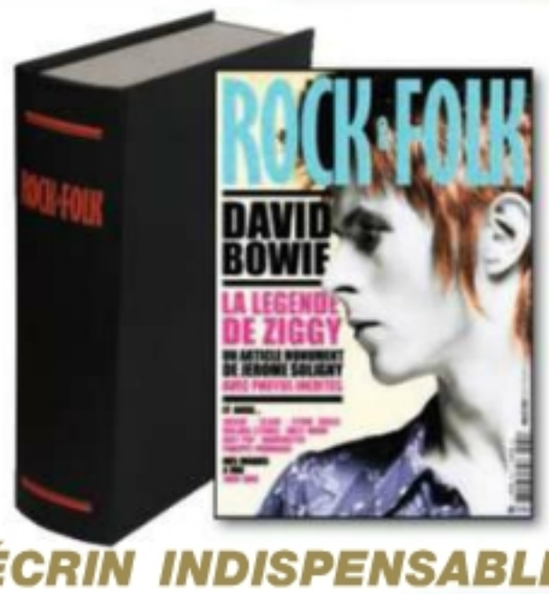
- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney

Jan 14
557
6,70 €

- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things

Fev 14
558
5,90 €

- Link Wrayi
- Bruce Springsteen
- Michel Polnareff
- King Crimson
- Donovan & Zouzou



L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **20 €** + frais de port

DERNIERS EXEMPLAIRES !
Bientôt vous ne trouverez plus les numéros de 2008.
Découvrez tous nos anciens n° :
www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP24	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Video Games

Le grand singe est de retour

PAR JEROME REIJASSE

"DONKEY KONG COUNTRY TROPICAL FREEZE", chez Nintendo et uniquement sur la Wii U, s'annonce comme *la* sortie de ce début 2014. Le grand singe est donc de retour, ce qui ravira à la fois les très vieux et les plus jeunes. Bonne surprise, Donkey revient en mode défilement latéral, comprendre qu'il traverse l'écran de gauche à droite pour accomplir différentes missions. Dans cette nouvelle aventure, aux couleurs explosives, aux caméras libérées et à la musique entêtante, la famille Kong — oui, depuis tout ce temps, le gorille s'est bien sûr reproduit... et, pour les fans hardcore : Dixie Kong reprend du service et Cranky Kong sera jouable pour la toute première fois — va devoir combattre des Vikings venus des mers du Nord et pas franchement sympathiques, voire belliqueux. Des Vikings, quoi... Premier épisode en HD, offrant une qualité de graphisme tout à fait réjouissante, il s'agira d'explorer et de reconquérir cinq îles dont l'île gelée, d'où le titre (ce qui est plutôt bien foutu), en sautant, évitant, rebondissant. Chaque personnage possède évidemment ses propres caractéristiques, permettant au jeu de ne jamais bégayer. Drôle (euphémisme), toujours surprenant donc, jamais lassant, cette énième déclinaison du singe le plus déjanté de l'ère virtuelle — à côté, King Kong passerait presque pour un romantique rabat-joie — est une totale réussite, l'assurance de perdre quelques heures de sa vie enfoncé dans son canapé sans la moindre culpabilité.

Pour ceux qui préfèrent Alain Prost (ou Michael Schumacher si l'on osait...) à Diane Fossey, il faudra sans le moindre doute se précipiter sur **"GRAN TURISMO 6"**, chez Sony, pour PS3 (et annoncé sur PS4 mais sans aucune certitude à l'heure où ces pages se bouclent). Après un volume 5 plutôt frustrant, sorti un peu à la va-vite, les studios Polyphony Digital offrent enfin aux adeptes de conduite un titre complet, ultra classe et combinant toutes les qualités qui ont fait la réputation de la franchise *vroum vroum*. Comme d'habitude, la prise en main s'avère compliquée — ici, toujours pas question d'espérer une ambiance arcade — mais une fois le mode *carrière* lancé, c'est une véritable saga automobile qui prend forme, avec des courses et des épreuves de plus en plus exigeantes et des sensations jamais galvaudées. Le réalisme reste impressionnant et la durée de vie du titre franchement formidable. Le mode en ligne vaut également le détour. Les puristes auront tout intérêt à affronter ce sixième volet armés d'un volant plutôt qu'une simple manette, pour vivre pleinement un pilotage dédié à la précision. S'il ne doit en rester qu'un...

Au rayon misanthropie et violence assumées, impossible de ne pas s'agenouiller devant **"KILLZONE : SHADOW FALL"**, chez Sony, pour PS4 uniquement. Au royaume du FPS, il y a surtout "Call Of Duty" et "Medal Of Honor" qui se battent pour le trône. Mais la marque "Killzone", avec sans doute moins de moyens, moins de puissance marketing et de visibilité, a toujours proposé des équipées vraiment valables, voire fantastiques et ce "Shadow Fall", qui débarque sur la toute dernière console nippone avec une petite pression sur les épaules, pourrait même être le meilleur épisode de l'histoire. Carrément. Déjà, grâce aux avancées technologiques de la PS4, le rendu visuel est tout simplement énorme. On est plongé au cœur du massacre, comme dans un film, indiscutablement, et on se demande presque comment on a pu tolérer les FPS de la précédente génération. Et puis les concepteurs, quitte à révolutionner le genre, ont choisi de créer un environnement complètement inédit : la planète Vekta. L'action se déroule dans un futur plus coloré, moins sordide mais tout aussi hardcore et sanguinaire. Le scénario, lui, demeure basique et c'est tant mieux. Les FPS qui veulent jouer aux plus malins finissent souvent par rejoindre vite fait les bacs à soldes. Ici, on tue et on tue encore. "Killzone" donc... Obligatoire.

Enfin, deux titres moins gargantuesques mais qui méritent tout de même quelques heures d'hystérie, seul ou en groupe : Tout d'abord, **"CASTLEVANIA : LORDS OF SHADOW 2"**, chez Konami, pour PC, PS3 et Xbox360. Le propos ? L'affrontement entre le Mal et le... Mal. Avec 24 heures de gameplay au compteur et un mélange urbain et fantastique d'action et d'exploration, ce titre gothique réveille un jeu culte et voit Dracula pactiser avec la Mort et chercher des poux au diable lui-même. Qui dit mieux ? Sinon, pour ceux qui aiment les ambiances totalement loufoques et les héros cultes, rigolos et bien bourrins, voici **"DRAGON BALL Z : BATTLE OF Z"**, chez Namco Bandai, pour PS3, PSVita et Xbox360. Soit 70 personnages, un tout nouveau système de baston en ligne basé sur la coopération et toujours plus de bourre-pif au menu. Jubilatoire. ❑

Verone Productions & HS Prod présentent

IN CELEBRATION OF 40 YEARS

the stranglers

THE RUBY TOUR 1974 -2014

A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX
Lundi 7 AVRIL 2014

8 Avril Compiègne - Ziquodrome

9 Avril Lyon - Transbordeur

19 Avril Lille - Splendid

WWW.STRANGLERS.NET

ROCK&FOLK

HOMARD & SAUCISSE PRODUCTIONS

VERONE Productions

RTL2 LE SON POP-ROCK

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Verglas

En février, il fait moche, froid, et les Chippewa boots dérapent sur le verglas. Autant rester chez soi et regarder le monde s'écrouler tout en lisant les planches suivantes.

Après un fantastique pavé sur son ancien camarade de classe Jeffrey Dahmer (tueur en série mort), Derf Backderf est de retour avec **"Punk Rock & Mobile Homes"** (Çà et Là) où l'auteur se lâche dans une histoire déjantée mêlant fiction et souvenirs personnels avec, en toile de fond, la scène rock d'Akron (Ohio) au début des années 80. Pour faire court, cette histoire pied au plancher est la BD à se procurer d'urgence pour bien débuter l'année tellement elle répond à tous les critères requis de la Sainte-Trilogie du trois-accords originel. "Punk Rock..." narre les tribulations d'un ado qui découvre le monde sous la houlette de son mentor : un grand de son école qui se fait appeler *Le Baron* et vit dans un mobile home. A partir de là, c'est toute une série de concerts et de rencontres plus ou moins imaginaires avec les Ramones, Klaus Nomi, Lester Bangs et Joe Strummer qui déboulent au fil des pages dans des situations qui auraient (ou devraient) arriver plus souvent. C'est simple, il n'y a que Derf Backderf qui soit capable de dessiner toute la poésie contenue dans un simple crachat de Joey Ramone au beau milieu de "Rockaway Beach". Allez, les dessinateurs ! Il ne reste plus que dix mois et demi pour faire mieux dans le domaine de la BD rock.

"La Curiosité Est Un Vilain Défaut Ou La Mortelle Maladresse Du Furet" (Chiflet & Cie) d'Andrew Pinder est un recueil de dessins sans bulles ni légendes, dont le titre résume l'intégralité du sujet. En à peine plus de quatre-vingt dix gags en noir et blanc façon ligne claire néo-destroy, le bédévore découvrira autant de façons originales de mettre fin à ses jours stupidement quand on est né dans la peau d'un furet. A croire que, le jour de la distribution de jugeotte sur l'Arche de Noé, le charmant animal était niché sous la table. Le thème n'est pas nouveau, les blaireaux et les lapins y ont eu droit avant mais, qu'est-ce que cette lecture fait du bien...

Enfin ! Après quelques années d'attente, le troisième volet de **"Légendes De La Garde – La Hache Noire"** (Gallimard) débarque dans les bacs. Comme convenu, le trait d'exception de David Petersen est toujours aussi exceptionnel tant chaque dessin relève plus de l'art de la gravure que de la simple planche à dessin. Dans cette histoire aussi médiévale qu'animalière — c'est toute la forêt qui défile — les souris continuent leur quête pour défendre le royaume contre rats et renards de tout poil. Derrière un style tout mignon tout beau se cachent des pages d'une féroce intensité qui devraient, logiquement, inspirer un paquet de groupes heavy metal, le genre musical le plus approprié pour écrire la bande-son de cette aventure épique qui se lit comme une version cloutée de "The Wind In The Willows".

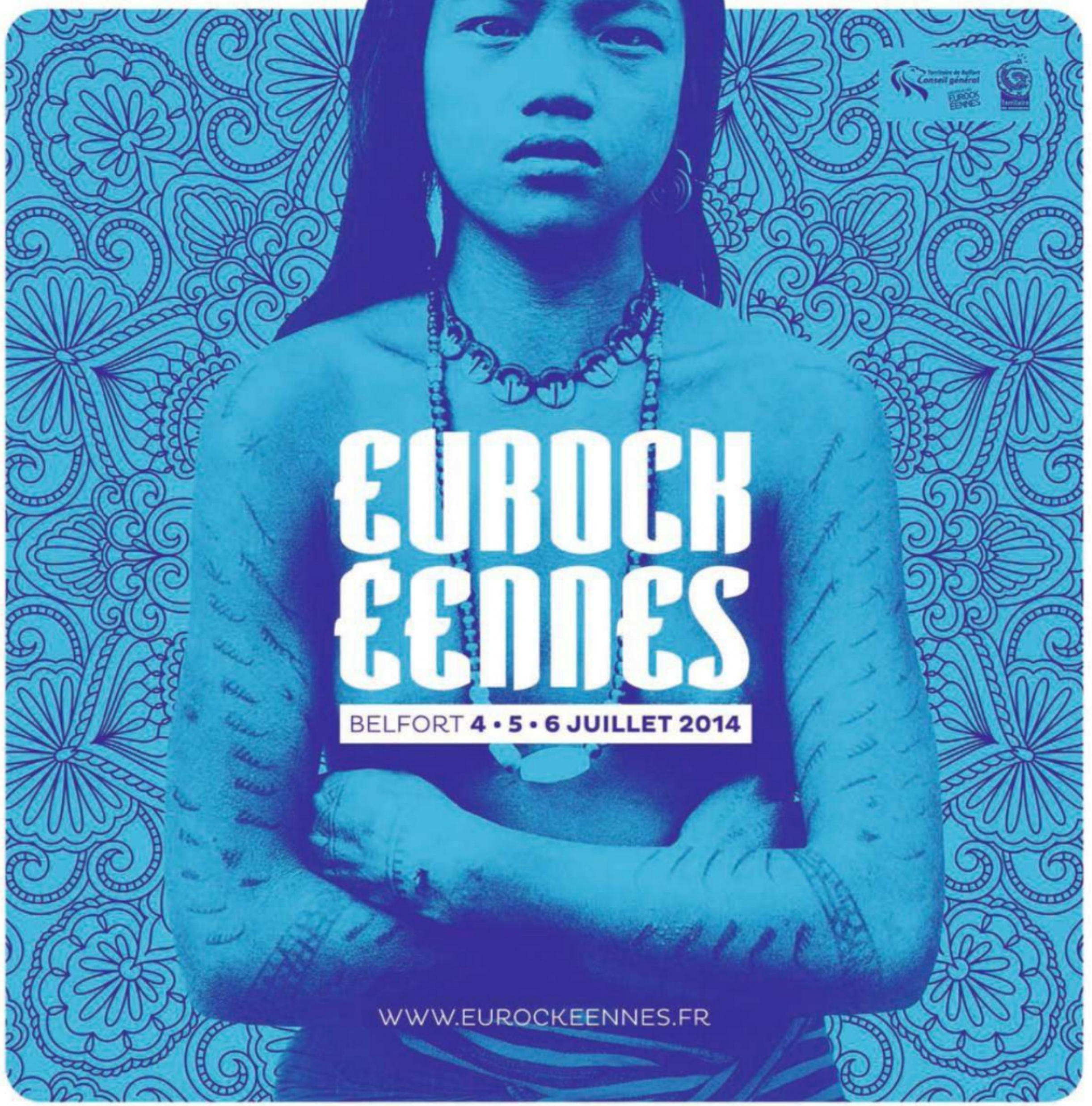
Après un début poussif qui n'incitait guère à poursuivre l'aventure, la série **"Zombie"** (Soleil) du dessinateur Sophian Cholet et du scénariste Olivier Péru a pris du corps pour, finalement, aboutir à un excellent quatrième volume sous-titré "Précis de Décomposition". Dans cette histoire apocalyptique classique — un gros pépin survient et les morts reviennent à la vie... — le lecteur découvrira une énième histoire de survivants qui, ce coup-ci, vaut la peine qu'on s'y attarde car le scénario n'est pas uniquement constitué de scènes de carnage vouant la cochenille à une extinction rapide tant les coloristes abusent du rouge. Parmi les points forts, la psychologie des différents intervenants (dont une ancienne vedette de films d'horreur) est intéressante et incite le lecteur à en découvrir plus à leurs sujets au fil des pages. Cette évolution constante met cette série un cran au-dessus des habituelles histoires de zombies, d'autant plus qu'elle est magnifiquement servie par le trait précis et rigoureux de Cholet. ❑

Le gros plan du Géant

Il y a réédition et réédition. Celle de "La Nuit" par Glénat est exceptionnelle car conforme à la version originale sortie en 1976 après une prépublication dans les pages de ce magazine. Dans l'œuvre pléthorique de Philippe Druillet, "La Nuit" n'est pas la BD la plus facile de ce dessinateur. D'abord, ces pages sont surtout et avant tout une forme de cri inhumain où Druillet cherche un exutoire pour combler un vide après le décès de sa femme Nicole. Malheureusement, c'est comme essayer de boucher les trous du tonneau des Danaïdes avec seulement dix doigts à ses deux mains. Reste une histoire sans concession où des hordes de bikers camés jusqu'à l'os se battent pour avoir plus de dope et ils vont l'avoir dans un final d'apocalypse. Beau et douloureux comme peuvent l'être les combats sans espoir. A lire en écoutant "White Line Fever" à fond tout en envoyant paître les voisins mécontents.

MUSIC IN PARADISE

THE BLACK KEYS • STROMAE • SKRILLEX • PIXIES
FRANZ FERDINAND • SHAKA PONK • DÉTROIT
CASSEURS FLOWTERS • FOSTER THE PEOPLE
ROBERT PLANT & THE SENSATIONAL SPACE SHIFTERS...



EUROCK ENNES

BELFORT **4 • 5 • 6 JUILLET 2014**

WWW.EUROCKEENNES.FR

SOKLEP © CHARLES MARTIN / NATIONAL GEOGRAPHIC VINTAGE • APE 9007Z • SIRET 34923034100030 • LICENCES 1 - 1053054 / 2 - 1040099 / 3 - 1040100

Livres

PAR AGNES LEGLISE

On ne rêve pas

Juste Après La Pluie
THOMAS VINAU
Alma

Non, on ne rêve pas, c'est bien la troisième fois qu'un livre de Thomas Vinau est chroniqué dans ces pages et non, nous ne sommes pas de sa famille, ni de celle de son éditeur et encore non, ça n'a toujours aucun rapport avec le rock. Mais on l'aime, voilà tout. Sa poésie parfaitement simple et dépourvue de tout maniérisme, dessine, dans ce "Juste Après La Pluie", un portrait délicat et dépouillé d'êtres droits et rêveurs dont les questionnements météorologiques et les fragiles bonheurs démontrent que si la lumière du monde ne s'apprivoise pas, elle peut se partager. Les petites bombes tendres de la poésie de Vinau font encore ici valser nos pénombres et illuminent toujours la banalité apparente de nos humbles existences.

It's Not Only Rock'n'Roll
CATHERINE VIALE & MATHIAS MOREAU
Intervalles

On pourrait dire qu'il était temps que le rock mûrisse un peu et se rende compte à son grand âge que non, *it's* not *only rock'n'roll*, qu'un riff ne répond pas souvent aux grandes questions existentielles, qu'un refrain aide rarement celui qui l'a écrit à être heureux et que les musiciens ont des doutes ou des peurs qui leur sont, sinon spécifiques, du moins souvent plus visibles ou plus aiguës. C'est ainsi que Catherine Viale et Mathias Moreau, tous deux journalistes et auteurs, ont eu la chouette idée d'aller parler philosophie avec des musiciens rock et d'en extraire la substantifique moelle dans plus de soixante interviews souvent passionnantes. Bouddhistes, existentialistes, épicuriens ou situs, les rockers se révèlent là bien loin des clichés classiques sur leurs vies faites de tournées, de drogues et de filles prêtes à tout. Elliott Murphy, Bertrand Burgalat, Buffy Sainte-Marie, Kent, Dominic Sonic et une ribambelle de musiciens plutôt indie, brillants et torturés parlent ici de leur vie et des enseignements et autres sages leçons que l'art et sa pratique quotidienne leur ont appris. Loin des interviews habituelles, leurs réponses le sont tout autant et les thèmes abordés touchent au plus près de leurs interrogations intimes, de leurs rêves de créations et aussi, ouais, d'immortalité artistique. Précisons toutefois que tout éditeur qui imprime des textes en orange mériterait une peine sévère et qu'il est dommage de rendre ainsi les mini-biographies de chaque artiste tout bonnement illisibles, mais cela n'empêchera pas les plus curieux de lire avec grand intérêt ce livre de rock bien plus intelligent que la majorité du genre.

En Chine Avec Green Day
AARON COMETBUS
Chat Chuffit

Rarissimes sont les fictions autour du rock qui réussissent à en dépeindre la vérité. Tout aussi rares sont les biographies d'artistes dotées de quelque qualité littéraire. C'est pourquoi un épatant petit bijou comme ce "En Chine Avec Green Day" du célèbre fanzineur Aaron Cometbus mérite une place à part. Ancien roadie de Green Day et même parfois son provisoire batteur, d'ailleurs musicien encore aujourd'hui dans de nombreux groupes, fan absolu de rock et donc grand fanzineur depuis l'adolescence avec le fanzine Cometbus, son bébé dont il consacra un numéro à cette fameuse semaine où, vingt après, il repartit en tournée avec Green Day, ses vieux potes. Tout a changé, le groupe est devenu ultra célèbre et ils l'ont invité à se joindre à eux sur une portion de la tournée asiatique. Bon, en fait, ils n'iront jamais en Chine mais c'est bien la seule promesse que ce livre ne tient pas. Roman sur l'amitié tout autant qu'un témoignage juste et fin sur la vie d'un groupe et les mécaniques complexes qui s'y jouent, ce livre plonge le lecteur avec délice dans le rêve de tout fan de rock, être pote avec des musiciens qu'on admire et *cherry on the* (*american*) *pie*, vivre la grande vie de tournée avec un supergroupe, *"ce monde de rêves"*. Sauf que le talent de l'auteur, sa bienveillance, sa curiosité font de ce livre rock un roman délicieux et tout à fait universel sur le temps, les amis et les influences que les deux ont sur nous. Vraiment réussi, ce livre mérite qu'on le cherche un peu (en commande chez les bons libraires ou sur Amazon) et rappellera assurément nos meilleures lectures romanesques et rock.

David Bowie
MIKE EVANS
Gründ

Il ne manquait que lui parmi les grands et voilà que Mike Evans a enfin pensé aux vrais fans de Bowie et lui consacre un de ces livres/ fac-similés/ documents rares qui en fera les délices. Biographie chronologique, photos inédites, reproductions d'affiches de rêve, flyers plus qu'alléchants, tickets pour la gloire et posters dignes de nos anciennes chambres d'ado, ce beau livre comblera les amateurs de l'idole mais amusera aussi les autres qui ne manqueront pas d'être saisis de nostalgie et, comme nous tous, de la frustration rétrospective d'avoir raté une grande partie de tout ça.❑

TOP TEN LIVRES MUSIQUE *(source Fnac)*

01 "David Bowie Is Exposition Londres Victoria And Albert Museum"
02 "Les Beatles La Totale" JEAN-MICHEL GUESDON PHILIPPE MARGOTIN (E/P/A)
03 "Beau Repaire Jacques Higelin Reçoit" JACQUES HIGELIN (Sony)
04 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
05 "Une Autobiographie" NEIL YOUNG (Robert Laffont)
06 "Dahodisco" BENOIT CACHIN (Gründ)
07 "Lou Reed 1942-2013 Les Années Velvet" LOU REED (Hugo Image)
08 "Mémoire D'Outre-Monde" JIMI HENDRIX (JC Lattès)
09 "Johnny Hallyday" JEAN-FRANCOIS CHENUT (Gründ)
10 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)

Photo Bruno Berbessou

lekiosk.com

le kiosk point comme les autres

lekiosk.com

DISPONIBLE SUR App Store

DISPONIBLE SUR Google play

Absolutely live

Punk folk ?

Pat Kebra & Géraud Bastar et les Lux Bas-Fonds

10 janvier, Mondo Bizarro (Rennes)

Si Rennes est plutôt connu pour ses Transmusicales, la boîte à découvrir s'appelle le Mondo Bizarro et tout est résumé dans sa dénomination. Véritable aimant à public déjanté, le lieu est devenu le passage obligé de tout un tas de groupes des quatre coins du monde. Pas mal pour une aussi petite surface réunie autour d'une pompe à bière. C'est peut-être également un des rares endroits où Pat Kebra se sera fait introduire sur scène par un authentique MC transsexuel à la tchatche dévastatrice. Cette soirée hors normes, due au batteur des Trodskids et à son staff, aura été l'occasion pour le public breton de découvrir Géraud Bastar dont le groupe est certainement le plus performant de la galaxie rock à l'heure où nous écrivons ces lignes.

GEANT VERT

The Burnin' Jacks

17 janvier, La Maroquinerie (Paris)

Etonnamment, la salle de Ménilmontant est presque pleine pour l'entrée des Guilty So What, punks vieillissants dont le chanteur adopte une pose de *rebelle* parfaitement irritante. Après ces tristes sires (ainsi qu'un strip-tease en guise d'entracte), les Burnin' Jacks relèvent heureusement la barre : leur chanteur est un apprenti-Iggy convaincant (qui arrache soudainement sa chemise en glaviotant) et le soliste à bésicles Félix frétille avec une classe folle. Ces jeunes Parisiens semblent encore se chercher stylistiquement, mais ils excellent réellement lorsqu'ils abordent les rivages stoogiens ("Noise", "Bad Reputation"), tentent quelques morceaux country ambiance Nellcôte ("Baby Please Turn Around") et finissent avec une reprise de "Johnny B Goode", prétexte à une invasion totale de la scène. Un groupe à suivre, assurément.

JONATHAN WITT

Stephen Malkmus & The Jicks

18 janvier, Divan du Monde (Paris)

C'est un délicieux samedi. Dans le club de la rue des Martyrs, Malkmus et ses Jicks semblent très bêtement *heureux* de jouer. Un set d'une heure et demie où l'essentiel de "Wig Out At Jagbags" est donné dans des versions agiles. Une télépathie semble unir les musiciens qui retombent sur leurs pattes à chaque fois. La soirée est ponctuée de bonnes blagues au public, de nombreux solos, joués parfois Stratocaster dans le dos, et de quelques imparables ("Senator", "Jojo's Jacket", "Animal Midnight"). Le rappel s'avère mémorable. Qui d'autre franchement pour reprendre à la suite "Beginning To See The Light" du Velvet Underground et "Stairway To Heaven" de Led Zeppelin (joué au milieu d'un morceau de Pavement, "Harness Your Hopes") ?

BASILE FARKAS

UK Subs

22 janvier, Le Petit Bain (Paris)

Après un début de soirée de pop chaotique aimablement fournie par Sugar & Tiger, nouveau projet familial de Didier Wampas, TV Smith, ex-leader des mythiques Adverts, monte sur scène pour une demi-heure de punk folk, avec même une version de "The Day We Caught The Big Fish" dans la langue de Molière. L'ambiance est feutrée avec un public dépassant la moyenne d'âge généralement rencontrée à l'opéra mais reste largement en dessous des quasiment soixante-dix ans affichés fièrement au compteur de Charlie Harper, l'icône définitive de la soirée. En une heure de juke-box à fond la caisse avec le "Warhead" a cappella obligatoire, les UK Subs ont aimablement ravagé la salle avec toute la classe attendue. *"Born a rocker, die a rocker"*, il est des textes qu'on écrit rarement à la légère.

GEANT VERT

Gaspard Royant

22 janvier, Les Trois Baudets (Paris)

Ce soir, la seule question qui compte est de savoir si les belles chansons fifties-sixties de Gaspard Royant tiendront le choc du live. Après une heure de concert bondissant, la réponse est un *oui* catégorique et enthousiaste. Soutenu par un groupe soudé et efficace, le Savoyard passe en revue les dix chansons de son excellent premier album, "10 Hits Wonder". Tiré à quatre épingles, Royant fait le show, crooner convaincant pendant le superbe "Break-Up Bar", émule de l'Ed Sullivan Show lors de l'irrésistible "The Woods", incontestablement le temps fort du concert, où le préposé au clavier (bravo pour la coupe Son Goku) se distingue. Une version convaincante de "(Love Is Like A) Heat Wave" annonce la fin des hostilités. Devant nous, les filles tortillent frénétiquement du derrière, un signe qui ne trompe pas.

OLIVIER RICHARD

The Rabeats

24 janvier, Olympia (Paris)

Il n'y a pas à tortiller, les Beatles c'est terminé. Alors soit on s'en fout, soit on se console en allant écouter l'un ou l'autre des tribute bands (il y a aussi les multiples intégrales éditées mono, stéréo, vinyle, américaine).

The Burnin' Jacks

Photo Cécile Lethielleux

Photo Marion Ruszniewski

Stephen Malkmus

Depeche Mode

Photo Marion Ruszniewski

Mogwai

Pour les cinquante ans du premier passage des Beatles à l'Olympia, les Rabeats sont à l'affiche de la même salle. Cela fait 15 ans que les Fab 4 d'Amiens prêchent la bonne parole de George, John, Paul et Ringo, reprenant costard compris et l'air de rien le meilleur du répertoire. Pour ce nouveau passage à l'Olympia (à guichets fermés) les Rabeats, sans jouer du mimétisme, ont plongé dans une capsule spatiotemporelle deux heures durant les deux mille et quelques spectateurs de la Maison Coquatrix. Pas toujours parfait, mais systématiquement juste et émouvant. Troublant même parfois. 3 minutes de concert et l'orchestre (assis) est debout, jusqu'à l'hystérie. "She Loves You", "Help !", "Twist And Shout", etc. Rock and roll, quoi !

THOMAS BOUJUT

Depeche Mode

29 janvier, POPB (Paris)

Non content d'avoir écrit les évangiles du rock synthétique, les Depeche Mode sont aussi des aristocrates de la scène. Véloces, roublards et toujours aussi sexy — à part Fletcher à côté de qui on ne voudrait pas se retrouver à la cantine — les trois de Basildon ont encore une fois parfaitement revisité une carrière tracée entre pop libérale ("Just Can't Get Enough") et rock SM ("Behind The Wheel"). Alors oui la setlist, très proche de celle du Stade de France, reste prise dans les glaces de quelques hits monstrueux ("Enjoy The Silence", "Walking In My Shoes", "I Feel You") mais le charisme de matador de Dave Gahan emporte le morceau. Derrière les machines, Depeche Mode s'amuse encore, écarte de la setlist ses classiques ("Stripped", "Master & Servant") et couronne quelques remix inspirés signés Stuart Price ou Goldfrapp ("A Pain I'm That Used To" et un "Halo" somptueux). S'il faut formuler un regret, on voudrait voir Martin L Gore réarranger ses interludes au lieu de les liquider sèchement au piano/ voix (ce soir-là "Slow", "But Not Tonight" et "Shake The Disease"). Mais cette nuit, rares étaient ceux qui boudèrent leur plaisir devant un show qui s'acheva inéluctablement sur "Never Let Me Down Again" dans un climax wagnérien.

ROMAIN BURREL

Nashville Pussy

3 février, La Machine du Moulin Rouge (Paris)

Dans une salle correctement bourrée mais pas autant que le public, le quartette boogie white trash d'Atlanta attaque bottes au plancher sa croisade parisienne pour défendre son fantastique nouvel album "Up The Dosage", superbe retour aux sources en gras majeur avec messages cloutés directement envoyés dans la tronche des fans. Malgré un son pas trop thermonucléaire lors des premiers titres, le niveau de becquerels se stabilise aux alentours de "She's Got The Drugs" pour le plus grand plaisir des candidats à l'irradiation punk. Hormis un "Milk Cow Blues" à rallonge pour cause de concours du plus mauvais slam pour public lourd et envahissant, ce concert fut une bien belle façon de très mal commencer la semaine pour pas mal des spectateurs présents, tellement les Nashville Pussy n'ont pas été avares sur le stock de cartouches.

GEANT VERT

Mogwai

3 février, Olympia (Paris)

Le jour de sa sortie, Mogwai venait présenter "Rave Tapes" à l'Olympia. La douce introduction rêveuse sur "Heard About You Last Night" rappelle sa contribution à la série "Les Revenants", mais ce soir aucune vidéo ne viendra renforcer la scénographie aux couleurs de la nouvelle pochette. Immuables, les Ecossais communiquent peu, laissant la salle découvrir ce huitième album, moins agressif mais non moins intense que ses prédécesseurs. Le concert va crescendo en termes de puissance, avec "Deesh" en point culminant : certains pleurent, d'autres dansent, mais le silence qui règne sur les moments calmes témoigne du respect porté par le public. Et pour satisfaire les plus friands de déflagration sonore, le set se finit sur le fameux "Mogwai Fear Satan" réclamé par la foule.

AGNES BAYOU

Ennio Morricone

4 février, POPB (Paris)

Dans un Bercy plein comme rarement pour un spectacle rock, le maestro italien est venu honorer son rendez-vous avec Paris, après un lapin posé il y a quelques années et des concerts au Palais des Congrès en 2002. A la tête du Budapest Modern Art Orchestra et secondé par une poignée de fidèles (la soprano Susanna Rigacci, Gilda Butta au piano...), le plus grand compositeur de musique de films vivant, également musicien avant-gardiste qui n'aura eu de cesse de pousser son art dans d'improbables retranchements, a fait couler le nectar de son célébrissime répertoire, présenté sous forme de sections bien délimitées ("Vies Et Légende", "Mythe Et Modernité", "Cinéma Social"...). Les thèmes principaux des westerns de Sergio Leone ont logiquement occasionné le plus de frissons, sans occulter toutefois la magie de pièces enveloppantes et grandioses composées pour "Le Clan Des Siciliens", "La Légende Du Pianiste Sur L'Océan" ou "Queimada". Seules ombres à ce magnifique tableau sonore, une scénographie banale et des fautes dans les titres des œuvres (francisées) sur les écrans géants qui cernaient la scène.

JEROME SOLIGNY

Robben Ford

4 février, La Cigale (Paris)

Mardi soir, c'était leçon de guitare sur le boulevard Rochechouart, catégorie blues-rock. Robben Ford ne s'adonne pas au tapping ni ne joue avec les dents, mais ses coulées bluesy limpides, avec attaques de médiator qui ne font pas semblant, sont un modèle du genre. L'antique Telecaster couleur crème aura particulièrement chanté sur le rock tranchant de "Cut You Loose" ou le gospelisant "On That Morning". Classieux dans ses boots et sa veste en lamé, soutenu par des très bons (mention spéciale au tromboniste pour le pétillement sudiste), Ford a confirmé sa belle forme du moment, puisant dans ses deux derniers albums le matériau quasi exclusif des deux heures de show menées tambour battant. Un homme qui joue le blues avec sobriété est précieux, forcément.

BERTRAND BOUARD

Photo Marion Ruszniewski

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

FEVRIER

★ 15 FEVRIER

Ellen Allien, Toilet Disco (Mariano & Co), Péo Watson, Jonny Woo, Rocky et APM001 (104) ● **Arthur Beatrice, Blaenavon et Ballet School** (Flèche d'Or) ● **Anna Calvi** (Trianon) ● **Clan Of Xymox** (Divan du Monde) ● **Lescop** (Cité de la Musique) ● **Loscil, Fieldhead et Insiden** (Espace B) ● **La Squadra** (Boule Noire) ● **Twenty One Pilots** (Nouveau Casino) ● **Sylvie Vartan** (Folies Bergère) ● **The Young Fathers et Law** (Point Ephémère)

★ 16 FEVRIER

Au Revoir Simone, The Range et Lyla Foy (Trabendo) ● **Dead Prez** (Machine du Moulin Rouge) ● **Our Last Night et Empires Fade** (Batofar) ● **A Pale Horse Named Death** (Boule Noire)

★ 17 FEVRIER

Being As An Ocean, Hundredth, Counterparts et Polar (Batofar) ● **Isaac Delusion et Ages And Ages** (Nouveau Casino) ● **Moderat et Anstam** (Trianon, *complet*) ● **Modeselektor et Teki Latex** (Machine du Moulin Rouge) ● **Real Estate** (Point Ephémère) ● **Satellite Stories** (Flèche d'Or) ● **Thirty Seconds To Mars** (Zénith, *complet*)

★ 18 FEVRIER

Cage The Elephant (Maroquinerie, *complet*) ● **Casual Sex et Pale Grey** (Flèche d'Or) ● **Mendelson, Michel Cloup Trio et Françoise Lebrun** (Gaîté Lyrique) ● **Moderat** (Trianon, *complet*) ● **St Vincent** (Cigale) ● **Thirty Seconds To Mars** (Zénith) ● **Viza et Pui** (Divan du Monde) ● **Wild Beasts** (Nouveau Casino)

★ 19 FEVRIER

Willis Earl Beal et Planningtorock (Gaîté Lyrique) ● **Vance Joy et Nick Mulvey** (Flèche d'Or) ● **Connan Mockasin** (Trianon) ● **Dick Voodoo, Crash Normal et Krikor** (Point Ephémère)

★ 20 FEVRIER

Blackbird Blackbird (Batofar) ● **Bootsy Collins** (Trianon) ● **Crystal Stilts et Only Real** (Nouveau Casino) ● **The Exploited** (Trabendo) ● **Kid Karate** (Maroquinerie) ● **Miss May I** (Flèche d'Or) ● **James Vincent McMorrow** (Gaîté Lyrique) ● **My Summer Bee** (Café Charbon)

★ 21 FEVRIER

Arcole, Greycat et Monster Children (Point Ephémère) ● **Chunk ! No, Captain Chunk !** (Flèche d'Or) ● **Kaaris** (Bataclan, *complet*) ● **The Red Paintings** (Batofar) ● **Vulture Industries** (Boule Noire) ● **Yuck, Childhood, Thumpers et Speedy Ortiz** (Trabendo)

★ 22 FEVRIER

Jason Derulo (Trianon, *complet*) ● **Cosmetics et Mode Moderne** (Espace B) ● **The Gladiators** feat. **Droop Lion** (New Morning) ● **Maxïmo Park et His Clancyness** (Maroquinerie) ● **Mondkopf** (Gaîté Lyrique) ● **Taking Back Sunday** (Flèche d'Or) ● **Jenny Wilson et Eyedress** (Café de la Danse) ● **Zuul FX** (Divan du Monde)

★ 23 FEVRIER

Ebony Bones (Maroquinerie) ● **Me First and the Gimme Gimmes, l'Opium du Peuple et Old Man Markley** (Petit Bain) ● **John Newman** (Trianon) ● **Of Montreal et Calvin Love** (Trabendo) ● **Primordial, Celtachor, Fedj, Himinbjorg, Angantyr, Myrkvar, Niburta et Manegarm** (Machine du Moulin Rouge) ● **Supreme Cuts** (Espace B) ● **Wu Yue Tian (Mayday)** (Zénith)

★ 24 FEVRIER

Black Rebel Motorcycle Club et Kid Karate (Trianon) ● **Drake et The Weeknd** (Bercy, *complet*) ● **Fanfarlo** (Maroquinerie) ● **The 1975** (Trabendo) ● **Ry X** (Café de la Danse) ● **Spin Doctors** (New Morning)

★ 25 FEVRIER

London Grammar (Casino de Paris, *complet*) ● **The Preatures** (Boule Noire) ● **Youth Lagoon, Cate Le Bon et Jessie Ware** (Point Ephémère)

★ 26 FEVRIER

James Arthur (Cigale, *complet*) ● **Françoiz Breut** (Nouveau Casino) ● **Rac** (Maroquinerie)

Black Rebel Motorcycle Club, le 24 février au Trianon (Paris)

Photo DR

Beady Eye, le 27 février au Bataclan (Paris)

Photo Nick Griffiths-DR

★ 27 FEVRIER

James Arthur (Cigale, *complet*) ● **Beady Eye** (Bataclan) ● **Bow Low** (Café Charbon) ● **Les Touffes Kretiennes et Black Rooster Orchestra** (Flèche d'Or) ● **We Insist ! et I Love UFO** (Point Ephémère)

★ 28 FEVRIER

● **Fuzzy Vox, Howlin' Jaws et Departure Kids** (Boule Noire) ● **Islands et Angil and the Hiddentracks** (Petit Bain) ● **Kaaris** (Cabaret Sauvage) ● **R5** (Cigale) ● **Truckfighters** (Divan du Monde) ● **The Warlocks, Forever Pavot et Julien Gasc** (Maroquinerie)

MARS

★ 1ER MARS

Neneh Cherry & RocketNumberNine (Gaîté Lyrique) ● **Cloud Control** (Maroquinerie) ● **Haim** (Trianon) ● **Little Roy, Obidaya et DJ Irie Cool** (New Morning)

★ 2 MARS

Belleruche (Point Ephémère) ● **Gavin DeGraw** (Maroquinerie) ● **Toxic Holocaust et Exhumed** (Glazart)

★ 3 MARS

Joe Bonamassa (Grand Rex) ● **Midlake** (Trianon) ● **Mutual Benefit** (Point Ephémère) ● **Nina Persson** (Maroquinerie) ● **Toy** (Nouveau Casino)

★ 4 MARS

Joe Bonamassa (Grand Rex) ● **Manu Dibango** (Olympia) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **Jon Gomm** (Cabaret Sauvage) ● **Sam Smith** (Point Ephémère) ● **Leon Ware** (New Morning)

★ 5 MARS

All Time Low (Cabaret Sauvage) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **Jarod, 1.9 Bastos et Standikur** (Point Ephémère) ● **Sepultura, Legion Of The Damned, Flotsam & Jetsam et Mortillery** (Trabendo)

★ 6 MARS

An Cafe (Trabendo) ● **As de Trêfle** (Cigale) ● **Breton** (Cigale) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **GiedRé** (Olympia) ● **OneRepublic** (Trianon, *complet*) ● **Peter Peter** (Nouveau Casino) ● **Ropoporose** (Café Charbon)

★ 7 MARS

As De Trèfle (Cigale) ● **Bigflo & Oli** (Boule Noire) ● **Daughtry** (Trabendo) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **Anthony Green, The Dear Hunter et Tellison** (Flèche d'Or) ● **Malia** (Café de la Danse) ● **The Neon Judgement** (Batofar) ● **OneRepublic** (Trianon, *complet*) ● **Jacques Schwarz Bart** (New Morning)

★ 8 MARS

Bonobo (Casino de Paris) ● **Cloud Boat et Rosie Lowe** (Flèche d'Or) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **The Head and the Heart** (Café de la Danse) ● **Laibach** (Trabendo) ● **OneRepublic** (Trianon, *complet*) ● **Philippe Postic** (Divan du Monde) ● **Soulfly** (Maroquinerie)

★ 9 MARS

Fitz and the Tantrums (Maroquinerie) ● **Michael Gira (Swans)** (église St-Merry) ● **Soilwork** (Divan du monde)

★ 10 MARS

Bastille (Casino de Paris) ● **Franz Ferdinand** (Zénith, *complet*) ● **Kent** (Trois Baudets) ● **Les Têtes Raides** (Bataclan)

★ 11 MARS

The Deep End (New Morning) ● **The Jezabels et Martin Mey** (Maroquinerie) ● **Loudblast, Fleshdoll et Benighted** (Divan du Monde) ● **Lou Marco et Carol's Cousin** (Point Ephémère) ● **Steel Panther** (Bataclan) ● **Thee Silver Mt Zion Memorial** (Cigale) ● **Tinariwen** (Trianon)

★ 12 MARS

Eric Bibb (New Morning) ● **Boy and Bear et Dancing Years** (Maroquinerie) ● **Cascadeur** (Bataclan) ● **The Craftmen Club** (Nouveau Casino) ● **Fall Out Boy et The Pretty Reckless** (Zénith) ● **Beth Hart** (Olympia) ● **La Maison Tellier** (Trabendo) ● **Pillars & Tongues et Matt Elliott** (Point Ephémère)

★ 13 MARS

The James Brown Tribute Show (Olympia) ● **Crimson Projekct** feat. **Adrian Below et Tony Levin** (Trabendo) ● **Delacroix** (Café Charbon) ● **Julien Doré** (Folies Bergère) ● **Robert Glasper Experiment** (Cigale) ● **Liz McComb** (Casino de Paris) ● **The Notwist** (Maroquinerie) ● **Le Prince Miiaou** (Café de la Danse) ● **Zachary Richard** (Divan du Monde) ● **White Fang et Dame Blanche** (Espace B)

★ 14 MARS

Elliott Murphy (New Morning) ● **Miyavi** (Cigale) ● **Tom Odell** (Alhambra) ● **Rubin Steiner et Gablé** (auditorium du Musée du Louvre) ● **Vanilla Fudge** (Divan du Monde)

★ 15 MARS

Blackberry Smoke (Nouveau Casino) ● **Left Boy** (Trabendo) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **Salut C'Est Cool** (Maroquinerie) ● **Skunk Anansie** (Cigale) ● **Transatlantic** (Bataclan) ● **White Poppy** (Espace B)

★ 16 MARS

Red Fang, Lord Dying et The Shrine (Divan du Monde) ● **Sixto Rodriguez** (Olympia) ● **The Temptations** (Cigale)

Province

FEVRIER

Ackboo : 20, Clermont-Ferrand (Coopé, avec Bush Chemists) • 21, Bordeaux (Rock School Barbey, avec Ondubground, Disrupt et Maffi) ● **Angil and the Hiddentracks et Ramona Cordova :** 20, Brest (Carène) ● **As Animals :** 22, Brest (Vauban) ● **Assassin et Nivek :** 22, Blois (Châto'Do) ● **Au Revoir Simone :** 15, Bruxelles (B, Orangerie) • 18, Rouen (106) • 21, Roubaix (Condition Publique, avec Of Montreal, Rocky et Breton) • 23, Nîmes (Paloma, avec Andromakers) • 24, Toulouse (Connexion Live) ● **The Australian Pink Floyd Show :** 19, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Baby Shambles :** 15, Lyon (Transbordeur) ● **BB Brunes :** 15, Sausheim (espace Dollfus et Noack) • 19, Equeurdreville (Agora) • 20, Margny-lès-Compiègne (Tigre) • 21, Péronne (espace Mac Orlan) ● **Willis Earl Beal :** 21, St-Malo (Nouvelle Vague) ● **The Beatlovs :** 15, Nice (salle Grappelli) ● **Black Rebel Motorcycle Club et Kid Karate :** 15, Strasbourg (Laiterie) • 16, Nancy (Autre Canal) • 17, Besançon (Rodia) • 18, Clermont-Ferrand (Coopé) • 20, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) • 21, Bruxelles (B, Orangerie, *complet*) • 26, Lausanne (CH, Docks) ● **Blake Worrell et Pumpkin :** 28, St-Nazaire (VIP) ● **Breton :** 17, Zürich (CH, Komplex 457) • 18, Lausanne (CH, Docks) • 21, Roubaix (Condition Publique, avec Au Revoir Simone, Of Montreal et Rocky) • 23, Bruxelles (B, Rotonde) ● **Françoiz Breut :** 25, Lille (Péniche) ● **Cabaret Contemporain :** 20, Lens (Musée du Louvre) • 27, Valence (Lux) ● **Bill Callahan :** 19, Feyzin (Epicerie Moderne) ● **Cascadeur :** 27, Romans-sur-Isère (Cité de la Musique) • 28, Nyon (Usine à Gaz) ● **Cats On Trees et Yalta Club :** 15, Chelles (CuiZines) ● **Chapel Hill et Bärlin :** 16, Lille (Aéronef) ● **Bootsy Collins :** 19, Caen (Cargo) • 23, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **CoverQueen :** 22, Montpellier (Zénith) ● **Yann Cracker et DJ Number 9 :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Craftmen Club et The Red Goes Black :** 15, Plougonven (Coatelan) ● **Crystal Stilts :** 18, Brest (Carène) • 19, Rennes (Antipode, avec Michel Cloup et Petit Fantôme) • 21, Oullins (Clacson) ● **Dead Hippies :** 21, Fontenay-le-Comte (La Gare) ● **Dead Prez :** 15, Rouen (106) • 18, Lyon (Transbordeur) ● **Bosco Delrey :** 15, La Rochelle (Sirène) ● **DeLuxe :** 15, Penmarch (salle Cap Caval) • 21, Bourg-en-Bresse (Tannerie) • 27, Poitiers (Confort Moderne, avec Al'Tarba) • 28, Biarritz (Atabal) ● **Deportivo :** 15, Nevers (Café Charbon) • 20, Rennes (Ubu) • 21, Pont-Audemer (théâtre l'Eclat) • 22, Annemasse (Château Rouge) ● **Drake et The Weeknd :** 21, Montpellier (Park & Suites Arena) ● **Ebony Bones :** 21, Mâcon (Cave à Musique, avec Le Common Diamond) • 26, Nantes (Stéréolux, avec San Carol) • 27, St-Avé (Echonova) • 28, Angers (Chabada, avec Acid Arab) ● **Electro DeLuxe et Bogdan & the Frogs :** 20, Corbie (Docks) ● **Elmer Food Beat :** 15, Villeurbanne (CCO) • 27, Dommarien (La Niche) • 28, Reims (K-Kabaret Champagne à Tinqueux) ● **The Exploited :** 18, Toulouse (Connexion Live, avec Old Man Markley) • 19, Montbéliard (Atelier des Môles) • 21, Hasselt (B, Muziekodrom, avec Funeral Dress) ● **Fatals Picards :** 15, Aubevoye (espace M.Pagnol) ● **Fauve :** 18, Rennes (Etage, *complet*) •

PREVISIONS PARIS

Editors : 17/3 (Cigale), **The Legendary Tigerman :** 19/3 (Point Ephémère), **Joan As Police Woman :** 21/3 (Café de la Danse), **Savages :** 21/3 (Gaîté Lyrique), **Von Pariahs :** 21/3 (Maroquinerie), **Alex Hepburn :** 23/3 (Trianon), **Gaspard Royant :** 25/3 (Nouveau Casino),**Status Quo :** 26/3 (palais des sports), **Triggerfinger :** 26/3 (Trianon), **Broken Bells :** 27/3 (Cigale), **Temples :** 29/3 (Flèche d'Or), **We Are Scientists :** 31/3 (Maroquinerie), **Plastiscines :** 3/4 (Maroquinerie), **The Stranglers :** 7/4 (Olympia), **Kurt Vile :** 10/4 (Café de la Danse), **Foreigner :** 18/4 (Bataclan), **John Mayall :** 18/4 (New Morning), **The Strypes :** 30/4 (Gaîté Lyrique), **Korn :** 5/5 (Zénith), **Yes :** 13/5 (Grand Rex), **Tori Amos :** 17/5 (Grand Rex), **Ben Harper :** 17 au 19/5 (Folies Bergère, *complets*), **Gush :** 21/5 (Trianon), **Tangerine Dream :** 22/5 (Trianon), **FFF :** 26/5 (Cigale, *complet*) • 27/3 (Bataclan), **Jeff Beck :** 27/5 (Folies Bergère), **Dr John :** 28/5 (Trianon), **Nine Inch Nails :** 29/5 (Zénith), **Detroit :** 1er au 6/6 (Cigale, sauf 3, *complets*), **Cliff Richard :** 2/6 (Olympia), **Arcade Fire :** 3 et 4/6 (Zénith, *complets*), **Earth, Wind & Fire Experience** feat. **Al McKay :** 4/6 (Folies Bergère), **Shaka Ponk :** 5 et 6/6 (Zénith, *6 complet*), **Kool & the Gang et Imagination** feat. **Leee John :** 6/6 (Grand Rex), **Graham Parker :** 12/6 (Cigale), **Roger Hodgson :** 22/6 (Olympia), **Joe Satriani :** 23/6 (Olympia), **Indochine :** 27 et 28/6 (Stade de France), **Buddy Guy :** 3/7 (Olympia), **Asaf Avidan :** 23 et 24/9 (Folies Bergère), **Etienne Daho :** 3 au 6/11 (Olympia), **Elton John :** 19/11 (Bercy), **Mariane Faithfull :** 20/11 (Olympia)

19, Le Mans (Oasis, avec Psykick Lyrikah) • 20, Niort (Loup Blanc) ● **Robben Ford :** 18, Verviers (B, Spirit Of 66) ● **Girls In Hawaii :** 20, Leuven (B, Het Depot) • 21, Liège (B, Caserne Fonck, *complet*) • 22, Charleroi (B, Eden) ● **Girls Names :** 16, Lille (Péniche) ● **The Gladiators** feat. **Droop Lion :** 18, Ramonville (Bikini) • 19, Périgueux (Sans Réserve) • 20, St-Nazaire (VIP) • 21, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) • 28, St-Brieuc (Citrouille, avec M'Shaddy & Under The Tree) ● **The Godfathers :** 15, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Adam Green et Miraculous Mule :** 15, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● **Griefjoy :** 15, Angoulême (Nef, avec The Jabberwocky Band) • 19, Dijon (Vapeur, avec The Van Jets) • 20, Audincourt (Moloco, avec Von Pariahs) • 21, Mulhouse (Noumatrouff, avec Popopopops) • 27, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Valencia Hotel) ● **Haim :** 24, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Har Mar Superstar, Bosco Delrey et Tav Falco :** 15, La Rochelle (Sirène) ● **Murray Head :** 27, Perpignan (El Mediator) ● **The Healthy Boy Plays Tom Waits :** 21, St-Nazaire (VIP) ● **Jacques Higelin :** 20, Lille (hôtel casino Barrière) • 22, Mûrs-Erigné (centre J.Carmet) • 28, St-Avold (centre P.Messmer) ● **Hippocampe Fou et The Procussions :** 15, Châteaulin (Run Ar Puns) ● **Hollysiz :** 20, Alençon (Luciole) • 21, Le Mans (Oasis) • 22, Angers (Chabada, avec Mr.N) • 28, Châteaulin (Run Ar Puns) ● **Peter Hook & the Light (Plays Joy Division) :** 21, Strasbourg (Laiterie) • 22, Rouen (106) ● **IAm :** 15, St-Brieuc (palais des congrès) • 21, Dijon (Zénith) ● **Jesus Christ Fashion Barbe et The Clockwork Of The Moon :** 28, Lille (Péniche) ● **Emily Loizeau :** 15, Hyères (théâtre Denis) • 18, Montbrison (théâtre des Pénitents) • 26, Rennes (Antipode, avec Ladylike Lily) ● **Loudblast et Benighted :** 22, Bressuire (Bocapole) • 27, Annecy (Brise-Glace) • 28, Lyon (Transbordeur) ● **The Masonics, Towerbrown, DJ Alexandre, DJ Yan Cracker et DJ Number 9 :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Maximo Park :** 24, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **John Mayall & the Bluesbreakers :** 28, Marseille (espace Julien) ● **Me First and the Gimme Gimmes :** 22, Angoulême (Nef, avec Justin(e) et Old Man Markley) • 24, Louvain (B, Het, Depot) ● **Mike Watt and the Missingmen et Guess What & l'Oeillère :** 26, St-Nazaire (VIP) ● **Connan Mockasin :** 18, Belfort (Poudrière) • 20, Feyzin (Epicerie Moderne) • 21, Toulon (Oméga Live) ● **Moderat :** 19, Fribourg (CH, Fri-Son) • 20, Zürich (CH, Komplex 457) • 21, Lyon (Transbordeur, avec Anstam) ● **Motorama :** 20, Toulouse (Connexion Live, avec Garciaphone) • 21, Marseille (Poste à Galène) ● **Naâman, Papa Style, Disada et Dapatch Selector :** 28, Perpignan (El Mediator) ● **Napalm Death, Hatebreed et Brutal Rebirth :** 17, Marseille (Moulin) ● **Nashville Pussy :** 17, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Mistaken Sons Of Alabama) • 19, Lyon (Ninkasi, avec Enlarge Your Monster) ● **John Newman :** 26, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Of Montreal :** 15, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) • 21, Roubaix (Condition Publique, avec Rocky, Au Revoir Simone et Breton) • 22, Rennes (Ubu) • 24, Feyzin (Epicerie Moderne) • 26, Fribourg (CH, Fri-Son) ● **Patrice :** 15, St-Etienne (Fil) • 18, Tarbes (Gespe) • 20, Ramonville (Bikini, *complet*) • 21, Marseille (Silo) • 22, Nice (théâtre L.Ventura, *complet*) ● **Pegase :** 15, St-Avé (Echonova, avec Von Pariahs) • 20, Tourcoing (Grand Mix, avec Cate Le Bon et Yuck) • 21, Reims (Cartonnerie, avec Elephanz et Disco Antinapoleon alias Dan) • 22, Lyon (Marché Gare) • 27, Clermont-Ferrand (Coopé, avec Saint Michel) • 28, Marseille (Moulin) ● **Nina Persson :** 28, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) ● **Planningtorock :** 20, Bordeaux (I-Boat) ● **The Rabeats :** 20, Besançon (Kursaal) ● **Gaëtan Roussel :** 19, Lille (Aéronef) • 20, Lyon (Transbordeur) • 21, Clermont-Ferrand (Coopé) • 26, Ramonville (Bikini) • 27, Grenoble (MC2) ● **S-Crew :** 15, Cergy (Observatoire) • 21, Istres (Usine) ● **Saint Michel et Pegase :** 27, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Savages :** • 16, Clermont-Ferrand (Coopé) • 17, Toulouse (Connexion Live, avec Johnny Hostile) • 20, Lyon (Transbordeur) ● **Sepultura, Legion Of The Damned, Flotsam & Jetsam et Mortillery :** 22, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) • 24, Villeurbanne (CCO) • 24, Caen (Cargo) • 25, Ramonville (Bikini) ● **Shaka Ponk :** 28, La Rochelle (Sirène, *complet*) ● **Set&Match :** 15, Bourges (22 d'Auron, avec Mouss DTR et Hell Maf) • 21, Carcassonne (Chapeau Rouge) • 27, Marseille (Poste à Galène) • 28, Montauban (Rio Grande) ● **Sovnger aka Knuckles, DJ Antoine, Virus Syndicate, Protonica, Edouard Von Shaeke et Caterva :** 22, Sélestat (Tanzmatten) ● **Speedy Ortiz :** 22, Lille (Péniche) • 24, Borgerhout (B, Trix Bar) ● **Spin Doctors et Duckstore :** 26, Louvain (B, Het Depot) ● **Talisco et Gang Clouds :** 22, Lille (Aéronef) ● **Les Têtes Raides :** 21, Rouen (106) • 28, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **The 1975 :** 25, Strasbourg (Laiterie) • 26, Clermont-Ferrand (Coopé) • 27, Arles (Cargo de Nuit) ● **30 Seconds To Mars :** 15, Lille (Zénith) ● **Tinariwen :** 26, Angers (Chabada) ● **Tryo :** 20, Angers (Chabada, avec Leila Bounous) • 21, Lamballe (Quai des Rêves,

Of Montreal, les 21 à Roubaix, 22 à Rennes, 24 à Feyzin et le 23 février au Trabendo (Paris)

Franz Ferdinand, le 6 mars au Zénith (Saint-Etienne) et le 10 au Zénith (Paris)

Photo DR

Photo Nina Barnes - DR

complet) • 22, Coutances (théâtre municipal, *complet*) ● **Turisas :** 15, Rennes (Etage) • 16, Vauréal (Forum) ● **Van Canto :** 21, Strasbourg (Laiterie) • 22, Pratteln (CH, Galery Music Bar) ● **Viza et Pui :** 20, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Von Pariahs :** 15, St-Avé (Echonova) • 20, Audincourt (Moloco, avec Griefjoy) • 21, Auxerre (Silex, avec Versari) • 22, Ris-Orangis (Plan, avec Poni Hoax) ● **The Original Wailers :** 18, Ramonville (Bikini, avec The Gladiators) • 20, Poitiers (Confort Moderne, avec Mo'Kalamity) • 22, Mont-de-Marsan (Café Music') ● **The Warlocks :** 20, Evreux (Abordage) • 25, La Rochelle (Sirène) ● **Woodkid :** 15, Rennes (Liberté) • 16, Rouen (106) • 18, Lille (Zénith) • 19, Amnéville (Galaxie) • 20, Bruxelles (B, Forest National) • 21, Lyon (halle T.Garnier) • 22, Genève (CH, Aréna) ● **La Yegros :** 21, St-Nazaire (VIP)

MARS

Ackboo et Bush Chemists : 8, Dunkerque (4 Ecluses) ● **As Animals :** 6, Lyon (Marché Gare) • 7, Nice (théâtre L.Ventura, avec Noa Moon) ● **Jean-Louis Aubert, Cali et Richard Kolinka :** 10, Tignes (Tignespace) ● **Eric Bibb, Guy Davis et Leyla McCalla :** 14, Beauvais (Ouvre-Boîte) ● **Boy & Bear :** 5, Zürich (CH, Rote Fabrik) • 6, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 11, Bruxelles (B, Rotonde) ● **Breton :** 7, Rouen (106) • 8, St-Avé (Echonova) ● **Françoiz Breut :** 14, Chênée (B, centre culturel) ● **Brigitte :** 8, Trith-St-Léger (théâtre des Forges) • 9, Sotteville-lès-Rouen (Trianon Transatlantique, *complet*) ● **Bertrand Burgalat :** 12, Rouen (106) • 14, Béthune (théâtre Le Poche, avec AS Dragon) ● **Cascadeur :** 1er, Lausanne (CH, D ! Club) • 13, Nantes (Stéréolux) ● **Cats On Trees :** 6, Limoges (Fourmi) • 7, Mâcon (Cave à Musique, avec Saint Michel) ● **Chapel Hill :** 13, St-Gervais (Pub Bar) • 14, Villerest (Satellit Café à Roanne) • 15, Villeurbanne (Toï Toï Le Zinc) ● **Cloud Control :** 2, Lille (Péniche) • 14, Yverdon-les-Bains (CH, Amalgame Music Club) ● **Danakil :** 11, Rouen (106, avec Phases Cachées) • 12, Dijon (Vapeur, avec Brahim) • 13, Feytiat (espace G.Brassens) • 14, Reims (Cartonnerie) ● **Dead Hippies :** 1er, Poligny (Moulin de Brainans, avec Nasser) • 7, Angers (Chabada) • 14, Quimper (théâtre M.Jacob) ● **The Deep End :** 3, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Gut Scrapers) • 12, Verviers (B, Spirit Of 66) ● **Gavin Degraw :** 5, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **DeLuxe :** 1er, Castres (Bolegason) • 7, Audincourt (Moloco) • 8, Sedan (MJC Calonne) • 15, Genève (CH, Usine) ● **Disclosure :** 19, Lyon (Transbordeur) • 22, Lille (Aéronef) ● **Ebony Bones :** 1er, Rouen (106) ● **Elmer Food Beat :** 1er, Niederbronn (Moulin 9) • 15, Vitry-le-François (Orange Bleue) ● **Exhumed et Toxic Holocaust :** 3, Toulouse (Saint des Seins) • 8, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Fall Out Boy :** 2, Tournefeuille (Phare) • 4, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 6, Lille (Zénith) • 11, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Fanfarlo :** 6, Zürich (CH, Rote Fabrik) • 8, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Fatals Picards :** 8, St-Denis-de-Pile (Accordeur, avec Patrice Caumon) • 14, Strasbourg (Laiterie) • 15, Poligny (Moulin de Brainans) ● **Father Murphy et Unik Ubik :** 4, Lille (Péniche) ● **Fauve :** 13, Reims (Cartonnerie) • 14, Lille (Aéronef, *complet*) • 15, Rouen (106, *complet*) ● **FFF :** 14, Rennes (espace Liberté) • 15, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Fitz & the Tantrums :** 8, Bruxelles (B, Witloof Bar) ● **Franz Ferdinand :** 6, St-Etienne (Zénith) ● **Brigitte Fontaine :** 4, Caen (Cargo) ● **The Gladiators** feat. **Droop Lion :** 1er, Brasparts (ferme de Gwernandour) • 2, Ris-Orangis (Plan) • 6, Cluses (Atelier, avec Saï) • 8, Bagnols-sur-Cèze (salle multiculturelle) • 9, Cergy (Observatoire, avec Mo'Kalamity) ● **Beth Hart :** 10, Nantes (Cité des Congrès) • 13, Lille (hôtel casino Barrière) • 17, Rennes (Etage) ● **Murray Head :** 14, St-Julien-en-Genèvois (casino) ● **Hexenjäger :** 8, St-Nazaire (VIP) ● **Jacques Higelin :** 7, Bordeaux (casino théâtre Barrière, *complet*) • 12, Sausheim (espace Dollfus et Noack) • 14, Bischwiller (espace P.Kauss) • 15, Soissons (Le Mail) ● **Hollysiz :** 1er, Lorient (Manège, avec Natas Loves You) • 13, Mulhouse (Noumatrouff) • 14, Besançon (Rodia) ● **IAm :** 8, Le Cannet-Côte-d'Azur (Palestre) Châteaulin (Run Ar Puns) ● **The Inspector Cluzo :** 15, Quimper (théâtre M.Jacob) ● **The Jezabels :** 8, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Anthony Joseph :** 8, Marseille (Affranchi) • 14, Ris-Orangis (Plan, avec Kouyaté Neerman et Emile Omar) ● **Joy Wellboy et Elyas Khan :** 6, Mérignac (Krakatoa) • 7, Blois (Châto Do) ● **London Grammar :** 1er, Lyon (Transbordeur) • 2, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Loudblast et Benighted :** 2, Perpignan (Crockmore, avec Aposthem) • 4, Toulouse (Connexion Live) • 8, Bourges (Nadir, avec Sublime Cadaveric Decomposition) • 9, Nantes (Ferrailleur, avec Fleshdoll) • 10, Poitiers (Confort Moderne) • 13, Colmar (Grillen) • 14, Rombas (centre culturel) ● **The Love Beatles :** 15, Delle (halle des 5 Fontaines) ● **La Maison Tellier :** 7, Chelles (CuiZines, avec Sparky In The Clouds) • 8, Massy (Paul-B) ● **Malicorne et Gabriel Yacoub :** 15, Bergerac (Rocksane) ● **John Mayall & the Bluesbreakers :** 8, Ramonville (Bikini) • 9, Montpellier (Rockstore) • 11, Soleure (CH, Kulturfabrik Kofmehl) • 15, Nancy (Autre Canal) • 16, Cléon (Traverse) ● **Winston McAnuff & Fixi :** 7, Magny-le-Hongre (File 7) • 15, Oberhausbergen (Préo, avec Tom Fire) ● **Midlake :** 2, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 6, Lausanne (CH, Docks) • 7, Zürich (CH, Komplex 457) ● **The 1975 :** 10, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 11, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **Moderat :** 5, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 7, Lille (Aéronef, avec Anstam) ● **Elliott Murphy :** 13, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● **Naâman :** 1er, Arles (Cargo de Nuit) • 2, Angoulême (Nef, avec Amnisty) • 7, Bagnols-sur-Cèze (salle multiculturelle) • 14, Oignies (Métaphone, avec Biga Ranx) • 15, Achères (Sax) ● **John Newman :** 8, Zürich (CH, X-Tra) ● **The Notwist :** 11, Feyzin (Epicerie Moderne) • 12, Nantes (Stéréolux, avec Deerhoof) • 14, Tourcoing (Grand Mix) ● **Obidaya, The Gladiators et Iphaze :** 8, Laudun (Forum) ● **OneRepublic :** 4, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Patrice :** 12, Cognac (West Rock) • 13, Biarritz (Atabal, *complet*) • 14, La Rochelle (Sirène) • 15, St-Lô (Normandy) ● **Pegase :** 1er, Bordeaux (Bootleg) ● **Le Prince Miiaou :** 14, Strasbourg (Laiterie, avec Sarah W.Papsun) • 15, Angoulême (Nef, avec Pendentif et Saint Michel) ● **Punish Yourself :** 1er, Mâcon (Cave à Musique, avec Sidilarsen) • 13, Bordeaux (Rock School Barbey) • 14, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● **The Rabeats :** 15, Mérignac (Pin Galant) ● **Regarde Les Hommes Tomber et Cortez :** 13, Blois (Châto Do) ● **Gaëtan Roussel :** 12, Caen (Cargo) • 13, Mérignac (Krakatoa) • 14, Marseille (Moulin) ● **Saint Michel :** 1er, Bordeaux (I-Boat, avec Owlle) • 7, Mâcon (Cave à Musique, avec Cats On Trees) • 15, Angoulême (Nef, avec Pendentif et Le Prince Miiaou) ● **Scroobius Pip et Dan Le Sac :** 6, Bruxelles (B, Rotonde) • 7, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 13, Zürich (CH, Rote Fabrik) ● **Sepultura, Legion Of The Damned, Flotsam & Jetsam et Mortillery :** 4, Rennes (Antipode) ● **Sergent Garcia :** 8, Abbeville (théâtre municipal, complet) ● **Set&Match :** 7, Sannois (EMB, avec Vincha et Dinos Punchlinovic) • 14, Rennes (1988 Live Club) • 15, Lorient (Manège, avec Psykick Lyrikah) ● **Shaka Ponk :** 1er, Nantes (Stéréolux, *complet*) • 7, Lyon (Transbordeur, *complet*) • 8, Istres (Usine, *complet*) • 13, Strasbourg (Laiterie, *complet*) • 14, Nancy (Autre Canal, *complet*) ● **Sidilarsen et Punish Yourself :** 13, Bordeaux (Rock School Barbey) • 15, Tulle (Des Lendemains Qui Chantent) ● **Soulfly :** 6, Rouen (106) ● **Talco :** 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Les Têtes Raides :** 1er, Nîmes (Paloma) • 14, Cenon (Rocher de Palmer) • 15, Bellac (théâtre du Cloître) ● **Tinariwen :** 5, Fribourg (CH, Fri-Son) • 9, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Toy :** 5, Gand (B, De Centrale) ● **Tribute To The Cure et 69 :** 15, Blois (Châto Do) ● **Vanilla Fudge :** 15, Lille (Splendid) ● **Von Pariahs :** 14, Quimper (théâtre M.Jacob) • 15, St-Nazaire (VIP) ● **The Original Wailers :** 1er, Les Herbiers (espace Herbauges) • 2, Magny-le-Hongre (File 7, avec Mo'Kalamity) • 4, Luxembourg (L, Den Atelier) ● **War Inside, Raz, Otargos et Recueil Morbide :** 1er, St-Nazaire (VIP) ● **Mike Watt and the Missingmen :** 1er, Angoulême (Nef) ● **Bo Weavil et Sanseverino :** 15, Beauvais (Maladrerie St-Lazare) ● **Wooden Shjips :** 1er, Marseille (Grim-Montévidéo) ● **Yodelice :** 8, Sannois (EMB, avec Feu ! Chatterton ou Lior Shoov, *complet*) • 12, Poitiers (Confort Moderne) • 13, Le Havre (Tetris) • 15, Magny-le-Hongre (File 7)

Festivals

■ **Tagada Jones Fête ses 20 Ans :** 21 et 22/2, Bressuire (Bocapole, avec – le **21** : Tagada Jones, Les Ramoneurs de Menhir, Parabellum, Les Sales Majestés, Andréas et Nicolas, Opium du Peuple, Decline et Justin(e) – le **22** : Tagada Jones, Black Bomb A, Lofofora, Le Bal Des Enragés, Loudblast et Viktims)

■ **La Route du Rock – Collection Hiver :** 19 au 23/2, Rennes et St-Malo (Antipode, Nouvelle Vague et chapelle St-Sauveur, avec – le **19** : Crystal Stilts, Michel Cloup et Petit Fantôme (R) – le **21** : Thee Silver Mt Zion Memorial Orchestra, Willis Earl Beal et Traams (St-M) – le **22** : Breton, Jackson & his Computer Band, Clara 3000, Cate Le Bon et Eagulls (St-M) – le **23** : Julia Kent (St-M)) www.laroutedurock.com

■ **MXDX 2014 :** 21 et 22/2, Toulon (Omega Live, avec – le **21** : Connan Mockasin, Petit Fantôme et Only Real – le **22** : Au Revoir Simone, Erol Alkan, Abstraxion et L'Amateur)

■ **Reggae aux Houches :** 21 et 22/2/2, Les Houches (espace Olca, avec – le **21** : Broussaï, Micael Sene "Big Mickey" et Doctor Red Dub Band – le **22** : Rod Taylor & Positive Roots Band, Selecta Samb et Mardjenal Syndicate) festivalreggaeauxhouches2014

■ **Les Hivernales :** 28/2 au 1er/3, Nyon (CH, Usine à Gaz et salle communale, avec – le **28** : Cascadeur, Brns, Burning Beggars, Nasser, The 1975, The Animen et Mon Mec – le **1er** : Aufgang, St-Lô, Dprojekt, Foreign Beggars, Tweek, Les Chicklettes et Loccomotion Feat. MC Stone) www.leshivernales.ch

■ **Free Sons Divers :** 1er/3, Les Herbiers (espace Herbauges, avec The Original Wailers, DJ Vadim, Belleruche, Le Catcheur, La Pute & le Dealer, Cotton Belly's, Sena Dagadu, Yarah Bravo et Dubsonic Sound System) www.freesonsdivers.com

■ **Zion Garden d'Hiver :** 7 et 8/3, Bagnols-sur-Cèze (salle multiculturelle/forum de Laudun, avec – le **7** : Naâman, Yannis Odua, Broussaï, Mr. Lezard, Natty Jean, Jah Gaïa, Kateb, Patko, Straika D, Tiwony et Reggae Fr & Génération H Sound – le **8** : The Gladiators, Droop Lion, Obidaya, Jayadeva, Iphaze, After All Sound System, Riddim Tuffa feat. El Fata et S'Kaya)

■ **B Side Reggae :** 7 au 9/3, Cergy (Observatoire, avec – le **7** : Jah Mason et Lutan Fyah – le **8** : Stand High Patrol, Orfaz et Von D – le **9** : The Gladiators feat. Droop Lion et Mo'Kalamity) www.leforum-vaureal.fr

■ **Vormela Fest :** 8/3, Villeurbanne (CCO, avec Anaal Nathrakh, Forgotten Tomb, Cirith Gorgor, Handful Of Hate, Otargos, Daedalion et Stortregn)

■ **Les Hivernautes :** 14 et 15/3, Quimper (théâtre Max-Jacob, avec – le **14** : Von Pariahs, Dead Hippies, The Young Gods et Im Takt – le **15** : Sandra Nkaké, The Inpestor Cluzo, The Red Goes Black et Loo and Placido) www.hivernautes.com

■ **Festival Acoustic :** 21 au 23/3, Le Poiré-sur-Vie (salle de l'Idonnière, avec – le **21** : Grand Corps Malade et Cats On Trees – le **22** : Ben L'Oncle Soul & the Monophonics et Lloyd Cole – le **23** : Yodelice et Tommy Emmanuel) www.ville-lepoiresurvie.fr

■ **Les Foins d'Hiver :** 21 et 22/3, Mayenne (salle polyvalente, avec – le **22** : Biga Ranx, Kanka, Trap, Alex Massmedia et Gentle Mystics) www.aufoindelarue.com

■ **Nuits du Blues :** 21 et 22/3, Talant (complexe Marie-Thérèse Eyquem, avec – le **21** : John Mayall – le **22** : Otis Taylor, Sugar Ray et Toronzo Cannon)

■ **Les Embellies :** 26 au 30/3, Rennes (divers lieux, avec – les **26 et 27** : Lætitia Shériff – le **28** : Sarah W. Papsun, Samba De La Muerte et Bombay Show Pig – le **29** : Tunng, Chris Garneau et Geysir – le **30** : Emily Jane White et Lidwine) www.patchrock.free.fr

■ **Rock The Pistes :** 26 au 30/3, Avoriaz, Morgins (CH, Chatel, Val d'Illiez (CH) et Morzine (plein air, avec – le **26** : Klaxons – le **27** : Breton – le **28** : Baby Shambles – le **29** : Mad Professor – le **30** : Ben l'Oncle Soul & the Monophonics) www.rockthepistes.com

***PS :** Les dates de concerts pour la période **15/3 au 30/4** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/2 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

78e

BOL D'OR

26 & 27 AVRIL 2014

Circuit de Nevers Magny-cours

BILLET TOUT INCLUS

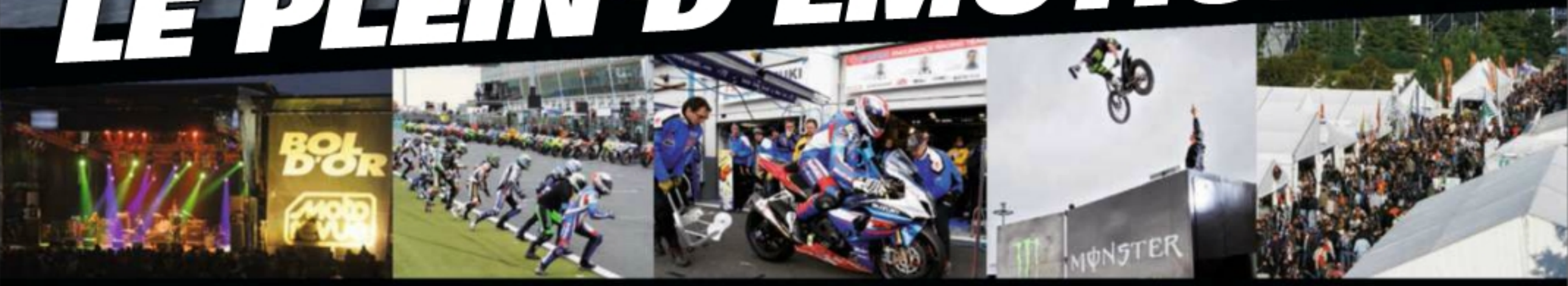
59€*

ENCEINTE GÉNÉRALE
PADDOCK - TRIBUNES
ESSAIS - VISITE DES
STANDS LE VENDREDI
CAMPING MOTOS
ANIMATIONS
& CONCERTS...
GRATUIT -16 ANS**

*Offre valable jusqu'à fin mars 2014 - au lieu de 71 € - **Accompagnés d'un parent.

ENDURANCE FIM WORLD CHAMPIONSHIP

LE PLEIN D'ÉMOTIONS !



Photos : DR

www.boldor.com

Nièvre CONSEIL GÉNÉRAL DE LA NIÈVRE · Bourgogne Conseil régional · FRANCE EQUIPEMENT · BOL D'OR · F1 RACING · MagnyCours · FFM · AMCF AMCFSPORT

LARIVIERE ORGANISATION - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex - Tel. 01 41 40 32 32 - Fax. 01 41 40 32 55 - e-mail : organisation@editions-lariviere.fr

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	(various artists)	"Soundtrack - Frozen"	*Walt Disney*
02	➤	(various artists)	"2014 Grammy Nominees"	*Atlantic*
03	➤	A Great Big World	"Is There Anybody Out There ?"	*Epic*
04	➤	Beyonce	"Beyonce"	*Columbia*
05	➤	Lorde	"Pure Heroine"	*Republic*
06	➤	Kidz Bop Kids	"Kidz Bop 25"	*Razor & Tie*
07	➤	Young The Giant	"Mind Over Matter"	*Fueled By Ramen*
08	➤	Bruce Springsteen	"High Hopes"	*Columbia*
09	➤	Katy Perry	"Prism"	*Capitol*
10	➤	Eminem	"The Marshall Mathers LP2"	*Aftermath*

Classement au 8 février 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	YOU ME AT SIX	"Cavalier Youth"	*Universal*
02	➤	Ellie Goulding	"Halcyon"	*Polydor*
03	➤	Beyonce	"Beyonce"	*Columbia*
04	➤	Avicii	"True"	*Positiva*
05	➤	John Newman	"Tribute"	*Island*
06	➤	Bastille	"Bad Blood"	*Virgin*
07	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Because*
08	➤	Lorde	"Pure Heroine"	*Republic*
09	➤	Bruce Springsteen	"High Hopes"	*Columbia*
10	➤	Eminem	"The Marshall Mathers LP2"	*Aftermath*

Classement au 2 février 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Janvier 2014

01	➤	MUSE	"Live At Rome Olympic Stadium"	*WEA*
02	➤	Agnes Obel	"Aventine"	*Pias*
03	➤	Bruce Springsteen	"High Hopes"	*Columbia*
04	➤	Detroit	"Horizons"	*Universal*
05	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Because*
06	➤	Agnes Obel	"Philharmonics"	*Pias*
07	➤	Lana Del Rey	"Born To Die"	*Polydor*
08	➤	Lorde	"Pure Heroine"	*Mercury*
09	➤	Fauve	"Blizzard"	*Fauve Corp*
10	➤	Arcade Fire	"Reflektor"	*Barclay*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	BASTILLE	"Pompeii"	*Virgin*
02	➤	Lorde	"Team"	*Republic*
03	➤	Passenger	"Let Her Go"	*Embassy Of Music*
04	➤	Lorde	"Royals"	*Republic*
05	➤	Imagine Dragons	"Demons"	*Interscope*
06	➤	American Authors	"Best Day Of My Life"	*10 Spot*
07	➤	Imagine Dragons	"Radioactive"	*Interscope*
08	➤	Neighbourhood	"Sweater Weather"	*Columbia*
09	➤	Awolnation	"Sail"	*Red Bull*
10	➤	Capital Cities	"Safe And Sound"	*Capitol*

Classement au 8 février 2014

FNAC

Top Imports

Janvier 2014

01	➤	Tom Odell	"Long Way Down"
02	➤	Lindsey Stirling	"Lindsey Stirling"
03	➤	Lorde	"Love Club"
04	➤	(various artists)	"Soundtrack - Feet From Stardom"
05	➤	Limiñanas	"Costa Blanca"
06	➤	Lou Reed, John Cale & Nico	"Le Bataclan '72"
07	➤	Destroyer	"Five Spanish Songs"
08	➤	(various artists)	"Soundtrack - La Grande Bellezza"
09	➤	Antony And The Johnsons	"Live - Del Suo Veloce Volo"
10	➤	Biffy Clyro	"Opposites Live From Glasgow"

STARTER 30

Top Pop Rock

Janvier 2014

01	➤	STROMAE	"Racine Carrée"	*Universal*
02	➤	Bruce Springsteen	"High Hopes"	*Columbia*
03	➤	Agnes Obel	"Aventine"	*Pias*
04	➤	Cats On Trees	"Cats On Trees"	*Wagram*
05	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Warner*
06	➤	Mogwai	"Rave Tapes"	*Pias*
07	➤	Shaka Ponk	"Geeks On Stage"	*Wagram*
08	➤	Sixto Rodriguez	"Searching For Sugar Man"	*Sony*
09	➤	Skip The Use	"Can Be Late"	*Universal*
10	➤	Arcade Fire	"Reflektor"	*Universal*
11	➤	Ibrahim Maalouf	"Illusions"	*Harmonia Mundi*
12	➤	Melanie De Biasio	"No Deal"	*Pias*
13	➤	Warpaint	"Warpaint"	*Wagram*
14	➤	Nashville Pussy	"Up The Dosage"	*Season Of Mist*
15	➤	Sharon Jones &...	"Give The People What They Want"	*Differ-Ant*
16	➤	Step Brothers	"Lord Steppington"	*Differ-Ant*
17	➤	Thee Silver Mt. Zion...	"Fuck Off Get Free We Pour Light..."	*Differ-Ant*
18	➤	Deluxe	"The Deluxe Family Show"	*Differ-Ant*
19	➤	Moriarty	"Fugitives"	*L'Autre Distribution*
20	➤	Allain Leprest	"Nu Comme La Vérité"	*L'Autre Distribution*
21	➤	Céline Ollivier	"La Femme A L'Eventail"	*L'Autre Distribution*
22	➤	Moriarty	"The Missing Room"	*L'Autre Distribution*
23	➤	Carrousel	"En Equilibre"	*L'Autre Distribution*
24	➤	Rue Ketanou	"Allons Voir"	*L'Autre Distribution*
25	➤	Tristan Nihouarn	"Sauf Erreur De Ma Part"	*L'Autre Distribution*
26	➤	Elmer Food Beat	"Les Rois Du Bord De Mer"	*L'Autre Distribution*
27	➤	Marcel Et Son...	"C'est Ma Dernière Surprise Party"	*L'Autre Distribution*
28	➤	Eminem	"The Marshall Mathers LP2"	*Universal*
29	➤	Boy George	"This Is What I Do"	*Pias*
30	➤	Transatlantic	"Kaleidoscope"	*Universal*

FNAC

Top Vinyles

Janvier 2014

01	➤	BRUCE SPRINGSTEEN	"High Hopes"	*Columbia*
02	➤	Beatles	"On Air - Live At The BBC Vol 1 & 2"	*Capitol*
03	➤	Arcade Fire	"Reflektor"	*Barclay*
04	➤	Rolling Stones	"Sweet Summer Sun - Hyde Park"	*EagleMoss*
05	➤	Lorde	"Pure Heroine"	*Mercury*
06	➤	Lana Del Rey	"Born To Die"	*Polydor*
07	➤	Nick Cave	"Push The Sky Away"	*Bad Seed Limited*
08	➤	Fauve	"Blizzard"	*Fauve Corp*
09	➤	Arctic Monkeys	"AM"	*Domino*
10	➤	Agnes Obel	"Aventine"	*Pias*

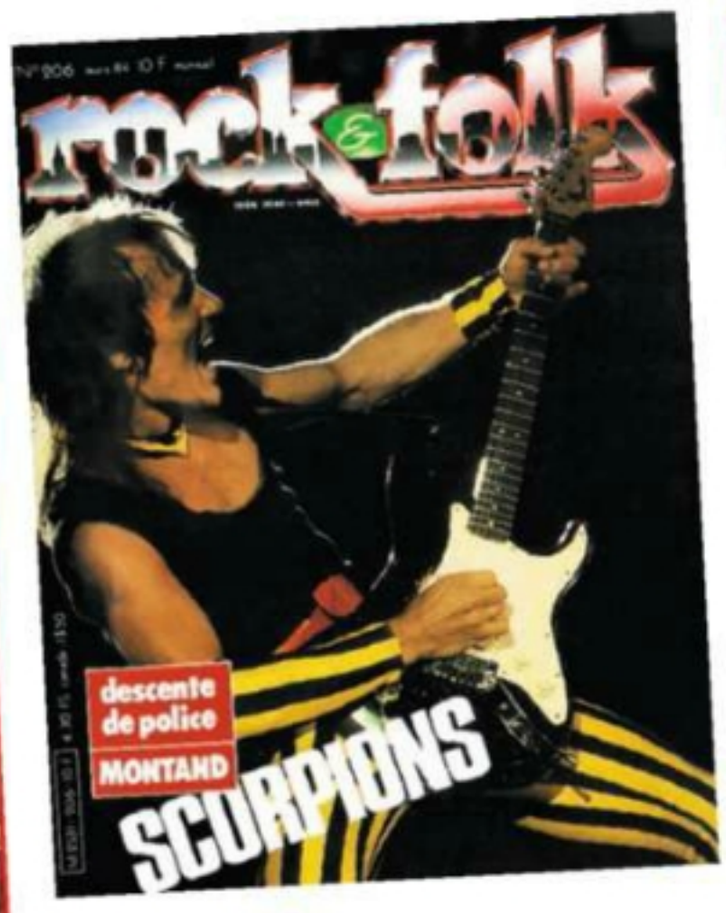
Ça ne s'invente pas

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Mars 1974 R&F 86

"Maintenant que Picasso est mort, il est l'artiste vivant le plus important !" C'est par cette phrase que David Geffen justifie *"le prix élevé"* (9,50 $...!) des places pour assister au retour sur scène de **Bob Dylan** à Chicago. *"Cuir noir et chaînes entre les gants"*, **Vince Taylor** est également de retour. En pleine forme : *"Moi, je suis pour les cheveux courts. J'ai coupé mes cheveux longs car je devenais fou."* Rencontré dans un palace parisien, **Bryan Ferry** le *"playboy sophistiqué"* de **Roxy Music** commente le récent départ de **Brian Eno** : *"Il est extrêmement photogénique mais musicalement, il a des insuffisances."* En France, les **Who** entament une série de concerts par le Palais des Grottes de... Cambrai. Un journaliste les accompagne à bord d'une des Cadillac qui conduisent le groupe du George V à la ville du Nord. **Roger Daltrey** y raconte *"comment à l'époque du début des Who, il ne supportait pas d'avoir les cheveux bouclés et qu'il les faisait couper très courts de façon à ce que ça ne se voit pas"*. Arrivé à l'hôtel, **Keith Moon** est hilare devant un documentaire sur les ours du Grand Nord : *"Hey, c'est Roger sur scène !"*



Mars 1984 R&F 206

" "Tu connais la différence entre les Anglais et les Américains ? Nein ? *Eh bien les Américains, ils ont Reagan, Bob Hope et Johnny Cash. Les Anglais, 'they got Thatcher, no hope and no cash !' Whoarf !'* Gros rires, claque dans le dos..." : Bienvenue dans Rock&Folk qui consacre pour la seconde fois en six mois sa couverture à **Scorpions**. Le groupe entame en T-shirts sans manche une tournée de deux mois et sort "Love At First Sting", nouvel album qui *"se termine par une sacro-sainte ballade : 'Still Loving You' "*... En revanche, tournée interrompue pour les Smiths, *"le batteur ayant attrapé la varicelle"*. Pour **Mick Jagger**, *"le mariage rend claustrophobe"*, **Joe Strummer** est papa et la fille du rocker se prénomme Jazz. Enfin, le dimanche après-midi sur TF1, *"smurfeurs, rappeurs et breakers de banlieue se lance défi sur défi sur des play-back de 'Rock It' "*. L'émission s'appelle **Hip Hop** (prononcer *achipé achopé*) et est présentée par Sydney.

Mars 1994 R&F 319

En 1994 le journal s'interroge déjà sur l'état de santé du rock et propose **Solaar**, **Khaled** et *"l'Afrique à la rescousse"*. Dont acte. Une enquête sur les rockers français période 1977-1982 retrouve la trace de **Phil Pressing** : *"On a très bien vécu grâce à Starshooter mais ce que me verse en une année la Sacem, c'est ce que je me fais ici à Los Angeles en une journée."* Mais également **Vincent Ferniot** des Civils (*"Je me suis retrouvé à animer une rubrique culinaire dans Télé Matin"*), **Marie France**, **Jean-Robert** d'Extraballe ou **Valli** et **Greg** de **Chagrin d'Amour** : *"On a continué sur les mêmes thèmes, sexe et drogue, mais le public n'a pas suivi."* Au pub, **Lee Brilleaux** confirme les quelques légendes qui courent au sujet de **Dr Feelgood** : *"A peine avions-nous franchi les portes du studio, qu'un livreur apportait douze caisses de vin ! Avant, pendant et après les séances, nous buvions, sniffions, prenions des amphétamines et fumions des joints."*

Mars 2004 R&F 439

Les rockers à pathologies sévères sont au sommaire de ce numéro. En pleine rehab, difficile de contacter **Courtney Love** et l'interview qui devait se faire à Los Angeles puis par téléphone est reportée de soir en soir : *"Courtney a disparu... On la cherche... On vous tient au courant. On a trouvé Courtney, elle vous rappelle dans cinq minutes ! Euh... Courtney est repartie, on va remettre ça à demain..."* Finalement, l'interview se fera par mail. **Pete Townshend** en pleine tourmente de téléchargement porno pédophile : *"Son nom et ses numéros de cartes de crédit s'étaient retrouvés sur une liste de prédateur sexuel du FBI."* **Sid Vicious** enfin, dont les acteurs de l'époque honorent ici les 25 ans de la disparition. Pour certains, *"il n'était rien, sans les Pistols ce demeuré n'aurait jamais existé"*, pour d'autres, *"il était la mode du rock and roll, laid à en être beau. Il pouvait donner des leçons d'élégance punk à un smoking"*.

1ÈRE FOIS EN DVD VIDEO

Polnareff

CLASSICS VINTAGE

LES GRANDS MOMENTS TV

EMISSIONS + INTERVIEWS + CLIPS

PLUS DE 4 H DE PROGRAMME

1 LIVRET 48 PAGES
80 TÉMOIGNAGES

MASTERS ORIGINAUX RESTAURÉS

fabien lecœuvre *organisation*

UNIVERSAL MUSIC GROUP

ina

SITE OFFICIEL : www.polnaweb.com

ROCK&FOLK

50 dB

90 dB

125 dB

iPhone 5C | orange

DAS : 0,956 W/kg. Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. Coques vendues séparément. ©2014 Apple Inc. Tous droits réservés. www.apple.com/fr.